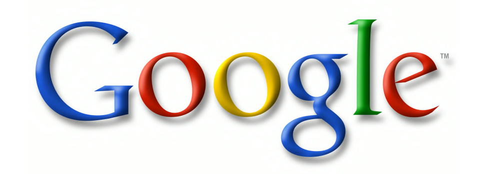
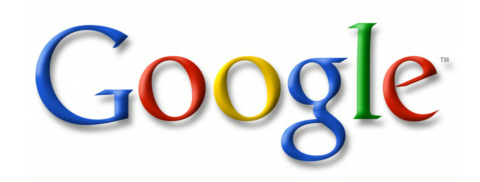




COLONEL JULES DE CHABOT

LA CAVALERIE RUSSE

DANS

LA GUERRE DE 1877-1878



LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT ET Cie
Éditeurs de la « Revue de Cavalerie »

PARIS
5, RUE DES BEAUX-ARTS, 5

NANCY
18, RUE DES GLACIS, 18

1902



COLONEL JULES DE CHABOT

LA CAVALERIE RUSSE

DANS

LA GUERRE DE 1877-1878



LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT ET Cie

Éditeurs de la « Revue de Cavalerie »

PARIS | NANCY

5, RUE DES BEAUX-ARTS, 5 | 18, RUE DES GLACIS, 18

1902

LA

CAVALERIE RUSSE

DANS

LA GUERRE DE 1877-1878

LA

CAVALERIE RUSSE

DANS

LA GUERRE DE 1877-1878

Nous avons la conviction que pendant les longues périodes de paix, où l'on n'a pas la grande leçon de l'expérience et de la pratique, c'est seulement dans l'histoire que l'on apprend la guerre. C'est ce qui nous a engagé à étudier, comme nous l'avons fait déjà pour la cavalerie allemande, l'emploi de la cavalerie russe dans la guerre de 1877-1878. Nous nous sommes attaché à rechercher toujours le pourquoi dans les actions de guerre que nous avons examinées, de façon à faire ressortir et affirmer les principes tactiques d'après les résultats.

La guerre de 1877 étant la première grande guerre européenne après celle de 1870, il est évident que, pendant les sept ans qui les séparent toutes deux, on a fait dans toutes les armées des réflexions, des méditations qui ont modifié les idées antérieures sur l'emploi des troupes, modifications amenées forcément par l'usage des armes à tir rapide et à plus grande portée, et par l'effectif considérable des armées.

Une grande partie de ces modifications avaient été étudiées et ont été mises en pratique dans la guerre russo-turque; à ce point de vue elle est particulièrement intéressante.

Nous ne parlerons pas des causes de la guerre dans cette étude purement militaire et nous entrerons de suite dans notre sujet en prenant les armées au moment de la mobilisation ; rappelons seulement que la déclaration officielle de la guerre fut faite le 20 avril 1877.

Organisation de la cavalerie russe.

La situation de la cavalerie russe au moment de la déclaration de guerre était la suivante :

Les régiments avaient le même effectif sur le pied de paix et sur le pied de guerre ; ils étaient à 4 escadrons, les pelotons de 16 files. Il y avait en plus dans chaque régiment 120 cavaliers non montés, qui étaient affectés au train en cas de mobilisation, et un escadron de dépôt.

La formation mobile de la cavalerie de la garde comprenait une division formée des 4 régiments de cuirassiers ; les 6 autres régiments qui constituent en temps de paix une division devaient former en temps de guerre 2 divisions en y joignant les cosaques de la garde ; mais il n'en fut pas ainsi, ils continuèrent à ne former qu'une division et les cosaques de la garde ne furent pas endivisionnés.

La cavalerie de ligne comprenait 13 divisions toutes uniformément composées d'un régiment de dragons, d'un régiment de uhlans, d'un régiment de hussards, d'un régiment de cosaques du Don (les régiments de la 1re division portant le n° 1, ceux de la 2e division le n° 2, et ainsi de suite), plus une division de cosaques du Don.

Les divisions avaient chacune 2 batteries d'artillerie à cheval faisant partie intégrante de la division.

Les cosaques du Don pouvaient fournir 60 régiments en temps de guerre à 6 sotnias : les régiments du premier tour de 1 à 20, formés des classes les plus jeunes, ceux du deuxième de 21 à 40, ceux du troisième de 41 à 60.

Les cosaques formaient aussi 20 batteries d'artillerie à 6 pièces qui eurent des destinations diverses.

Les cosaques du Caucase sont établis sur les pentes nord de a chaîne du Caucase, le long du Terek et du Kouban d'où ils tirent leur nom.

Les cosaques du Kouban forment 10 régiments à 6 sotnias du premier tour, ceux du Terek 5 régiments à 4 sotnias du premier tour, un par chaque district de régiment.

On appela en outre 15 régiments de cosaques du Caucase du 2ᵉ ban, ce qui les porta à 30. On forma même plus tard un 3ᵉ régiment dans chaque district de régiment.

Les cosaques du Kouban pouvaient fournir 6 batteries à 8 pièces et ceux du Terek 2 batteries à 8 pièces également.

Le 2ᵉ régiment Vladicaucase, le 2ᵉ régiment du Kouban et la brigade de cosaques combinés du Caucase prirent seuls part à la guerre.

Les cosaques d'Orenbourg fournirent 7 régiments à la guerre à 6 sotnias et 4 batteries.

Les cosaques d'Astrakan fournirent 2 régiments.

Il fut en outre formé un grand nombre de régiments de cosaques irréguliers, environ 16, qui furent employés en Asie, sauf celui de Terek-Garski.

Mobilisation et concentration.

Le 2 novembre 1876, la mobilisation commençait et il était formé, dans la province du Caucase, avec les troupes stationnées le long de la frontière turque, trois détachements établis à Akhaltzikh, Alexandropol et Erivan.

Le 13 novembre, une ordonnance impériale prescrivait la mobilisation de six corps d'armée.

Deux de ces corps d'armée, le IXᵉ et le Xᵉ, devaient être consacrés à la défense de la Crimée et du district militaire d'Odessa; les quatre autres, VIIᵉ, VIIIᵉ, XIᵉ et XIIᵉ, devaient, sous le nom d'armée d'opérations, se concentrer dans la Bessarabie et opérer dans la Turquie d'Europe. Cette mobilisation, calquée sur celle de l'armée allemande, s'exécuta normalement et avec empresse-

ment. Le 10 décembre suivant, les IVe, XIIIe et XIVe corps recevaient leur ordre de mobilisation.

Suivant l'ordre de bataille de l'armée, la cavalerie avait reçu la composition et la destination suivantes :

A l'*armée des côtes* (VIIe et X^e corps), de même qu'à l'armée du Danube, chaque corps d'armée avait une division de cavalerie portant le même numéro.

L'*armée du Danube*, commandée par le grand-duc Nicolas Nicolaïevich, comprenait, en outre, en dehors des corps d'armée :

Une brigade combinée de cosaques du Caucase et du Don (régiments n° 21 et 26);

Une batterie de cosaques du Don, n° 9;

Un régiment de cosaques du Don, n° 23;

Un régiment de cosaques du Don, n° 34;

Trois régiments de cosaques du Don, n°s 29, 35 et 40;

Les batteries de cosaques du Don, n°s 3 et 20;

Un régiment de cosaques du Don, n° 37;

Un régiment de cosaques du Don, n° 31;

Les batteries de cosaques du Don, n°s 11, 16, 17;

Le corps d'éclaireurs du lieutenant-général Skobelew, dont nous allons donner la composition complète par suite de sa destination.

Il comprenait:

Quatre brigades de tirailleurs (Odessa), 4 bataillons;

Le régiment de cosaques n° 30;

Le régiment des cavaliers irréguliers du Terek;

Deux régiments de cavaliers irréguliers du Kouban;

Le régiment de cavaliers irréguliers du Vladicaucase;

Deux batteries de montagne à 8 pièces;

Trois batteries de cosaques du Don et 2 compagnies de plastounes (cosaques à pied du Caucase).

L'*armée du Caucase,* sous le commandement du grand-duc Michel, comprenait, pour l'armée d'opérations, 4 divisions d'infanterie, 2 divisions de cavalerie, une division de cosaques combinés, une division de dragons.

Nous ne donnerons pas le détail des régiments de cosaques qui firent partie de cette armée, notre étude étant plutôt tactique

qu'historique; disons seulement en bloc que les régiments de cosaques sous les armes comprenaient 16 régiments de cosaques du Kouban, 7 bataillons de plastounes et deux batteries, 10 régiments de cosaques du Terek et une batterie.

Ce qui frappe le plus dans la composition des armées russes, c'est la quantité considérable de cavalerie qui leur a été affectée, ce qui constitue une situation tout à fait particulière comparativement aux armées des autres puissances européennes. Les ressources immenses de la Russie en cavalerie ont existé de tout temps, étant données les nombreuses peuplades nomades qui vivent pour ainsi dire à cheval, qui font partie de l'empire, et nous ne devons pas oublier que ce furent ces cosaques, que ce fut cette puissance en cavalerie qui fut la principale cause de nos désastres en 1812, non parce qu'ils gagnèrent les batailles, car dans cette guerre il n'y eut pas de batailles perdues, mais parce qu'ils firent de la retraite une catastrophe, en appliquant ce principe de Napoléon, que lorsque l'ennemi est vaincu on doit le poursuivre jusqu'au dernier souffle de l'homme et du cheval. Et par leur nombre, par leur entraînement, leur endurance, par leur nature même de peuple cavalier, ils n'eurent à demander leur dernier souffle ni à l'homme, ni au cheval.

Il est essentiel, pour la clarté du sujet et avant d'entrer dans le détail des opérations, de donner la composition des différentes unités de l'armée russe :

Chaque corps d'armée comprenait 2 divisions d'infanterie, une division de cavalerie et l'artillerie correspondante, 12 régiments de cosaques étaient en outre attachés chacun à une division d'infanterie. L'ensemble de l'armée en 1876 comprenait une force d'environ 150,000 à 176,000 hommes.

Les divisions d'infanterie étaient à 4 régiments de 3 à 4 bataillons de 4 compagnies.

L'artillerie de corps comme l'artillerie divisionnaire pouvait être calculée à 4 batteries par corps ou division, moitié de 6 et moitié de 9. Les batteries étaient de 6 à 8 pièces.

Les divisions de cavalerie se composaient de 2 brigades :

1re brigade : 1 régiment de dragons, 1 régiment de uhlans;

2e brigade : 1 régiment de hussards, 1 régiment de cosaques.

Les régiments de cavalerie portaient le numéro de leur division.

La division avec 2 batteries était forte d'environ 2,500 sabres et 12 pièces.

La division de cavalerie attachée au XIV[e] corps était la 1[re] division de cosaques du Don. On forma deux autres divisions de cosaques au moyen des régiments du Caucase et du Don. Trois batteries d'artillerie étaient affectées à la 1[re] division des cosaques du Don et deux aux autres.

Au début de la campagne, la Russie n'avait mobilisé environ que 130,000 hommes, 20,000 chevaux et 520 pièces de canon; ces chiffres furent considérablement augmentés à la suite des événements et des besoins de renfort.

Nous n'entrerons dans les détails des unités qu'à mesure que l'intérêt de notre étude l'exigera, puisque nous recherchons surtout l'enseignement tactique dans ce travail.

L'armée russe d'Europe dut se concentrer en Bessarabie et dans le gouvernement d'Odessa, à peu près sur la ligne Odessa, Kichenew, Yassy, avant de pénétrer en Bulgarie et de se déployer le long du Danube; c'est sur cette ligne que se réunirent en effet, dès l'hiver de 1876, les six corps de l'armée d'Europe; au mois de mai suivant, les IV[e], XIII[e] et XIV[e] corps étaient concentrés au nord du Boug, vers Kiew.

L'armée du Caucase allait avoir à agir dans une région de montagnes hautes et peu praticables. Trois points de concentration s'y trouvaient cependant indiqués: Alkaltzikha, Alexandropol et Erivan ; le quartier général était à Tiflis.

Les Bulgares vinrent en outre donner un appoint sérieux à l'armée russe, ils facilitèrent surtout ses mouvements en procurant des renseignements importants sur des pays montagneux et peu connus. Les volontaires de ce pays affluaient: avec eux on créa d'abord deux bataillons et à la fin d'avril le grand-duc Nicolas formait la légion bulgare composée, pour commencer, de six droujinas à pied, ayant la même organisation que les bataillons à cinq compagnies, et six sotnias à cheval auxquelles on donna l'organisation des régiments de cosaques. Cette légion (*opoltchénié*) était commandée par des officiers et des cadres

russes; elle comprit bientôt six droujinas de 1,000 hommes chacune.

La légion bulgare fut placée à l'avant-garde où elle pouvait rendre de grands services par sa connaissance du pays.

Une formation spéciale à l'armée russe fut celle d'un corps d'éclaireurs. Ces éclaireurs étaient chargés du service de sûreté et de partisans en avant et sur les derrières de l'armée russe. Ils n'étaient liés à aucune unité tactique, et ils formaient un tout entièrement distinct dans l'armée d'opérations. Ils remplirent leur mission spéciale et pour laquelle ils étaient si bien organisés, d'une façon remarquable; renseignant toujours à merveille l'armée russe et étant une menace continuelle pour l'ennemi. Il reçut un appoint sérieux des Tcherkesses et des montagnards du Terek.

Ce corps combiné d'éclaireurs, dont nous avons donné la composition plus haut, était placé sous le commandement du général Skobelew.

Chaque sotnia de ce corps avait son guidon particulier qui lui servait de point de ralliement.

Disons, à propos de ces guidons, que nous ne sommes pas partisans de faire emporter les étendards en France par les régiments de cavalerie légère; ils sont trop encombrants, trop difficiles à défendre et courent le risque de rester trop isolés; ils ont en outre une signification morale et une importance qui ne permettent pas de les aventurer; il n'en serait pas de même du fanion du colonel et du fanion des capitaines commandants qui, tout en étant un signe de commandement visible de loin et facile à reconnaître, n'auraient pas l'importance de l'étendard, n'auraient pas besoin de garde et seraient plus mobiles.

En face de l'armée russe bien organisée et bien instruite l'armée turque se trouvait bien inférieure par le nombre et par l'organisation.

L'armée turque se composait de nizams (armée active) et de rédifs (réserves), un tiers de l'armée n'était pas instruit au moment de l'entrée en campagne. L'amour de la patrie et la haine du chrétien amenèrent de nombreux renforts à l'armée, mais ces hordes, quoique courageuses, manquaient de consistance et de

cadres. Comme les Russes, ils avaient dans les Arnautes et les Tcherkesses de très bonnes troupes d'éclaireurs qui, bien dirigées, leur auraient rendu de grands services; ils ne surent pas les utiliser.

Au moment où la guerre allait commencer, la répartition des troupes turques était la suivante:

La principale armée dans le quadrilatère Silistrie, Varna, Schumla et Routschouck, avec 14,000 hommes dans la Dobroutcha. Une autre partie observait la Serbie et se tenait plus à l'ouest aux environs de Widdin. Ce groupe fut réduit de moitié par les envois qu'il fit à l'ouest, sur le bas Danube, et ne comportait plus que 35,000 hommes environ. Dans les premiers jours du mois de mai, 63 bataillons, 36 escadrons et 21 batteries se trouvèrent réunis autour de Schoumla.

En résumé, la disposition de l'armée turque, au mois de mai, était à peu près la suivante :

Dans la Dobroutcha	18,000	hommes.
Dans le quadrilatère	103,000	—
Entre le Lom et l'Isker	5,000	—
Groupe de Widdin.	35,000	—
Groupe de Sofia.	20,000	—
Total	181,000	hommes.

En outre de ces troupes, les Turcs avaient sur le Danube une flottille de:

5 canonnières cuirassées;
6 monitors;
12 canonnières en bois.

Soit. . . 23 bâtiments armés de 79 pièces.

Dans ces effectifs de l'armée turque, la cavalerie était représentée par 64 escadrons.

La cavalerie turque fut secondée aussi par une nombreuse cavalerie irrégulière dont 20,000 Tcherkesses.

Déploiement de l'armée russe en Roumanie.

Le 24 avril, une partie de l'armée russe, sous le commandement du grand-duc Nicolas Nicolaïewich, entrait en Roumanie malgré les protestations antérieures de ce pays, qui dut s'incliner devant la force.

Les VIIIe, XIe et XIIe corps, la 2e brigade de tirailleurs, une brigade de cosaques du Caucase, 5 régiments de cosaques du Don traversaient la frontière sur quatre colonnes à Unghéni, Bostamak et Koubeï. L'avant-garde de la colonne de droite avait pour mission de s'emparer au plus vite de Galatz et du pont de Barboche, sur le Sereth, points où aboutissent les principales routes de la Roumanie pour arriver sur le Danube. Le résultat fut acquis le 25 avril en faisant exécuter 100 verstes à la cavalerie et 70 à l'infanterie.

Six sotnias de cosaques partaient de Koubeï le 24 avril à 3 heures du matin, le même jour, quatre de ces sotnias occupaient le pont de Barboche pendant que les deux autres se portaient sur Braïla. Cette cavalerie, ayant été arrêtée pendant quatre heures au passage du Pruth qu'elle dut traverser en bac, arriva à 4^{h}40 de l'après-midi après avoir mis neuf heures et demie pour parcourir les 82 kilomètres qui séparent Koubeï de Galatz. Aucun cheval ne resta en arrière, bien que le terrain fût détrempé par les pluies, et le but de l'opération, l'occupation de Barboche, fut rempli. Les Turcs avaient, d'ailleurs, avec leur négligence et leur imprévoyance habituelles, commis la faute de ne pas occuper ce pont, dont la possession ou la destruction auraient pu mettre des entraves sérieuses à la mobilisation russe. Ces troupes furent rapidement suivies par celles du XIe corps, qui dès lors couvrirent d'une façon sérieuse les mouvements de l'armée russe.

Les Russes avaient agi judicieusement en faisant occuper aussi rapidement que possible les points de Galatz et Braïla, ce qui leur donnait la plus grande sécurité pour leur déploiement. Les troupes qui s'emparèrent du pont de Barboche appartenaient à

la colonne d'éclaireurs du général Skobelew. Immédiatement, les Russes en organisèrent les abords défensivement de façon à pouvoir braver toute attaque des Turcs. Ce pont avait pour eux une grande importance, car le Sereth ne possède que deux ponts, l'un près de Tékouch qui aurait forcé les Russes à un long détour et ralenti considérablement leur marche, si le pont de Barboche avait été détruit et qu'ils eussent été réduits à celui de Tékouch, d'autant plus que les abords du pont de Barboche auraient pu être rendus presque impraticables et que sa reconstruction eût été longue et difficile.

Les corps d'armée russes entrèrent en Roumanie précédés de leur cavalerie et se mirent en marche vers le Danube. Le déploiement fut lent par suite du petit nombre et du mauvais entretien des routes, et le chemin de fer à une seule voie ne put donner qu'une aide minime au mouvement.

Notons que, sur ces entrefaites, l'armée roumaine, forte de deux corps d'armée avec 40 escadrons, s'était mobilisée. Le 24 mai il y avait environ 175,000 hommes de troupes russes en Roumanie, et, en plus, l'armée roumaine qui devait bientôt entrer en ligne avec les Russes, 21,000 hommes.

Enfin, le 22 juin, la répartition des troupes était la suivante : environ 34,000 Roumains à l'ouest de l'Olta, 137,000 Russes entre l'Olta et la ligne Bucharest-Giurgewo, 45,000 hommes environ à Braïla et Galatz, 50,000 environ entre les deux derniers groupes.

Les divisions de cavalerie et le corps d'éclaireurs du général Skobelew avaient précédé l'infanterie sur les lignes de marche et atteignirent le Danube central 25 jours après le passage de la frontière. Ils précédaient d'un mois environ les autres troupes. Bien que cette cavalerie opérait dans un pays allié et sympathique, on doit remarquer l'idée tactique de l'état-major russe de porter sa cavalerie en avant dès le début ; quelle différence avec la marche de la cavalerie allemande au début de la guerre de 1870, qui, même en pays ami, ne s'éloignait pas du gros des troupes d'infanterie !

Ces troupes d'exploration occupèrent immédiatement sur le Danube une ligne d'avant-postes qui s'étendait de Tournou-Ma-

gourelli à Kilia. Une étendue de 570 kilomètres était donc interdite à l'ennemi, le mouvement des troupes russes était complètement masqué, et l'état-major russe était en mesure de se trouver immédiatement renseigné, de façon à avoir tout le temps de se concentrer, pour s'opposer à toute tentative de passage du Danube ou d'agression de l'armée turque sur quelque point que ce fût. Derrière ce rideau, les Russes purent concentrer, le 20 juin, quatre corps d'armée sans que l'ennemi en eût connaissanc . Il faut cependant ajouter que le large fossé formé par le Danu e empêchait les Turcs de faire des reconnaissances, et que pend toute la guerre les Russes eurent pour alliées les populations c rétiennes roumaines et bulgares, qui faisaient tous leurs efforts pour les seconder contre les Turcs. D'ailleurs, l'apathie de ceux-ci était telle qu'ils n'eurent même pas recours à l'espionnage pour se renseigner.

L'installation de cette ligne d'avant-postes eut lieu du 4 au 25 mai environ et fut organisée ainsi qu'il suit :

La 8e division de cavalerie (quartier général à Tournou-Magourelli) fut chargée d'explorer et surveiller le terrain entre l'Olta et la Vède. Le corps d'éclaireurs de Skobelew (Giourgewo) entre la Vède et le lac Grecillo. Le 31e régiment du Don surveillait le terrain entre le lac Grecillo et Oltenitza; les avant-gardes de la 11e division de cavalerie arrivées à Kalassi battaient le pays entre Oltenitza et Goura-Jalomnitza ; enfin, un régiment du Don était réparti en aval de Goura-Jalomnitza jusqu'à Kilia.

Les troupes destinées à servir de réserve à cette cavalerie arrivèrent sur leur emplacement quatre ou cinq jours plus tard. On voit que l'intention bien caractérisée des Russes était de jeter le plus rapidement possible un rideau sur le Danube et de le faire soutenir fortement, afin d'avoir la plus grande liberté pour faire exécuter les mouvements de troupes en arrière. Ils formaient ainsi un corps de troupes de couverture.

Ces troupes de soutien étaient :

En arrière de celles entre l'Olta et la Vède, une brigade de cosaques à Alexandrina ;

Entre la Véde et Argis :

L'infanterie et l'artillerie du corps Skobelew à Daiza;

La 32e division d'infanterie entre Psoudesti et Fratesti;

La 12e division de cavalerie à Kroupoutzeni et une brigade de la 14e division d'infanterie à Fratesti;

Entre Argis et Jalomnitza, le reste de la 11e division de cavalerie.

Il est à remarquer l'indépendance des divisions de cavalerie, vis-à-vis même de leur corps d'armée, car les 8e et 11e divisions de cavalerie ne se trouvaient pas en avant de leurs corps d'armée respectifs. On affirmait donc ainsi la liberté de l'emploi que l'on pouvait faire de la cavalerie suivant les besoins et, en outre, on empêchait l'ennemi de tirer des conclusions justes de la situation des corps d'armée d'après les troupes de cavalerie qu'il avait en face de lui. Il en résulta que les Russes purent dissimuler le point de concentration de leurs principales forces et, par suite, laisser dans l'incertitude le point choisi pour le passage du Danube.

Il faut cependant remarquer que si la cavalerie russe a été employée judicieusement, son rôle a été facile, car les Turcs n'ont rien fait pour empêcher le déploiement de l'armée russe. Quelles eussent été les suites de la guerre si les Turcs, avec l'énorme force défensive qu'ils ont montrée à Plewna, avaient occupé forment Galatz el le pont de Barboche et accumulé les difficultés au passage du Sereth! L'occupation rapide des rives du Sereth aurait maintenu les Roumains et dans une guerre défensive comme celle à laquelle ils étaient obligés, gagner du temps, user l'ennemi, était le meilleur moyen pour les Turcs de s'opposer à l'envahisseur. Et bien que forcés de reculer peu à peu, en maintenant la prise de contact, ils n'auraient pas ignoré les lieux de concentration de l'armée russe et par suite ils auraient pu deviner le point de passage du Danube visé par elle.

Le Danube, pour les troupes au nord de la Dobroutcha, n'aurait pas constitué un obstacle à dos; elles auraient, au contraire, trouvé un appui dans les forteresses qui commandent le Danube et dans la puissance maritime qu'ils possédaient sur ce fleuve.

Cette résistance en Roumanie aurait été d'autant plus effective qu'ils auraient été secondés par une saison très pluvieuse qui rendait presque impraticables des routes déjà mauvaises. Ce rai-

sonnement est évidemment tout spéculatif, car on ne pouvait compter sur une active initiative de l'apathie turque, et les mouvements auraient en outre été rendus plus difficiles et forcément ralentis par le défaut d'organisation et la mauvaise administration de l'armée ottomane.

Au 1er juin, l'armée russe était concentrée en vue du passage du Danube. Ses positions étaient les suivantes :

Les avant-gardes, comme nous l'avons dit, couvraient le fleuve de Tournou-Magourelli à Kilia ;

A Slatina, était le IXe corps moins la 5e division ;

A Bucharest, les VIIIe et XIIe corps, la 5e division du IXe, la 12e division de cavalerie, une brigade du Don et trois régiments du Don ;

A Galatz, une division du XIe corps et un fort détachement des troupes du VIIe qui occupaient le bas Danube, de Jalomnitza à la mer. La division du XIe corps qui se trouvait à Galatz reçut l'ordre de rejoindre la 32e division d'infanterie à Oltenitza. Le XIe corps fut remplacé à Galatz par le XIVe. En outre, le XIIIe devait être le 27 juin à Alexandria. Le IVe suivait l'armée de réserve.

La plus grande partie de l'armée se trouvait dans le triangle Bucharest, Alexandria, Oltenitza, avec la grosse masse à Bucharest qui pouvait se porter rapidement sur le point choisi pour forcer le passage du Danube. Cette concentration logique de l'armée russe avait été faite avec le plus grand secret et les Turcs l'ignorèrent complètement, ce qui vient à l'appui de ce que nous avons dit plus haut. La rapidité des mouvements de la cavalerie russe, si l'on songe qu'elle bordait le Danube 25 jours seulement après la déclaration de guerre, devait assurer l'avantage du secret des opérations, quand bien même elle eût été opposée à une autre armée que l'armée turque.

La concentration des Russes fut remarquable, si l'on songe qu'ils n'avaient que des routes étroites, défoncées, changées en lacs, l'inondation ou un soleil implacable, un seul chemin de fer imparfaitement organisé, à une voie et encombré dès le premier jour.

Au moment du passage du Danube, les forces en présence se trouvaient ainsi réparties :

En amont de Braïla, 45,000 Russes avaient en face d'eux 16,000 Turcs ;

Entre Braïla et la ligne Giurgewo-Bucharest, 50,000 Russes avaient en face d'eux 106,000 Turcs, c'est-à-dire le gros des forces turques ;

Entre la ligne Giurgewo et l'Olta, le gros des forces russes, 137,000 hommes, avait en face de lui 15,000 hommes ;

Enfin, les Roumains s'étaient définitivement déclarés pour la Russie, 37,000 Roumains entre l'Olta et la frontière autrichienne étaient opposés à 48,000 Turcs.

Passage du Danube.

Le passage du Danube s'exécuta sur deux points : au-dessous de Matchin, par la fraction de l'armée qui devait envahir la Dobroutcha et couvrir l'armée russe sur son flanc gauche, et par le reste à Sistova.

Le premier passage fut effectué sur des chalands par une troupe d'environ 20,000 hommes, qui s'empara, après un violent combat, des hauteurs qui dominaient les rives du Danube. Ce détachement ne comprenait que de l'infanterie et deux sotnias de cosaques, qui firent les premiers le coup de feu contre les Tcherkesses et les Bachi-Bouzouks en descendant de cheval et marchant dans l'eau jusqu'à la ceinture. Les hauteurs ayant été enlevées, les Turcs, qui n'avaient pas l'intention de défendre la Dobroutcha, abandonnèrent Matchin. Le général Zimmermann, commandant des forces russes à Braïla, ne voulait pas croire à l'abandon de cette ville. Un capitaine de cosaques s'offrit pour y aller en reconnaissance. Les Russes avaient bien jeté un pont sur le Danube, mais ce pont aboutissait à une chaussée qui traversait des prairies marécageuses inondées et qui était elle-même sous l'eau. Pendant le premier kilomètre, les chevaux n'eurent

de l'eau que jusqu'aux genoux ; pendant le second, ils en avaient jusqu'à la cuisse ; pendant le troisième, elle arrivait à la ceinture des cavaliers, à partir de ce moment il y eut des alternatives de haut et de bas suivant que la chaussée montait ou descendait. Les cosaques servant d'éclaireurs fouillaient avec leur lance pour voir s'ils étaient toujours dans le chemin, un écart à droite ou à gauche eût jeté le détachement dans le marais où il se perdait sans rémission. Huit kilomètres furent ainsi parcourus, souvent les chevaux perdaient pied et étaient obligés de nager. Enfin, tous arrivèrent à bon port et de grands feux indiquèrent au général Zimmermann que Matchin était bien évacué. Un régiment russe vint sur des chalands occuper la ville et les hauteurs, et le reste du passage s'exécuta sans difficulté.

Les Russes occupèrent ensuite Hirsova qui, bien que fortifiée, fut laissée sans défense, et le général Zimmermann inonda la Dobroutcha avec la division de cosaques du Don, qui eut surtout à agir contre les Tcherkesses et les Bachi-Bouzouks qui pillaient et ruinaient les chrétiens.

Ce fut dans la nuit du 26 au 27 juin qu'eut lieu le passage du Danube, de Simnitza à Sistova, par le principal groupe de l'armée russe. Il s'effectua sur des pontons, la brigade du général Dragomirow en tête. Les troupes russes y montrèrent le plus solide courage et la plus grande abnégation. Pour en donner une idée, nous devons reproduire quelques points des instructions du général Dragomirow, qui nous donneront la physionomie morale de l'armée russe. L'ordre était : de ne pas tirer un coup de fusil et de ne pas parler avant d'avoir mis pied à terre sur l'autre rive.

Cet ordre fut exécuté même par ceux qui tombaient blessés pendant le passage.

Des chaloupes entières se laissèrent canonner des hauteurs turques sans brûler une cartouche. Les embarcations se laissaient couler par les obus turcs sans qu'il en sortît une plainte.

Il était dit qu'il qu'il fallait prendre les positions d'assaut ou se laisser tomber dans le Danube, il était défendu de secourir ceux qui reculeraient; tout cela fut ponctuellement exécuté.

En arrivant sur la rive turque, les compagnies, pelotons, etc., étant désorganisés, chacun se groupait auprès du chef le plus

près et tous marchaient au but commun avec la dernière énergie. Ce passage sans pont fut exécuté avec la plus grande habileté et la plus grande vigueur, il s'opéra sans pertes considérables par suite de l'adresse avec laquelle l'état-major russe sut le dérober à l'ennemi. Il faut dire aussi que le service d'exploration des Turcs était très mal fait et bien qu'Abdul-Kerim ait échelonné sur les bords du Danube tous les cavaliers Tcherkesses et les gendarmes dont il pouvait disposer, que des postes de correspondances fussent placés de trois en trois kilomètres, il ne put être prévenu assez à temps pour pouvoir mettre en mouvement, d'une façon opportune, les principales forces turques qui se trouvaient en deux groupes à Schoumla et à Widdin.

Invasion de la Bulgarie.

Dès que le gros de l'armée russe eut passé le Danube à Sistova, des corps de cavalerie furent envoyés en reconnaissance dans toutes les directions et peu de temps après les troupes furent divisées en quatre groupes. L'armée de l'Est ou de Routschouk, l'armée de l'Ouest ou de Nicopolis, l'armée du Sud ou des Balkans, l'armée du bas Danube ou de la Dobroutcha.

La première était formée des XIe et XIIe corps, sous le commandement du grand-duc héritier, elle avait pour objectif Biela; la deuxième, du IXe corps (général Krüdener), elle avait pour objectif Nicopolis et observait la direction de Widdin où on savait un gros rassemblement de troupes; la troisième, sous le commandement du grand-duc Nicolas, était composée du VIIIe corps et du détachement d'avant-garde du général Gourko, son premier objectif était Tirnova.

Le premier objectif du XIIe corps fut Biela, nœud de routes sur la Jantra, d'autant plus important que cette rivière est escarpée, difficile à traverser et ne possède que peu de points de passage. Le 5 juillet, la 12e division de cavalerie était dirigée de Pavlo, quartier général du corps d'armée, sur ce point. On signalait Biela occupé par un détachement dont une partie était

établie fortement dans une auberge placée à la tête du pont, sur la rive gauche. Ce renseignement était erroné; quelques dragons chargés d'éclairer en avant ne rencontrèrent que des Tcherkesses en petit nombre, qui n'essayèrent même pas de se défendre, et le pont fut franchi sans encombre par le régiment de dragons de Starodoub, général Arnoldi en tête. En même temps, la rivière était explorée en amont par les hussards d'Ackhtyr; quelques dragons et quelques tirailleurs n'eurent qu'à se présenter pour dégager les hauteurs des postes turcs. Par négligence, ceux-ci avaient laissé à la disposition des Russes une ligne de défense des plus sérieuses, qui pouvait les empêcher de déboucher dans le quadrilatère et de donner la main aux troupes de la Dobroutcha, faute d'autant plus grande que, par la nature de ses bords, cette rivière pouvait être défendue très facilement. Le général Arnoldi fit bivouaquer ses troupes sur les hauteurs et s'y fortifia en attendant l'infanterie de la 33ᵉ division, qui arriva le lendemain à 5 heures du soir et vint le renforcer. Cette opération fut faite dans toutes les règles : envoi de la cavalerie rapidement sur le point à maintenir, occupation immédiate des hauteurs à l'est pour présenter une première résistance à un retour offensif de l'ennemi, tout en conservant à l'infanterie russe le terrain nécessaire pour déboucher de Biela et se déployer.

La 12ᵉ division de cavalerie eut de fréquents engagements avec les Tcherkesses, le gros des forces turques ne se montra pas. Le XIIᵉ corps se concentra à Biela et reçut ensuite, le 9 juillet, l'ordre de marcher sur Routschouk.

Le 12ᵉ régiment de cosaques, chargé d'éclairer la colonne, rencontrant à peu de distance de Biela un fort détachement turc composé des trois armes, s'élança sur la cavalerie et la força à plier. Celle-ci démasqua de l'artillerie et cinq bataillons, devant le feu desquels les cosaques reculèrent. Le colonel Tcherkisoloff fit alors mettre pied à terre à une partie de ses cosaques et contint l'infanterie turque en attendant des renforts du général Arnoldi.

Les hussards d'Acktyr et les dragons de Starodoub arrivèrent sur ces entrefaites et rétablirent le combat. Les dragons mirent pied à terre et se jetèrent sur le flanc droit de l'ennemi, pendant que les hussards engageaient la lutte avec la cavalerie ennemie et

que les cosaques restés à cheval chargeaient l'artillerie. Après un violent combat, les Turcs se mirent en retraite sur Routschouk.

Cet engagement est remarquable en ce que trois régiments de cavalerie repoussèrent cinq bataillons d'infanterie, de l'artillerie et de la cavalerie turque. Il est probable que les Russes avaient l'avantage du terrain, car il ne faut pas oublier que les troupes turques étaient braves et solides. A quoi donc attribuer le succès? A l'activité tenace des uns, à la passivité des autres. Nous voyons dès le début de la campagne les Russes faire usage du combat à pied qui sera une des caractéristiques de cette guerre. La cavalerie russe n'a pas besoin du soutien de l'infanterie, elle tient bon toute seule en s'accrochant au terrain et nous la verrons aussi plus tard enlever des villages. Il faut faire fi aujourd'hui de cet adage, qui faisait dire qu'en apprenant aux cavaliers à combattre à pied c'était es instruire à craindre la cavalerie en tant que fantassins et l'infanterie en tant que cavaliers. La force des choses exige que la cavalerie munie d'une bonne arme s'en serve souvent à l'avenir; il ne faut pas perdre de vue cette certitude et nous y préparer. Nos cavaliers doivent être de bons tireurs et surtout savoir faire, sans désordre, sans émotion, le mouvement de mettre pied à terre et de monter à cheval, pour combattre à pied. Le caractéristique du combat à pied de la cavalerie doit ressortir de l'essence même de cette arme et être l'extrême souplesse et l'extrême mobilité. Et plus la cavalerie à pied saura s'engager, se dégager et se retirer promptement, plus elle sera hardie et plus elle pourra rendre de services, car elle se multipliera.

Après le combat relaté plus haut, le corps russe s'avança vers la citadelle de Routschouk sans trouver de résistance; sa cavalerie continuant à balayer la plaine des Tcherkesses qui y étaient disséminés.

Le 15 juin, l'armée du général Krüdener s'emparait, après un combat acharné, des redoutes qui entouraient Nicopolis. Nous ne relaterons pas ce combat dans lequel l'emploi de la cavalerie n'eut qu'une minime importance; elle fut surtout engagée aux ailes; notons-y l'emploi encore de deux sotnias de cosaques du Don à pied.

Le 9e régiment de uhlans, après le passage de l'Osma par les troupes d'infanterie qui tournaient la position de Nicopolis à l'ouest,

fut envoyé sur Samli pour explorer la route de Rahova ; il reconnut la rive droite du Vid et se heurta près de son confluent à de faibles détachements d'infanterie ennemie. La plus grande partie du régiment reçut l'ordre de mettre pied à terre et de se porter à l'attaque des Turcs, qui furent faits prisonniers en grand nombre. L'obscurité qui commençait à venir ne permit pas d'aller plus loin. Le régiment de cavalerie retourna sur l'Osma après avoir laissé de faibles postes d'observation sur le Vid, où il n'aperçut pas l'ennemi. Notons en passant le nouveau combat à pied du 9ᵉ uhlans ; il dut être mené très vigoureusement, étant donné le « grand nombre » de prisonniers qui furent faits. On le voit donc : dès que la cavalerie russe se trouvait en face de l'infanterie, si elle ne pouvait se servir de ses chevaux, elle n'hésitait pas un instant à mettre pied à terre rapidement et à se porter à l'attaque. On ne comprend pas bien pourquoi le 9ᵉ uhlans, après son engagement sur le Vid, ne continua pas à observer dans cette direction, par laquelle pouvaient arriver des renforts considérables et revint se mettre sur l'Osma sous l'aile de l'infanterie. Il semble qu'il eût dû rester en observation.

Dans le même but, la brigade de cosaques du Caucase avait été chargée de couvrir Plewna. A la nuit elle se ralliait sur les hauteurs de Samovit, le gros formait un vaste carré, de manière à se garder des surprises de la nuit ; l'artillerie fut intercalée dans les faces du carré. Malgré ces dispositions, la brigade fut surprise vers onze heures de la nuit par une attaque de l'infanterie turque, environ six compagnies, qui voulaient percer sur Plewna. Bien que les Turcs fussent deux fois repoussés, la brigade dut céder le terrain et battre en retraite sur l'infanterie, à l'aide de laquelle elle culbuta de nouveau les Turcs, leur enleva leur train, deux fanions et une pièce de canon.

La surprise des cosaques, qui cependant supposaient devoir être attaqués, ainsi que l'indique la formation en carré adoptée pour la nuit, s'explique difficilement. Nous n'avons pas de données sur la façon dont étaient établis les avant-postes; peut-être n'y en eut-il pas ou furent-ils peu éloignés. Ce manque d'avant-postes a failli avoir des conséquences graves. Remarquons cependant la ténacité des cosaques, qui par deux fois repoussèrent une nom-

breuse infanterie avec leurs seules ressources. Une relation dit même que s'ils reculèrent sur l'infanterie ce fut seulement parce que leurs munitions commençaient à s'épuiser.

Le 16, Nicopolis, bombardé des hauteurs environnantes conquises par les Russes, demandait à capituler. Dans cette attaque de Nicopolis, jusqu'ici le premier combat sérieux de la campagne, se dessine la tactique russe, consistant à attaquer de front sans préparation de l'artillerie, presque sans tirer et avec la plus grande impétuosité les positions l'ennemi, ce qui est à l'éloge de l'extrême bravoure et de l'extrême solidité des troupes russes, mais ce qui devait leur coûter bien cher.

Les Russes, après avoir franchi le Danube à Sistova, s'étaient donné de l'air sur leurs flancs, par la prise du passage de la Jantra et celle de Nicopolis, où ils purent établir un nouveau pont.

L'armée du Sud avait pour mission de s'emparer de Tirnova et des passages des Balkans. Elle était composée, comme nous l'avons dit, du VIIIe corps, de la moitié du IVe et du détachement du général Gourko qui fut lancé en avant avec ordre de se porter sur Tirnova et Selvi, de s'emparer de ces deux villes, d'éclairer le pays environnant, de s'emparer des passages des Balkans et de faire rayonner sa cavalerie au sud de cette chaîne.

Le détachement à l'origine était composé ainsi qu'il suit :

Infanterie. — 4e brigade de chasseurs (4 bataillons) et l'opoltchénié bulgare (6 bataillons), 2 batteries d'artillerie de montagne à pied (14 pièces).

Cavalerie. — 1° La brigade de dragons sous les ordres du grand-duc Maximilianowitch : 8e dragons d'Astrakan, 9e dragons de Kasan, 16e batterie à cheval, 8 escadrons et 6 pièces;

2° Une brigade mixte commandée par S. A. I. le duc de Leuchtenberg et formée du 9e hussards de Kiew et du 30e de cosaques du Don avec la 10e batterie de cosaques du Don : 10 escadrons ou sotnias et 6 bouches à feu;

3° Une brigade de cosaques du Don commandée par le colonel Tchernobouzow, composée des 21e et 26e régiments et de la 15e batterie du Don : 12 sotnias et 6 bouches à feu;

4° Une brigade de cosaques du Caucase, colonel Toutolmine, formée du 2e régiment du Kouban et du régiment de Vladicaucase-Ossetie et une batterie à cheval d'artillerie de montagne du Don : 12 sotnias et 6 bouches à feu ;

5° Le demi-escadron mixte de la garde impériale ;

6° Un détachement de pionniers à cheval commandé par le colonel comte Roniquières et formé de cosaques du Caucase, du Don et de l'Oural. Cette troupe avait été spécialement exercée par le génie, en vue du passage des Balkans ;

7° Une sotnia des cosaques de l'Oural.

Soit : 10 bataillons et demi, 43 escadrons et demi, 38 bouches à feu, et le détachement des pionniers à cheval. Par la suite, après le passage du Danube, la brigade du Caucase fut envoyée à Nicopolis, où nous l'avons retrouvée dans la relation des opérations sur ce point ; elle fut perdue pour le détachement qui n'eut plus, outre l'infanterie, que 31 escadrons et demi et 32 pièces.

Aussitôt que la prise de Biela fut connue, le général Gourko porta le gros de l'avant-garde à Mourad-Bey et résolut de faire, le 7, avec la brigade de dragons une reconnaissance sur Tirnova.

Tirnova, ancienne capitale de la Bulgarie, est un nœud de routes très important, car c'est par elle que passent la plupart des chemins qui traversent les Balkans, et elle commande les deux principaux.

Les deux régiments de dragons, le demi-escadron de la garde et la 16e batterie d'artillerie furent donc dirigés sur Tirnova par Michaltsy, Galary Karabounar et Belakovsy. La brigade de cosaques reçut l'ordre d'envoyer un fort détachement à l'ouest de Tirnova et la brigade mixte de diriger le 9e hussards avec deux pièces sur Michaltsy, pour servir de réserve immédiate aux dragons. Les autres troupes du corps d'avant-garde restèrent sur place. Le 7, à 6 heures du matin, Gourko se rendait à Mourad-Bey pour accompagner la brigade de dragons.

Le détachement s'avança jusqu'en vue de Tirnova par des défilés que la moindre troupe eût pu facilement défendre, si les Turcs n'avaient pas été aussi négligents. Il avait devant lui une grande plaine qui le séparait de Tirnova et dans laquelle on descendait

par des pentes rapides. Sur les hauteurs qui bordaient la vallée était une masse de cavalerie turque.

Il eût été imprudent de faire descendre tout le détachement dans la plaine sans connaître les forces de l'ennemi. On envoya d'abord en reconnaissance un peloton du demi-escadron de la garde sous les ordres du capitaine en 2ᵉ Savine et le reste de la colonne se tint sur la route ; deux pièces furent mises en batterie pour protéger le peloton de la garde ; elles étaient soutenues par le 2ᵉ escadron des dragons de Kasan.

L'ennemi, fort de 300 chevaux, s'avança contre le peloton, qui mit pied à terre et ouvrit le feu, les Turcs exécutèrent le même mouvement.

Nous ignorons quelle était la disposition du terrain et si sa configuration empêchait l'abordage au sabre. Que les Russes aient mis pied à terre derrière un obstacle infranchissable, cela se comprend encore, étant donnée leur infériorité numérique, mais que leurs 300 adversaires imitent le même mouvement, c'est ce que nous ne pouvons expliquer. Qu'on ait employé un peloton ou deux pour répondre à la fusillade, cela pouvait être aussi logique, mais avec 300 cavaliers en plaine, il fallait manœuvrer. On aurait pu essayer d'attirer le peloton dans la plaine, l'attendre ; quand il aurait été à portée, une charge vigoureuse l'aurait culbuté et il aurait pu être écharpé avant l'arrivée des Russes, ou bien chercher à manœuvrer sur ses flancs.

Le second des pelotons de la garde et deux escadrons de dragons furent envoyés au secours du premier. Les Turcs tournèrent bride devant cette démonstration et se retirèrent dans la direction de Tirnova. Le canon changea bientôt leur retraite en déroute.

Vers 4 heures, les Russes approchèrent de la ville par la route du Nord, qui était plus élevée et permettait de l'aborder plus facilement. On vit de cette situation dominante des troupes turques évacuer Tirnova et se diriger sur Osman-Bazar ; le général Gourko en conclut que les Turcs ne voulaient pas défendre sérieusement la place et résolut de s'en emparer, s'il était possible, immédiatement.

Bien que, d'après les rapports russes, la ville fût occupée par un détachement de 5 bataillons, 400 cavaliers et 6 canons, les Turcs

l'évacuèrent sans grande résistance devant la brusque attaque des Russes.

Le général Gourko avait fait mettre pied à terre à une partie de ses troupes pour remplacer l'infanterie. Ce mode d'attaque est très logique. Il n'est pas sans probabilité que, dans les guerres à venir, la cavalerie trouvera des villages occupés par des troupes qui ignoreront son voisinage et se croiront en pleine sécurité. Une brusque attaque par des cavaliers qui arriveront aux allures vives, mettront pied à terre près de l'abri le plus près et s'élanceront sur le village au pas de course, mettra très probablement les troupes ennemies en désarroi, ne leur laissera pas le temps de se reconnaître, et pourra obtenir de sérieux résultats. On ne devra pas oublier de conserver une forte réserve à pied et à cheval. D'ailleurs, les circonstances indiqueront quelle devra être l'importance de cette réserve ; il ne faut pas l'oublier, de crainte d'un désastre.

Cette prise de Tirnova presque sans résistance était un gros succès pour les Russes par son importance stratégique ; ils y trouvèrent en outre de grands approvisionnements ainsi que dans les villes voisines, Gabrova et Dranova.

Le détachement fut concentré à Tirnova et aux environs le 27 juin, et y resta jusqu'au 30 juin. Pendant ce séjour, le général Gourko recueillait des nouvelles sur l'ennemi, sur les routes et les défilés en particulier et organisait ses transports à dos d'animal.

Il apprit que la passe de Schipka était occupée fortement, qu'on y attendait des canons de position et qu'on la fortifiait. Les autres passages étaient seulement surveillés, sauf celui d'Haïn-Kioï, que les Turcs avaient jugé tellement impraticable qu'ils ne s'en étaient même pas préoccupés. Ce fut justement par celui-ci que le général Gourko résolut de tenter le passage. Il soumit donc au grand-duc Nicolas le plan d'opérations suivant :

1° Suivre pour franchir les Balkans la route passant par Tirnova, Pristova, Pliakova, Vaïnesti, Raïkowitz et Parovtsi sur l'Haïn-Kioï, dans la vallée de la Toundja (ce chemin n'était marqué sur aucune carte) ;

2° Diriger par cette route l'avant-garde à l'exception seulement du 30e cosaques du Don avec 2 canons ; ce régiment porterait 2 sotnias avec ses deux pièces sur Gabrova pour surveiller le pas-

sage Gabrova-Schipka-Kesanlyk et laisserait 4 sotnias à Tirnova;

3° Laisser à Tirnova sous la protection d'un détachement mixte formé des fractions de troupes de l'avant-garde tous les impedimenta et emporter à dos de bêtes de somme cinq jours de biscuit et trois jours de fourrage; ces vivres ne devaient être employés qu'à la dernière extrémité;

4° Le détachement se mettrait en marche dans l'ordre suivant :

Avant-garde. — Les pionniers à cheval partant deux jours avant le gros.

Forces principales. — La 4e brigade de chasseurs, l'artillerie de montagne, deux brigades de la légion bulgare, 2 sotnias de plastounes, le demi-escadron de la garde, la sotnia de l'Oural, la brigade de dragons et celle de cosaques du Don.

Arrière-garde. — Une brigade de la légion bulgare et le régiment des hussards de Kiew. L'arrière-garde devait rester à Tirnova jusqu'à l'arrivée des troupes du VIIe corps;

5° Après l'occupation et le passage du défilé d'Haïn-Kioï, le général Gourko se porterait par Kesanlyk sur la passe de Schipka pour la prendre à revers, tandis que la sotnia de cosaques restée à Gabrova simulerait une attaque de front. Cette attaque simultanée devait avoir lieu le 17 juillet.

Tout en approuvant ce plan, le grand-duc renforça le détachement qui se trouvait à Gabrova.

Il y fit réunir cinq des sotnias des régiments de cosaques du Don (la 6e ayant été dirigée du côté de Selvi pour purger le pays des Bachi-Bouzouks), 3 bataillons d'infanterie et 10 pièces de canon dont les deux à cheval.

Le but du raid du général Gourko était donc de prendre à revers la passe de Schipka, pendant qu'elle serait attaquée par le Nord. Il y a lieu de se demander si l'effort ne dépassait pas le résultat cherché. Si la passe de Schipka était très fortement occupée, le détachement n'avait pas une force assez considérable pour

que son intervention fût suffisamment efficace. Si elle ne l'était pas sérieusement, à quoi bon ce raid dangereux, qui pouvait faire prendre le détachement dans une véritable souricière ?

De plus, dans une opération de ce genre, à aussi grande envergure, il y avait lieu de penser que les attaques des deux troupes sans communications, sur Schipka, ne pourraient se produire simultanément. Il est déjà bien difficile de faire coïncider sur le champ de bataille les efforts des deux fractions isolées non séparées par des obstacles considérables et infranchissables, à plus forte raison dans le cas que nous examinons. Cette critique toute théorique n'est pas pour diminuer le mérite du général Gourko dont l'opération fut magistralement conduite ; et le pays est si peu connu, les renseignements si peu nombreux et souvent si obscurs, que tel fait qui pourrait être critiqué du lecteur était peut-être justifié dans l'actualité. C'est donc sous cette réserve que nous formulons nos critiques, qui n'ont pour but que de nous instruire et sur lesquelles nous appelons la controverse.

L'opération du général Gourko se justifie mieux comme un raid, nom qu'on lui a donné, du reste, que comme un mouvement tactique combiné. En effet, le but du raid est de troubler la mobilisation, couper les chemins de fer, détruire les approvisionnements, empêcher les renforts d'arriver; rien n'était plus logique que de chercher ce résultat, les Russes disposant d'une cavalerie supérieure en nombre et bien meilleure que la cavalerie turque. Ils pouvaient aussi, par cette menace au sud des Balkans, amener un premier recul des troupes occupant la Bulgarie.

Premier combat de Plevna.

Après le premier passage du Danube, les Russes avaient dû élargir leur base d'opérations sur ce fleuve, et observer les masses turques que de fait ils avaient séparées en deux. Mais la pointe sur Tirnova et les Balkans n'était-elle pas prématurée ? On comprend un corps d'armée placé en observation pour surveiller les troupes pouvant venir du quadrilatère, un autre corps surveillant

la direction de Widin; il semble qu'il fallait, à part ces détachements, se borner à concentrer la grosse masse des forces russes et chercher à voir clair. Se concentrer pour pouvoir donner l'effort le plus considérable sur l'armée turque qui se serait présentée la première; et envoyer au loin jusque sous les murs des forteresses l'innombrable cavalerie dont on disposait pour connaître tous les mouvements de l'ennemi, avec ordre de s'attacher à lui et de ne plus le quitter. Il fallait faire ce qui avait été si bien compris au début des hostilités lorsqu'on formait immédiatement un rideau sur tout le cours du Danube. La cavalerie russe après le passage du Danube aurait dû faire une large tache d'huile, s'étendre jusqu'aux forteresses turques à l'est et à l'ouest et jusqu'au pied de la chaîne des Balkans au sud. Ce qu'il y a de certain, c'est que, malgré cette supériorité en cavalerie de ses adversaires, Osman-Pacha put se concentrer à Plewna sans que les Russes s'en doutassent, ce qui fut cause pour eux de déceptions et de désastres.

La ville de Plewna, située sur un affluent du Vid, tire son importance stratégique de ce qu'elle est le point de croisement des routes qui mènent dans la Bulgarie occidentale et sur Sophia. La ville est dominée au sud, à l'est et au nord par des hauteurs qui furent fortifiées par les Turcs. A l'ouest, la vallée de la Grivitza s'allonge sur le Vid, elle est favorable aux mouvements de la cavalerie.

Après la prise de Nicopolis, le général Krüdener se préoccupa de la position de Plewna où des détachements turcs lui étaient signalés. Il ne croyait pas l'ennemi en force sur ce point. Il confia au général Schilder-Schouldner la mission de s'en emparer. Celui-ci disposait environ de l'effectif d'une division d'infanterie et en cavalerie du 9e régiment des cosaques du Don, deux sotnias du 2e régiment des cosaques du Kouban, et la brigade du Caucase : soit 18 sotnias.

Bien qu'il eût à sa disposition une force sérieuse en cavalerie, non seulement le général Schouldner n'eut pas de renseignements sur la situation et les effectifs de l'ennemi, mais il ne l'employa même pas pour reconnaître. On s'avançait en aveugle. Il commit aussi la faute de faire marcher ses troupes sur deux co-

lonnes sans liaison entre elles, l'une par le nord, l'autre par l'est, de sorte que les attaques furent séparées et qu'elles ne se portèrent aucun appui.

La cavalerie aurait, là encore, pu établir cette liaison si nécessaire pour des troupes qui prennent part à la même opération et qui doivent avant tout chercher à se soutenir mutuellement.

La seule reconnaissance qui eut lieu, ce fut celle de quelques cosaques, qui annoncèrent que la ville était inoccupée, et cela au moment où les têtes de colonne d'Osman-Pacha y pénétraient.

Outre l'insuffisance de ces reconnaissances, remarquons combien la permanence de l'observation est nécessaire. Les cosaques avaient peut-être raison au moment où ils firent leur reconnaissance, et les têtes de colonnes turques n'arrivèrent probablement qu'après que les cosaques eurent quitté leur point d'observation.

Plewna était un point assez important comme nœud de routes pour qu'il fût observé en même temps que l'on attaquait Nicopolis; on aurait dû y envoyer un ou deux régiments qui, s'ils n'avaient pu y pénétrer, se seraient parfaitement rendu compte, en restant à leur poste, par la persistance de l'observation, du nombre des troupes qui l'occupaient au début et de l'importance des renforts qu'il avait reçus. On ne saurait trop répéter la phrase banale : « La cavalerie est les yeux de l'armée. » Tout le monde le sait et on ne voit pas de campagnes où l'on n'oublie de mettre ses lunettes, il en résulte toujours de gros déboires, si ce n'est des échecs et des désastres.

La cavalerie fut si peu employée, que le régiment des cosaques du Don était à Bulgareni au bivouac quand il entendit entre ce village et Plewna le feu de l'artillerie et de l'infanterie, ce qui le força à monter à cheval au plus vite pour courir au canon. Ce régiment qui, placé à Bulgareni, pouvait servir de liaison de ce côté entre les troupes qui attaquaient par le nord et celles qui attaquaient par le sud-est, nous le trouvons le jour de la bataille à l'aile droite du détachement qui attaquait par le nord. Nous nous demandons pourquoi ?

La brigade de cosaques du Caucase, elle, se contentait d'arriver le 19 juillet, à 2h30 de l'après-midi, à Tautchenitza, point qui lui avait été assigné; elle ne faisait aucune reconnaissance

dans la direction de l'ennemi, elle se borna à faire une démonstration et n'eut que peu de part au combat. Le 9e régiment de cosaques prit part à l'action surtout en employant le feu de deux sotnias de cosaques, et le soir il eut pour mission de couvrir la retraite. Quant aux deux sotnias de cosaques du Kouban, elles restèrent complètement inactives.

Cette première affaire de Plewna était un échec grave pour l'armée russe, et le détachement n'ayant plus de réserve fraîche aurait pu subir un désastre s'il avait eu affaire à un ennemi plus actif et plus entreprenant.

Raid du général Gourko.

Après avoir reçu l'approbation du grand-duc, le général Gourko procéda de suite à l'exécution du plan que nous avons détaillé plus haut.

Son avant-garde partait, le 10 juillet, sous le commandement du général Rauch, et lui-même quittait Tirnova le 2 avec le gros des troupes. La cavalerie du détachement était mise sous les ordres du prince de Leuchtenberg.

Le régiment des cosaques du Don était envoyé à Brenova et à Gabrova avec deux pièces de canon pour occuper ces deux points conformément au plan adopté.

Le 11 juillet, on fit partir en reconnaissance le 9e hussards sur le col de Haïn-Boghaz et trois sotnias de cosaques et deux pièces sur Bebrowa, des troupes turques étant signalées débouchant d'Osman-Bazar; ils ne découvrirent rien de ce côté et revinrent après une marche fatigante de 80 kilomètres dans les montagnes.

Le même jour, le détachement du général Gourko arrivait près du village de Parotsi sans grande difficulté, mais à partir de ce point les pionniers durent travailler pendant trois jours pour frayer le chemin. Enfin, le 14 juillet, l'avant-garde du détachement débouchait dans la vallée de la Toundja et ne trouvait à Haïn-Koï pour le défendre que 300 Nizams. Après une faible résistance, les Turcs s'enfuirent sur Slivno poursuivis par deux ba-

taillons de chasseurs, quatre sotnias et deux batteries de montagne.

Le même jour, le général Gourko faisait occuper Esetki, sur la route de Kesanlyk, par sa cavalerie. Celle-ci fut reçue aux abords du village par quelques coups de feu, une partie mit pied à terre et pénétra dans le village qui n'était défendu que par quelques habitants, qui n'opposèrent qu'une faible résistance.

Remarquons une dernière fois le goût de la cavalerie russe pour le combat à pied, il était d'ailleurs parfaitement justifié dans cette occasion. Il est vrai de dire que, depuis les guerres du Premier Empire, depuis les armes à tir rapide, les conditions sont bien changées : autrefois 100 hommes à pied ne pouvaient pas brûler plus de 100 cartouches en une minute, actuellement ils en brûlent environ 1,000 dans le même temps. La puissance du feu se trouve donc considérablement augmentée et n'est plus négligeable pour la cavalerie.

Le général Gourko se couvrit du côté de Slivno par un bataillon de chasseurs, deux sotnias et deux pièces.

Le 15 juillet, deux détachements de cavalerie furent envoyés en reconnaissance, l'un à Twarditza, l'autre à Yeni-Saghra.

En approchant de Twarditza, le capitaine Korff, qui commandait l'escadron de cosaques envoyé sur ce point, aperçut au sud de cette localité 300 ou 400 hommes de cavalerie et d'artillerie et 3 bataillons d'infanterie. La fusillade s'engagea; les cosaques, ne pouvant plus tenir devant la force numérique qui leur était opposée, se retirèrent, mais en se dirigeant vers le sud comme s'ils voulaient tourner la position par la gauche.

Ce mouvement donnait le temps d'abord à deux autres sotnias et ensuite vers 5 heures du soir au 9e régiment de dragons et quatre pièces d'artillerie de le rejoindre. Les dragons se portèrent en avant sur l'infanterie et l'artillerie que l'on voyait au sud de Twarditza. Devant cette démonstration, les Turcs, après avoir tiré deux ou trois coups de canon, battirent en retraite. On les fit suivre par un escadron de dragons qui était accueilli par un feu nourri à l'approche du village. Le major Teplow, commandant cet escadron, fit mettre pied à terre et les dragons chargèrent les Turcs à la baïonnette sans brûler une amorce;

l'artillerie russe prenait position sur la droite et canonnait l'ennemi.

Les Turcs, ne pouvant résister à cette attaque combinée, se mirent en fuite et furent poursuivis jusqu'à la tombée de la nuit.

Le mouvement de l'escadron de cosaques envoyé en reconnaissance sur Twarditza est à citer. En effet, il inquiétait et préoccupait l'ennemi qui devait se demander s'il n'allait pas être attaqué de front par des forces très supérieures pendant que cette sotnia le tournait; en outre, cette manœuvre dégageait le terrain par lequel arrivaient les renforts. Rappelons, d'ailleurs, qu'il est de règle de ne jamais se retirer directement sur les soutiens pour ne pas influencer leur moral par une retraite, pour leur laisser le terrain libre pour leur déploiement, pour prolonger le front, ce qui augmente la ligne de feux et est souvent un avantage, pour laisser l'incertitude sur la direction de l'arrivée des renforts qui par cette manœuvre peuvent tomber sur le flanc de l'ennemi. Cependant, il faut observer que le mouvement tournant, quand on veut le faire, ne doit pas être engagé au point de perdre ses communications, ce qui pourrait être un désastre, et qu'il est nécessaire que la cavalerie se trouve dans un pays où elle ait de l'espace pour manœuvrer, et des lignes de communications assurées.

Le même jour, un détachement de deux escadrons du 26e cosaques du Don était envoyé sur Eski-Sagra; il était commandé par le capitaine Martinow. A 2 heures, il débouchait des montagnes et se dirigeait vers le village de Kadikeui où il prenait et détruisait un convoi turc de 80 caissons de munitions.

Arrivé à Yeni-Saghra, il envoya une demi-sotnia à droite, une autre à gauche de cette localité pour détruire le chemin de fer, et il resta en réserve avec l'autre sotnia.

La demi-sotnia de droite arriva jusqu'à la chaussée, culbuta les avant-postes turcs et coupa la ligne télégraphique; celle de gauche dut battre en retraite devant des forces considérables. Les sotnias ralliées, le capitaine de Martinow se porta à droite de la ville pour essayer de détruire la voie dans un autre endroit. Menacé sur son flanc par deux escadrons de tcherkesses, il les fait charger par une sotnia en fourrageurs. Les tcherkesses font demi-

tour et démasquent six pièces de canon soutenues par une ligne de tirailleurs et deux bataillons en arrière en colonne.

La décharge des Turcs ne tua au détachement que 3 chevaux, bien qu'il la reçut à 200 mètres. Le capitaine Martinow se retira devant des forces aussi considérables, suivi par les Turcs jusqu'au village de Kadikeui; il rentrait au bivouac à 9 heures du soir, après avoir parcouru 75 à 80 kilomètres.

Le but de la destruction du chemin de fer n'avait pas été atteint; il semble qu'on aurait pu y employer une force plus considérable. N'était-il pas de la première importance de détruire cette voie ferrée le plus loin possible, pour empêcher les mouvements de troupes et de matériel? Le détachement du général Gourko était très léger et très mobile et s'il s'était trouvé en face de troupes supérieures en nombre il avait sa retraite assurée par le défilé d'Haïn-Kioï où il n'aurait pu être suivi. Il aurait pu ainsi distraire de ce côté des troupes nombreuses, et obtenir un meilleur résultat.

Remarquons aussi le nombre minime des pertes éprouvées par les Russes après avoir subi le feu des bataillons turcs : 3 chevaux seulement, et la décharge avait lieu à 200 mètres ! Les Turcs ne tiraient peut-être pas très bien, mais ils étaient prévenus et la distance était rapprochée. Cela prouve combien, dans la plupart des cas, une cavalerie mobile a peu à craindre du feu, surtout quand elle pourra agir par surprise.

Si nous croyons qu'il eût été logique et de l'intérêt des Russes de descendre directement au sud, de détruire les chemins de fer et même de chercher à parvenir dans ce but jusqu'à l'embranchement du chemin de fer de la ligne de Yamboly et de la ligne d'Andrinople, le général Gourko ne doit pas cependant être blâmé de n'avoir pas essayé de le faire, puisqu'il agissait suivant un plan combiné et dans un but déterminé. Il ne devait pas s'en laisser distraire : il fit bien alors de se borner à cette tentative et à ces reconnaissances tout autour de son détachement pour avoir de l'air.

Un autre parti de cosaques dans la même journée s'était dirigé par la route de Kesanlyk sur le village d'Aïkanli, il était reçu par la fusillade; il était soutenu peu après par le régiment du Don,

et les Turcs se mettaient en retraite sur Kesanlyk. Les Russes rentrèrent au bivouac d'Esektchi.

On se demande pourquoi? Puisque les marches suivantes devaient avoir lieu dans cette direction, il était donc utile de conserver le village, et inutile de faire faire un retour en arrière à des troupes qui le lendemain devaient reprendre la même route.

Le 16 juillet, la cavalerie du général Rauch (16 escadrons ou sotnias et 6 pièces à cheval) se mettait en marche par Kesanlyk sur la rive gauche de la Toundja; la colonne de droite (brigade de chasseurs et le restant de l'artillerie à cheval) suivait la route passant au pied des montagnes. Les deux colonnes étaient reliées par deux escadrons de cosaques et le 26e régiment du Don formait l'arrière-garde. La colonne partit à 6 heures du matin précédée d'une avant-garde de 4 escadrons et demi et deux pièces commandés par le prince Eugène-Maximilianowitch. Jusqu'au village de Safoularv sur la Toundja l'avant-garde dut mettre pied à terre pour débusquer les tirailleurs turcs qui se trouvaient dans les bois, derrière les haies, dans les villages. En arrivant à l'est d'Uflany, on entendit la fusillade sur la droite du village attaqué par la colonne de droite; 2 escadrons de dragons furent immédiatement détachés sur le flanc pour tourner l'ennemi, appuyés dans ce mouvement par le reste de la colonne. Les Turcs, après une vive fusillade, se jetèrent dans la montagne, où ils furent poursuivis par les obus et quelques cavaliers.

Ce combat avait retardé la colonne, qui fut obligée de coucher à Maglis et ne put atteindre Kesanlyk.

On marcha sur Maglis dans l'ordre suivant :

Colonne de gauche. — Quatre escadrons et demi;
Colonne du centre. — L'ancienne colonne principale;
Colonne de droite. — Deux divisions de cosaques et une batterie du Don.

La cavalerie arriva à Maglis à 7 heures du soir. La journée avait été très pénible, les Turcs battant en retraite pas à pas et profitant de tous les obstacles; ce fut surtout par des mouvements tournants et en les menaçant de couper leur retraite qu'on les délogea.

Le général Gourko se trouva donc en retard d'un jour pour attaquer la passe de Schipka. La position pouvait être critique, car il laissait des troupes turques en arrière qui pouvaient se réunir et fournir un effectif assez important pour lui couper la retraite sur Haïn-Kioï, qu'il avait abandonné, et rien n'était moins sûr qu'il puisse dégager le col de Schipka.

Le 17, de grand matin, les Russes marchaient sur Kesanlyk sur trois colonnes : celle de droite (16 bataillons et demi) par les montagnes pour attaquer la ville au nord-est; celle du centre (5 bataillons et 10 canons) pour attaquer à l'est; celle de gauche, toute la cavalerie, pour tourner la ville, s'il était possible, au sud par la Toundja.

On rencontrait les Turcs à 8 kilomètres de Kesanlyk. Ils opposaient au détachement russe 2 bataillons de Nizams, quelques détachements d'infanterie et trois bouches à feu. Les Turcs lâchèrent rapidement pied devant le mouvement enveloppant des Russes et se retirèrent sur Kesanlyk; et, comme toutes les routes étaient coupées par la cavalerie, ils perdirent leurs canons et se mirent en fuite en désordre en laissant 400 prisonniers.

Un des grands avantages que donne dans un combat une grande supériorité de cavalerie, c'est la menace qu'elle peut faire d'un mouvement tournant. Il est toujours inquiétant de sentir l'ennemi sur ses derrières, et c'est d'un effet très démoralisant, car, en cas d'insuccès, cette cavalerie change cet insuccès en désastre et permet de profiter jusqu'au dernier point de la défaite de l'ennemi.

Dans la suite de cet engagement une grande partie de la cavalerie dut mettre pied à terre pour attaquer Kesanlyk par l'est, tandis que le reste la tournait par le sud, et ce fut cette menace sur leur ligne de retraite qui força les Turcs à abandonner leur résistance; une grande partie se jeta dans les montagnes, où on ne put les poursuivre. Tous les canons turcs furent pris.

Le général Gourko voulait se porter de suite à l'attaque de la passe de la Schipka, comme c'était convenu; son infanterie, trop fatiguée, ne put suivre, il lui fallut trois heures de repos et elle ne rejoignit qu'à la tombée de la nuit.

Le régiment d'Orel avait attaqué Schipka par le nord, comme

il était convenu, ce même jour; n'étant pas soutenu, il fut forcé de se retirer. Le 18, le général Gourko attaqua à son tour seul et fut également repoussé, enfin, les deux détachements s'étant portés simultanément à l'attaque le 19, les Turcs évacuèrent le col sans combat. Ainsi, comme c'était à prévoir dans un mouvement à si grande envergure et à une date si lointaine, les deux groupes de troupes russes ne purent agir en même temps et il en résulta pour chacun d'eux un échec; si les Turcs avaient battu plus complètement le détachement du général Gourko, on ne peut dire ce qu'il en serait advenu. Ils auraient conservé le passage et les Russes, au sud des Balkans, se seraient trouvés dans une position absolument critique devant les renforts turcs que l'on devait attendre d'un instant à l'autre. La colonne du général Déjorinsky qui attaqua le 17, par le nord, subit aussi des pertes très sérieuses par suite de la non-coïncidence des deux attaques.

Comme nous l'avons dit plus haut, le général Gourko marcha avec sa cavalerie seule sur Schipka, le soir du 17. La brigade de dragons fut lancée avec l'artillerie à travers champs sur ce village, pendant que le régiment de hussards prenait la route Kesanlyk-Schipka, et qu'une division de cosaques suivait la route Kalofer-Schipka pour le tourner. Les Russes s'emparèrent d'un camp turc avec de grands approvisionnements et occupèrent le village et le débouché de la passe au sud.

La distance parcourue par le détachement avait été de 120 kilomètres; les troupes russes avaient eu de grandes fatigues à supporter et il avait fallu combattre tous les jours depuis le débouché au sud des Balkans.

La marche rapide du général Gourko sur Schipka eut un grand avantage. C'est que les Turcs, ayant des positions formidables, dont la force était encore accrue par de nombreuses pièces d'artillerie et des fortifications, après avoir à tour de rôle repoussé les attaques séparées des Russes au nord le 17 et au sud le 18, auraient pu tenir encore longtemps même contre des attaques combinées, si le général Gourko ne leur avait pas enlevé leurs approvisionnements par sa marche sur le village de Schipka le soir même du 17, malgré la fatigue de ses troupes, ce qui occasionna une surprise. Les Turcs furent forcés d'abandonner le

col le 19, faute de vivres, et s'échappèrent par les montagnes. Ce qui prouve bien qu'à la guerre surtout, le temps est de l'argent et qu'il ne faut pas remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même.

En somme, l'opération du général Gourko a réussi et, quelles que soient les critiques de détail, elle donnait des résultats considérables en ouvrant à l'armée russe toutes les passes centrales des Balkans.

Il faut ici faire l'éloge de l'éminent général qui la conduisit et qui, par son savoir, son audace et son sang-froid mérita le succès.

Il ne faut pas hésiter dans l'avenir à faire de ces opérations hasardeuses et dangereuses, car en cas d'insuccès la perte du détachement ne peut compromettre la suite d'une campagne et on peut, par ces expéditions, qui parfois peuvent paraître insensées, obtenir de grands résultats.

Elles ont d'autant plus de chances de réussir que l'ennemi s'y attend le moins et par leur invraisemblance même. Le temps que l'ennemi se reconnaisse, donne des ordres, que les troupes se mettent en mouvement, le détachement marche toujours et a accompli sa mission au moment où on allait l'atteindre, ce qui permet le succès aux tentatives les plus hasardées. Mais il est nécessaire pour ces expéditions d'avoir un plan bien étudié, de bons chevaux, une grande mobilité et beaucoup de décision.

Après la prise de la passe de Schipka, le général Gourko eut pour mission d'entraver autant qu'il le pourrait la mobilisation des Turcs et de chercher à soulever les Bulgares, au sud des Balkans.

La prise du col lui donnait un point d'appui sérieux et une ligne de communications assurée.

Il disposait, pour cet objet, de 4 bataillons et demi, 24 escadrons et 18 pièces.

Dès le 18 juillet, il faisait purger la passe de Travna à Kaskoï des traînards turcs par le régiment de Kazan et la 16e batterie.

Le 19, un détachement composé du régiment de dragons d'Astrakan, d'un escadron de hussards et d'une sotnia de cosaques était envoyé aux débouchés des passes d'Emetli et de Safoular,

pour chercher à atteindre les bataillons turcs qui, en évacuant Schipka, s'étaient enfuis sur Kalofer.

Le 22 juillet, le 9e régiment de dragons se portait à Eski-Saghra à la demande des habitants, il y détruisait les lignes télégraphiques et s'établissait au bivouac près de la ville.

Le 23 juillet, le général Gourko envoya des détachements pour détruire les voies ferrées de Yamboli et d'Andrinople.

Un détachement composé d'un régiment de dragons, d'une batterie d'artillerie et du 21e régiment de cosaques du Don était dirigé sur Karabounar, station du chemin de fer de Yamboli à Tirnova.

Un autre, formé du régiment de dragons de Kazan, une section d'artillerie et une sotnia du 20e régiment de cosaques, était dirigé sur la station de Kayadjik, sur la ligne d'Andrinople à Philippopoli.

Un troisième, composé du régiment de hussards, 2 canons et 2 brigades de l'opoltchénié bulgare était dirigé sur Yeni-Saghra.

Les deux premiers détachements arrivèrent sur les points indiqués, une reconnaissance de hussards fit connaître que Yeni-Saghra était occupé.

Le premier détachement se partagea en trois colonnes ; celles de droite et de gauche chargées de détruire la voie et composées d'un escadron de cavalerie et d'un détachement de dynamiteurs; celle du centre, composée du reste du détachement, avait pour objectif la station de Karabounar. La voie ferrée et des travaux d'art purent être détruits en plusieurs endroits de la voie, mais Karabounar et les autres stations fortement occupées par les Turcs ne purent être abordées.

La disposition des Russes était judicieuse, car la destruction d'une voie ferrée cause d'autant plus de retard qu'elle est opérée en plus de points différents; la colonne du centre servait de replis et de réserve aux colonnes des ailes.

Sur le chemin de fer de Philippopoli, la voie ferrée fut coupée sur une longueur de plusieurs kilomètres, la station de Kayadjik et beaucoup de matériel furent détruits.

Les renseignements faisaient connaître l'arrivée de nombreuses

troupes turques qui se concentraient dans les environs de Tirnova et de Semenli, à la croisée des deux voies ferrées.

Les escadrons qui avaient effectué la destruction de celle de Yamboli avaient fait 115 à 120 kilomètres en deux jours.

Le 25 juillet, une sotnia de cosaques partait d'Eski-Saghra, envoyée sur Haskioï, et ne pouvait passer la Maritza. Elle faisait reconnaître au nord de cette rivière de nombreux détachements ennemis, dans le triangle Karabounar, Tirnova, Kayadjik.

Les renseignements sur les opérations de la guerre 1877-1878 nous sont arrivés peu nombreux et confus, souvent erronés. Il en résulte qu'on ne comprend pas que le 24 la voie ferrée fut détruite à Kayadjik et que le lendemain la sotnia de cosaques ne put passer la Maritza à cet endroit. On doit supposer que des détachements turcs, la présence de la cavalerie russe ayant été signalée sur la voie, furent envoyés immédiatement pour la repousser. Pourquoi les troupes russes ne restèrent-elles pas à Kayadjik après la destruction, si elles ne se trouvaient pas vis-à-vis de forces supérieures, et ne continuaient-elles pas leurs reconnaissances et leur destruction ? Si elles furent repoussées par des forces supérieures, pourquoi envoyer une seule sotnia en reconnaissance sur Haskioï, si la veille un détachement beaucoup plus fort était repoussé ?

Si la sotnia de cosaques a été envoyée sans que l'on connût la marche du détachement de la veille et le résultat de son expédition, l'envoi des reconnaissances manquait de méthode et d'unité. Il résulta de l'examen de ces reconnaissances la nécessité d'un plan d'ensemble et de faire bien connaître non seulement aux officiers envoyés à la découverte les nouvelles de l'ennemi, mais les mouvements prescrits pour l'ensemble de l'exploration, afin qu'il n'y ait pas double emploi. La cavalerie fond si rapidement à la guerre, qu'il faut savoir lui éviter les courses inutiles, ensuite il est nécessaire que les officiers sachent qu'ils peuvent avoir des points d'appui dans une direction donnée. La reconnaissance sur Haskioï avait pour itinéraire Kayadjik, le détachement envoyé la veille sur ce point ayant été repoussé, elle aurait dû être plus forte que lui; si ce détachement n'a pas été

repoussé, il devait continuer à observer la voie, s'éclairer aux environs et reconnaître Haskioï.

Le 24, le régiment des hussards avait déjà appris que Yeni-Saghra était occupé ; le lendemain, on envoyait deux escadrons de dragons en reconnaissance sur le même point, qui trouvaient les forces turques considérablement augmentées.

Pourquoi le régiment des hussards ne continuait-il pas sa reconnaissance et pourquoi avait-il perdu le contact; pourquoi était-il remplacé par deux escadrons de dragons le lendemain? C'est une règle absolue que la reconnaissance, quelle que soit la fatigue, ne doit pas être abandonnée par les troupes qui l'ont commencée, jusqu'à l'événement qui la rend inutile, événement qui est généralement la bataille ; et si ces troupes doivent être relevées, elles doivent l'être au contact, de sorte que les troupes de relève puissent continuer la mission sans interruption.

Un conducteur de voiture qui s'endort la nuit dans un pays inconnu perd son chemin ; un général dont les reconnaissances ne sont pas permanentes devient presque aussi aveugle que celui qui n'en envoie pas du tout. La vérité s'acquiert pour l'officier de découverte par un grand nombre d'observations successives qui s'augmentent et se corrigent ; en outre, il doit se familiariser avec le pays, et pouvoir s'orienter sans cartes par suite de ses études et de ses marches successives. Comment voulez-vous arriver à ce grand résultat si vous les changez tous les jours, et combien sont précieux les officiers qui, à l'approche du combat, pourront donner des renseignements certains sur la configuration du terrain, sa valeur, les voies de communication et la facilité des débouchés ! Il faut pour cela qu'ils puissent maintenir constamment leurs observations.

De nombreux renforts arrivaient aux Turcs dans la vallée de la Maritza ; et entre autres l'armée du Monténégro sous les ordres de Suleiman-Pacha. Le détachement du général Gourko allait donc se trouver en face de forces considérables, les Bulgares qui fuyaient devant les bataillons turcs ne le laissaient pas ignorer.

La situation du détachement était à peu près la suivante : à Eski-Saghra, le prince de Leuchtenberg avec 6 bataillons bulgares, 15 escadrons et 12 pièces ; sa retraite était garantie par la bri-

gade de tirailleurs à Kesanlyk et 6 bataillons et 16 pièces à Haïn-Kioï.

C'est dans cette situation que le général Gourko résolut de s'emparer de la ville d'Yeni-Saghra, où des détachements turcs lui étaient signalés, afin de prendre pied au sud des petits Balkans sur le chemin de fer de Yamboli.

Il divisa les troupes disponibles en trois colonnes :

La colonne de gauche, dont le point de départ était Haïn-Kioï, était composée de 5 bataillons d'infanterie, 6 pièces, 350 cosaques ;

La colonne du centre, composée de la brigade de carabiniers, d'un régiment de cosaques et de 16 pièces, partait de Kesanlyk, sous les ordres directs du général Gourko ;

La colonne de droite partait d'Eski-Saghra et suivait la route d'Yeni-Saghra.

Ces trois colonnes avaient pour objectif Yeni-Saghra. Celles de gauche et du centre avaient à franchir les petits Balkans, celle de droite se trouvait déjà de l'autre côté de la montagne. Les colonnes du centre et de gauche se réunirent au débouché sud des petits Balkans et attaquèrent Yeni-Saghra où ils détruisirent le chemin de fer.

La colonne de droite trouvait la route barrée sur Yeni-Saghra par des forces considérables et était forcée de rétrograder sur Eski-Saghra.

Le général Gourko, après avoir bousculé les Turcs à Yeni-Saghra, ayant appris que la colonne d'Eski-Saghra était fortement engagée, laissa les chasseurs en observation et marcha au secours de cette colonne par Karabounar.

Il livra un combat fort vif à Djouranti contre des forces supérieures et ne put repousser l'ennemi que grâce à l'entrée en ligne des chasseurs revenus d'Yeni-Saghra et de deux régiments de cavalerie envoyés d'Eski-Saghra par le duc de Leuchtenberg, qui débouchèrent à propos pour repousser la charge de 3,000 circassiens qui avaient tourné les troupes russes et cherchaient à leur couper la retraite. Malgré la plus grande bravoure, le général russe ne put repousser les Turcs que vers 2 heures et il était déjà trop tard pour venir au secours d'Eski-Saghra, qui avait été atta-

qué par les 32,000 hommes que Suleiman Pacha amenait du Monténégro, et la colonne de droite était cernée dans la ville.

La colonne du prince de Leuchtenberg s'était avancée le 29 sur la route d'Yeni-Saghra; arrêtée par des forces supérieures, elle bivouaquait à Dalboka. Le lendemain, il apprenait que des troupes ennemies débouchaient du sud d'Eski-Saghra et menaçaient cette ville.

Le 30, le général Gourko avait marché au secours d'Eski-Saghra et rencontré les troupes turques qui avaient tenu en échec le prince de Leuchtenberg. Jusque-là, celui-ci n'avait pu communiquer avec le général Gourko, ni lui faire connaître la situation; enfin, comme nous l'avons vu plus haut, deux de ses régiments arrivèrent à point nommé pour déjouer la tentative des circassiens. Après un combat acharné, les Turcs cédèrent le terrain, mais Eski-Saghra était prise par Suleiman, lorsque le général Gourko avec sa cavalerie arriva en présence de la ville; son infanterie était trop fatiguée pour renouveler une attaque et il dut lui-même battre en retraite par la passe de Dalboka.

On se demande si l'attaque d'Yeni-Saghra était opportune au moment où elle fut décidée par le général Gourko, lorsque des mouvements de troupes turques étaient signalés au nord de la Maritza, en admettant qu'on ait pu connaître la marche de Suleiman Pacha. Il faut remarquer que Yeni-Saghra est situé tout à fait à l'est des centres de rassemblement des troupes russes qui, par ce mouvement, se découvraient de la passe principale.

N'était-il pas dans l'obligation du détachement d'*exploration,* car l'exploration était son but, d'organiser des reconnaissances le plus loin possible à l'ouest, au sud-est et à l'est, d'une façon continue de tout le pays au sud des Balkans?

Avant de tenter une opération de la nature de celle entreprise, il fallait avoir ses flancs et ses derrières sinon assurés, au moins surveillés d'assez loin pour qu'on ait le temps de revenir et de parer à tout événement. De ce manque de précautions, il résulta un désastre à Eski-Saghra. Était-il prudent de faire marcher des colonnes si faibles aussi longtemps séparées surtout en laissant une chaîne de montagnes entre les deux de gauche et celle de droite?

Le point de Dalboka paraissait indiqué pour le rassemblement des trois colonnes; il permettait de surveiller la situation et de se porter dans une direction quelconque en laissant les Turcs dans l'incertitude. Le prince de Leuchtenberg aurait dû communiquer dès le 29 avec le général Gourko; il était ce jour-là à Dalboka au sud des petits Balkans et le général Gourko à 12 kilomètres au nord à Elgovo; celui-ci aurait pu être prévenu à temps.

Le lendemain, une sotnia de cosaques ne put passer et la liaison ne se fit que pendant la bataille, c'est-à-dire trop tard. Il résulta de ces fautes la prise d'Eski-Saghra et la retraite forcée du reste du détachement.

Le mouvement de retraite s'exécuta à travers la passe de Dalboka et le deuxième détachement gagnait Haïn-Kioï. Cinq escadrons occupèrent Safoular pour relier les passes de Schipka et, d'Haïn-Kioï, surveiller les débouchés d'Eski-Saghra. Des postes de cosaques furent envoyés pour observer tous les débouchés des petits Balkans au nord, et cette région fut en outre parcourue par des patrouilles. Une patrouille de 30 hussards partit d'Haïn-Kioï, franchit les petits Balkans, arriva à Eski-Saghra, traversa la ville incendiée et reconnut qu'elle n'était pas occupée.

Une autre patrouille de cosaques reconnut des mouvements de troupes considérables d'Eski-Saghra sur Yeni-Saghra.

Ces dispositions, dans le cas actuel, peuvent être considérées comme classiques : les passes des grands Balkans occupées, celles des petits Balkans observées et suffisamment maintenues pour permettre aux reconnaissances d'opérer au sud des petits Balkans ; enfin, l'exploration portée assez loin pour qu'on puisse être prévenu à temps pour s'opposer aux desseins de l'ennemi.

Bientôt toute la cavalerie du général Gourko, sauf un régiment de cosaques du Don qui occupait les petits Balkans et deux escadrons restés à Maglis et à Twarditza pour barrer les grands Balkans, repassa ces montagnes par la passe d'Haïn-Kioï et se retira sur Tirnova. Elle fut bientôt suivie par le reste du détachement. La mission du général Gourko était terminée.

Les Russes méprisaient trop leurs adversaires, ils agissaient

avec une audace magnifique, mais irraisonnée, elle fut cause pour eux, dans cette guerre, de cruels échecs. La cavalerie combinée avec l'artillerie combattit tant à pied qu'à cheval et dans cette rencontre de trois jours contint, par sa manœuvre sur les flancs et sa bravoure, des troupes bien supérieures en nombre.

Deuxième attaque de Plewna.

Pendant que ces événements se passaient au sud des Balkans, les Russes tentaient au nord de cette chaîne de montagne une nouvelle attaque contre Plewna.

Nous n'entrerons pas dans le détail de cette opération dont l'analyse sortirait du cadre de notre sujet, sauf pour ce qui regarde le détachement du général Skobeleff.

Disons d'une façon générale que si les effectifs engagés furent plus considérables, on commit les mêmes fautes. Les troupes qui attaquaient au nord sous les ordres du général Krüdener manquaient de liaison avec celles qui attaquaient à l'Est sous les ordres du général Schakovskoï et les deux généraux agirent pour leur compte sans qu'il y eût unité de commandement. Il faut aussi renouveler, mais cette fois-ci plus gravement, le reproche du manque de surveillance du service d'exploration que nous avons fait une première fois. On ignorait à quelles troupes on allait avoir affaire, quels ouvrages on avait construits, les lignes formidables des Turcs et même la configuration du terrain. Aussi, les Russes subirent un échec sérieux qui eût été bien plus considérable si les Turcs avaient pu sortir de leur apathie et de leurs habitudes passives pour poursuivre et compléter leur victoire, car les Russes n'avaient pas de réserve.

Un détachement des trois armes opérant à l'aile gauche du général Schakovskoï, commandé par le général Skobeleff mérite une mention toute particulière, car il était formé surtout de cavalerie et fut conduit d'une manière supérieure. Ces troupes se composaient :

De la brigade du Caucase (12 sotnias);

8e régiment de cosaques du Don;
8e régiment de cosaques du Kouban;
8e batterie des cosaques du Don;
Une batterie de montagne à cheval;
4 pièces de la 32e brigade d'artillerie (6e batterie);
1 bataillon du 125e d'infanterie.

Il avait pour mission de surveiller le flanc gauche et les derrières du général Schakovskoï du côté de Sofia et de Lowatz, et d'empêcher les communications entre Plewna et cette dernière ville.

A la faveur du brouillard, le général Skobeleff fit avancer à 7 heures du matin la brigade du Caucase, le 8e régiment du Don et la 1re batterie du Don, de Bogot sur Krichine, où il laissa le colonel Toutolmine avec 8 sotnias et 8 canons dans une position très avantageuse, qu'il avait choisie à l'avance et d'où l'on pouvait surveiller et repousser l'ennemi du côté de Plewna et de Lowatz. Il se porta de sa personne avec une avant-garde formée de 2 sotnias du Kouban et de 4 pièces d'artillerie à 600 mètres des faubourgs de Plewna.

De là il aperçut 20,000 hommes d'infanterie turque massés entre les hauteurs de Grivitza et la ville.

Derrière, sur la route de Plewna à Sofia, se tenait la cavalerie. Le gros du détachement russe se trouvait à environ deux kilomètres en arrière.

Couvert par le brouillard, le général Skobeleff put franchir le ruisseau de Kitchine et chasser des hauteurs qui dominaient cette ville, les Turcs qui les occupaient et qui furent complètement surpris. Il fit aussitôt ouvrir le feu de ses quatre pièces pour concourir à l'attaque des troupes du général Schakovskoï, mais il fut obligé de battre en retraite sur la position principale prise par le reste du détachement, devant l'attaque des bataillons turcs soutenus par de la cavalerie. Les Russes tinrent dans cette position jusqu'au dernier moment et durent suivre le mouvement de retraite des troupes de l'aile gauche. Le général avait pris pour couvrir ses derrières et ses flancs les dispositions suivantes : De forts piquets de cosaques rayonnaient du côté de Lowatz, une sotnia observait à gauche sur le Vid, une autre à droite restait en

communication avec les troupes du général Schakovskoï; enfin il fit reconnaître un gué du Vid, pour le cas où il pourrait se jeter sur la route de Sofia. Ces dispositions étant prises, voyant que les Turcs allaient s'emparer d'une position importante qui leur aurait permis de prendre en flanc les troupes du général Schakovskoï, Skobeleff, laissant sur la position de Kitchine 3 sotnias et 12 canons, attaqua les Turcs avec un bataillon d'infanterie, 4 sotnias et 4 pièces et parvint à les contenir jusqu'à la fin de la bataille.

Cet épisode de la deuxième bataille de Plewna est digne de remarque. Le général Skobeleff a reconnu son terrain avant de s'engager et dès le début il occupe une position principale; cela fait, il *décolle* avec son avant-garde, porte un appui immédiat à l'aile gauche russe, ne se compromet pas et peut se retirer devant des forces supérieures, car il n'a engagé que très peu de ses forces et seulement de la cavalerie et de l'artillerie; il est éclairé au loin, ses lignes de retraite sont assurées et il ne peut être surpris. Enfin il a su si bien économiser ses forces, qu'il en possède assez à la fin de la bataille pour contenir des forces supérieures qui auraient pu causer de graves préjudices aux troupes voisines. Il emploie, suivant le terrain, judicieusement les trois armes et le soir il peut se retirer avec des pertes relativement minimes.

Un fait à relater en passant, c'est qu'après la deuxième bataille de Plewna, il se produisit une panique aux portes de Sistova, qui n'était qu'à deux étapes de Plewna. On se demande ce qui serait arrivé, si les Turcs, poussant l'épée dans les reins les troupes du général Krüdener, incapables d'opposer aucune résistance, se fussent emparés des ponts de Sistova, coupant toute l'armée russe de ses communications.

Opérations dans la Dobrutcha.

C'était à l'est et du côté de la Dobrutcha que les Russes croyaient trouver la plus grande résistance. Si les Turcs avaient agi de ce côté avec la même énergie que du côté de Plewna, on ne peut prévoir quelle eût été l'issue de la guerre; ils y restèrent

dans leur apathie habituelle et les opérations n'y eurent pas grand intérêt, toute l'attention des Russes étant attirée du côté de Plewna.

Les XII[e] et XIII[e] corps, sous les ordres du tzarewitch, opéraient du côté de la Dobrutcha ; le premier était chargé d'investir Routschouk, le deuxième devait observer Schoumla. Les cavaleries du XII[e] et du VIII[e] corps envahirent les vallées du Lom sans rencontrer l'ennemi. On envoyait des corps volants et des reconnaissances que l'on faisait soutenir par des troupes des trois armes avec mission d'enlever les convois, de couper les voies ferrées et les communications télégraphiques ; ces reconnaissances s'étendirent jusqu'à 15 verstes de Rasgrad.

La 12[e] division de cavalerie fut plus particulièrement destinée à préparer l'investissement de Routschouk par le XII[e] corps, pendant que le XIII[e] couvrait cet investissement et que la cavalerie éclairait plus au loin sur la droite.

Nous voyons ici la cavalerie s'étendre comme une large tache d'huile et non seulement reconnaître mais préparer l'action de l'armée qui la suit. Tous ces mouvements étaient exécutés sans qu'on rencontrât de résistance et nous n'avons à signaler que des escarmouches d'avant-postes ou des prises de convois sans grand intérêt.

Le tzarewitch poursuivant son but d'investissement ne fit aucune tentative contre l'armée d'Eyoub-Pacha (32,000 hommes) signalée à Rasgrad ; aucune reconnaissance ne fut même poussée jusque-là, les Russes se bornant à passer les lignes du Lom et à garder les passages de la Yantra.

La deuxième défaite des Russes à Plewna, celle du général Gourko au sud des Balkans, engageaient les Russes à procéder avec plus de prudence et de méthode, à ne point se laisser aller à leur audace et à tenir davantage compte de la valeur de leur adversaire. Les troupes furent rappelées des plaines au sud des Balkans et l'on se borna à occuper seulement les passages.

La situation des Russes aurait pu devenir des plus critiques en Bulgarie si les généraux turcs s'étaient entendus.

En effet, Osman-Pacha tenait vigoureusement à Plewna, le généralissime Abdul-Kerim avait été destitué et remplacé par

Méhémet-Âli, jeune et actif, qui allait faire sortir l'armée de la Dobrutcha de son inaction; enfin Suleiman-Pacha attaquait la passe de Schipka avec la très bonne armée qu'il avait ramenée du Monténégro. Il eût mieux valu qu'au lieu de perdre son temps et de faire décimer ses troupes à Schipka, Suleiman-Pacha fût allé prêter aide à Osman-Pacha, pour marcher avec lui sur l'armée russe; cette jonction aurait pu avoir des conséquences incalculables, mais, par suite de jalousie de commandement et malgré les ordres reçus, Suleiman ne voulut pas s'y prêter.

Le 15 août, la situation était la suivante : les XIIe et XIIIe corps d'armée russes s'étaient avancés jusque sur le Cerni-Lom, avaient poussé leurs avant-postes jusque sur le Beli-Lom et le ruisseau Salenik et faisaient face aux troupes turques. Celles-ci étaient ainsi disposées :

Le 1er corps à l'aile droite, la division Assof sur les hauteurs à l'ouest de Rasgrad pour couvrir la grande route et l'espace compris entre Routschouk et Schoumla, la division Fuad entre Kadikieuï et Tourlak, une autre division couvrait l'espace compris entre Tourlak et Adikieuï. La division Selich-Pacha, noyau du 2e corps, couvrait l'aile gauche, avec mission de défendre la position de Yenikieuï et les routes qui menaient sur Yazlar et sur Popkieuï.

Les Russes se trouvaient en face de ces positions sur un vaste cercle, le XIIe corps en face de Routschouk, le XIIIe corps face à Eskidjouma et le XIe corps à Karawitza.

Le généralissime turc avait conçu le projet de se jeter avec son armée et celle de Suleiman-Pacha entre ces trois corps qui étaient séparés par un gros intervalle et d'écraser celui du centre sans que les autres puissent lui porter secours, coupant l'armée russe en deux et la forçant à la retraite; mais la désobéissance de Suleiman-Pacha et le manque d'énergie dans l'exécution empêchèrent de mettre en exécution un plan qui aurait pu causer une catastrophe aux Russes en les coupant de leurs ponts et en les acculant au Danube.

Malgré toute leur cavalerie, les Russes n'ont pu prévoir le danger qui les menaçait; il y eut donc là de grosses fautes et une lacune. Rien ne prouve d'une façon plus flagrante (et ce sera bien autre chose dans les pays où les communications sont plus faciles qu'en

Bulgarie) le grand danger auquel une armée sans cavalerie ou qui ne s'en sert pas (ce qui est la même chose) peut être exposée.

Les divers combats qui auront pour résultat de repousser l'armée russe entre le Lom et la Yantra où elle se concentra, donnèrent lieu à peu de faits intéressants au point de vue de la cavalerie. Il y eut quelques escarmouches entre les cavaleries opposées, et celle des Russes contribua à protéger la retraite, mais rien n'accuse une grande activité du côté de ces derniers; on cite même un combat où leur aile droite fut surprise par l'infanterie turque, ce qui ne prouvait pas une grande surveillance, malgré les difficultés du pays.

Au combat de Karahasankieuï nous voyons un mouvement de flanc de la cavalerie turque repoussé par les dragons et les cosaques russes. Ceux-ci firent principalement usage de la lance dans cette rencontre. Les Turcs prirent la fuite, mais ils se replièrent sur leur infanterie dont le feu mit les cosaques à leur tour en déroute.

Au combat de Tchairkieuï le colonel Vick, du régiment des dragons de Riga, recevait l'ordre de se porter avec une section de la 18ᵉ batterie à cheval, dans la direction de Kilitchiliar et de prendre l'ennemi en flanc; franchissant au galop les trois kilomètres qui le séparaient de l'ennemi, il se trouva en présence de tirailleurs qui s'avançaient par un épais taillis dans l'intention de tourner eux-mêmes la droite des Russes, et fut accueilli par une violente fusillade. Deux escadrons de dragons mirent pied à terre et sous leur protection la section d'artillerie prit position et fit pleuvoir les obus sur l'ennemi. L'arrivée de renforts força les dragons à reculer jusqu'à ce qu'ils fussent recueillis par les troupes de soutien.

A un autre moment du même combat, un régiment de lanciers se trouvait isolé sur le flanc d'une colline couverte de vignes en terrasses derrière lesquelles deux bataillons turcs s'avançaient sur lui. Le second rang des lanciers descendit de cheval et fit le coup de feu, pendant que le premier se retirait sur une terrasse en arrière; le deuxième rang rejoignait le premier et le mouvement alternatif des deux rangs continua ainsi de terrasse en terrasse jusqu'à l'arrivée des secours d'infanterie.

Dans ces incidents, nous remarquerons l'audace et l'énergie de la cavalerie russe et aussi sa ténacité ; elle n'hésite pas à se porter en avant, on pourrait même lui reprocher de le faire un peu inconsidérément. Si les cosaques et les dragons dans le premier engagement avaient trouvé d'autre cavalerie pour venir au secours de celle des Turcs en déroute, quand pendant la poursuite ils furent accueillis par les feux de l'infanterie, ils auraient pu faire des pertes cruelles.

Autre part, le colonel Vick se porte brillamment au galop au-devant des troupes turques, c'est un mouvement très gaillard, très cavalier, mais il fallait savoir ce qu'on rencontrerait et on fut surpris par le feu des tirailleurs ; aussitôt on accepte le combat, on tient par le feu à pied et par le feu d'artillerie ; cette brillante cavalerie de tout à l'heure trouve en elle-même une force de résistance, se transforme en infanterie et il faut que l'ennemi reçoive des renforts pour qu'elle recule.

Insistons encore une fois sur cet emploi de la cavalerie à pied, que nous voyons faire si fréquemment dans cette guerre par les Russes à tel point qu'on se demande s'ils n'avaient pas une éducation particulière à ce sujet. Dans toutes les armées européennes on sent actuellement que la cavalerie a une bonne arme dans la carabine, qu'à un moment donné elle peut faire des feux efficaces, tenir même des positions ; mais on ne veut pas le reconnaître franchement, on craint d'amoindrir l'esprit d'audace qui doit toujours être la caractéristique du cavalier, on craint que la cavalerie ne se terre et ne se cramponne au sol. La cavalerie russe nous montre qu'il n'en est rien pour une cavalerie bien dressée.

L'hésitation à employer le combat à pied aura pour conséquence souvent l'inaction, ce qui sera le pire de tout ; et au contraire, la cavalerie qui aura confiance dans son arme à feu, qui saura s'en servir, qui connaîtra la puissance qu'elle lui donne, aura son audace augmentée, car elle sentira qu'elle aura en elle-même ce qui lui a manqué jusque-là, une forte puissance de résistance, qui lui permettra d'attendre et de se dégager.

La puissance de la cavalerie sera aussi considérablement augmentée, car elle ne perd pas sa facilité à se retirer du combat, et par sa vitesse peut toujours surprendre, sur un point donné, une

ligne ennemie et l'accabler de ses feux au moment où elle s'y attend le moins. On voit d'ailleurs une tendance marquée dans les armées européennes à donner une importance plus grande à l'emploi de la carabine dans la cavalerie. Dans cet ordre d'idées, les Anglais au Transvaal ont été amenés à créer une *infanterie* montée.

A l'ouest des positions russes, les Turcs avaient fait de vigoureuses sorties de Plewna sur Sgalevitzé et Pelischat; il y eut peu d'engagements de cavalerie dans cette affaire.

Signalons cependant qu'au début de l'attaque sur Pelischat, les Turcs furent accueillis par un violent feu d'artillerie et chargés par 6 escadrons de lanciers et de hussards sur leur flanc droit. Bien que cette charge fut refoulée, les Turcs durent reculer et replièrent leur aile droite menacée.

Il est bien évident que même soutenue par l'artillerie, cette charge contre les Turcs se portant à l'attaque ne pouvait pas obtenir un succès complet et que la cavalerie, après son effort, devait se retirer; et, bien que nous ayons employé l'expression de « refoulée » que nous trouvons dans la *Guerre d'Orient, par un Tacticien,* ouvrage auquel nous faisons de nombreux emprunts, nous ne considérons pas cette expression comme complètement exacte. La marche en arrière d'une cavalerie engagée n'est pas une retraite, car elle n'entraîne pas un mouvement absolu de recul. Ce mouvement en arrière lui est nécessaire pour pouvoir se reformer et fondre de nouveau sur l'ennemi. La charge de cavalerie est un immense projectile que l'on lance sur l'ennemi; il produit ou ne produit pas un effet complet. Si l'effet est complet, la résistance est brisée, la cavalerie reste alors rarement sur le point conquis et le dépasse le plus souvent en commençant la poursuite. Cet effet est rarement complet, et seulement dans les fins de bataille et quand l'ennemi est tout à fait démoralisé. Quand l'effet n'est pas complet, la cavalerie se retire vivement pour se mettre à l'abri des projectiles et se reformer promptement, afin de faire, au besoin, un nouvel effort, en lançant un nouveau projectile de charge. Si la cavalerie est en plusieurs échelons, les projectiles se succèdent sans interruption, jusqu'à ce que leurs coups redoublés, s'il y a lieu, produisent l'effet voulu. Dans le

fait qui nous occupe, bien que la charge ne fit pas l'effet voulu, les Turcs se seraient cependant beaucoup moins préoccupés de cette cavalerie qu'ils avaient sur leur flanc droit, s'ils ne l'avaient pas vue aussi agressive.

Insistons aussi sur l'effet moral produit par la présence de la cavalerie russe sur le flanc des Turcs, en réponse à ceux bien rares d'ailleurs maintenant qui ne veulent pas faire entrer la cavalerie en combinaison avec les autres armes dans l'action. Les troupes ennemies qui sauront une troupe de cavalerie sur leur flanc ou en arrière seront toujours fortement préoccupées et en auront leur puissance offensive bien diminuée, quand bien même cette cavalerie ne trouverait pas l'occasion d'agir.

Dans cette affaire de Pelischat, le général Sotow fut parfaitement renseigné sur les mouvements des Turcs par sa cavalerie et put prendre ses dispositions de résistance bien avant l'attaque.

La cavalerie ne doit pas oublier que, si son importance est diminuée lorsqu'elle se trouve en face de positions fortifiées ou bien même dans une place assiégée, elle n'est cependant pas affranchie de sa vigilance habituelle. Tous les chemins, tous les ouvrages de l'ennemi, leur accès, doivent être reconnus, et quand on décide une attaque, les généraux doivent pouvoir trouver dans n'importe quel homme de la cavalerie un guide sûr, et chaque officier doit pouvoir lui donner tous les renseignements tactiques sur le terrain. Dans les reconnaissances on s'attache avec raison à bien établir la situation de l'ennemi ; on ne doit pas toutefois oublier que la reconnaissance du terrain a une haute importance.

La prise de Lovtcha le prouva. Le général Skobeleff, dans sa mission d'avant-postes, avait devant lui cette place ; jusqu'au moment où les Russes l'attaquèrent, il fit faire des reconnaissances journalières sur les positions des Turcs et en fit lui-même de minutieuses ; aussi, lorsque l'attaque fut décidée, il était absolument fixé sur l'organisation défensive des Turcs, sur leur nombre, sur les voies d'accès, etc., et le prince Métérinsky qui commandait les troupes chargées d'attaquer Lovtcha disait, dans son rapport, que c'était principalement à la cavalerie qu'il devait le succès.

A la fin de cette bataille, la brigade du Caucase chargée de la

poursuite fit prisonniers deux bataillons turcs. En effet, lorsque la poursuite fut ordonnée, le colonel Levis, du régiment de Vladicaucase, connaissant très bien le pays, courut avec sa troupe barrer la route et sabra ces deux bataillons. Nous ne saurions trop insister sur ce fait. La poursuite ne doit pas se faire derrière, mais sur les flancs et même en avant de l'ennemi si c'est possible ; il n'y a que de cette façon que l'on peut obtenir des résultats sérieux.

Les Turcs de Plewna firent dans la soirée une démonstration avec quelques bataillons, ils furent repoussés par la cavalerie de l'aile gauche et l'artillerie qui l'accompagnait.

Opérations du général Loskarew à l'ouest de Plewna.

A l'ouest de Plewna eut lieu une opération de cavalerie intéressante du 7 au 19 septembre.

Le général Loskareff commandant la 9e division de cavalerie se trouvait le 7 septembre entre le IXe corps et les Roumains, sur la chaussée est de Grivitza avec :

Le régiment de dragons d'Astrakan n° 8 ;
— de dragons de Kazan n° 9 ;
— de uhlans du Don n° 9 ;
— de cosaques n° 16.

On lui adjoignait deux régiments de cavalerie régulière roumaine et deux régiments de cavalerie irrégulière du même pays.

L'artillerie était composée de :

La 16e batterie à cheval,

La 2e batterie de cosaques du Don,

Et une batterie à cheval roumaine.

En tout, 8 régiments de cavalerie et 3 batteries.

Le général avait reçu l'ordre de se porter sur Rybina, de franchir le Vid, de prendre une offensive énergique contre Doubniak et de menacer sur cette rive du Vid les communications d'Osman-Pacha.

Le 8 septembre, à 6 heures du matin, cette cavalerie fran-

chissait le Vid à l'endroit indiqué et se portait à Smaret-Trestienik à 12 kilomètres à l'ouest de Rybina et au nord-ouest de Plewna. De ce point, la cavalerie roumaine fut envoyée à Dolny-Nétropol avec mission d'observer Plewna et la route de cette ville à Rahova.

Le gros du corps se mit en route par Gorny sur Dolny-Doubniak, où il bivouaqua à 4h 45 de l'après-midi. Ce jour-là, les cosaques enlevaient un troupeau de bestiaux destiné à Plewna.

Les avant-postes de la cavalerie roumaine s'étendaient le long du Vid jusqu'à la chaussée de Sofia, où ils se reliaient aux avant-postes russes, qui s'étendaient entre cette chaussée et le Vid d'abord et la coupaient entre Dolny-Doubniak et Gorny-Doubniak.

Cette ligne d'avant-postes avait une vingtaine de kilomètres, ils étaient composés pour les Russes de deux escadrons de uhlans et d'une sotnia de cosaques. Un poste spécial en arrière observait la route conduisant à Rahova.

Vers quatre heures, les avant-postes russes apprenaient que 1,000 à 1,500 hommes, soutenus par 3 bataillons d'infanterie, s'avançaient sur Dolny-Doubniak.

Les Roumains annonçaient en même temps que 4 bataillons d'infanterie avec de la cavalerie marchaient sur Dolny-Nétropol. Les ouvrages du front ouest de Plewna ouvraient en même temps le feu pour protéger ce mouvement.

Les Roumains reçurent l'ordre de tenir dans leur position le plus qu'ils pourraient; 2 escadrons de uhlans et une sotnia de cosaques furent envoyés en soutien des avant-postes russes et le gros se rassembla à Dolny-Doubniak.

Les vedettes russes reculèrent lentement sur leurs petits postes, devant la cavalerie turque, tant que l'on resta sous le feu de la place, et lorsqu'on n'eut plus rien à craindre de son feu, le 1er escadron de uhlans, soutenu par des fractions à rang serré des 3e et 4e escadrons, s'avança contre les Turcs. L'autre moitié du 1er escadron tomba sur leur flanc gauche et un peloton du 2e sur leur flanc droit. Après une courte mêlée, les Turcs se retirèrent sur leur infanterie, poursuivis par les uhlans.

Ils laissaient 70 morts. Le détachement tout entier battit en retraite sur Plewna.

La colonne envoyée contre les Roumains se retira également après une canonnade assez courte.

Les avant-postes russes reprirent leurs emplacements. A 6 h. du soir, nouvelle attaque des Turcs avec leur infanterie ; reçus à 1,500 mètres par les obus à balle des 4 pièces de la batterie cosaque, ils se retiraient de nouveau.

Les Russes avaient perdu dans cette journée 3 hommes et 8 chevaux tués, 9 hommes et 22 chevaux blessés.

Le lendemain 9 septembre, des patrouilles furent envoyées du côté de l'ouest, vers l'Isker, vers le sud-ouest le long de la chaussée de Sofia et vers le sud en amont du Vid. A 2 heures de l'après-midi, on apprit que les Tcherkesses s'étaient montrés à l'ouest de Gorny-Doubniak : 2 sotnias de cosaques furent envoyées à leur rencontre.

A 3h 30, les avant-postes annonçaient de nouveau le mouvement d'épaisses masses ennemies sur Dolny-Nétropol ; les Roumains se préparèrent à soutenir cette attaque. Les Turcs avançaient par les hauteurs de la rive gauche du Vid, précédés d'une ligne de tirailleurs. Le gros marchait, l'infanterie à rangs serrés avec la cavalerie sur les deux flancs et l'artillerie en arrière. Cette troupe comprenait 6 bataillons d'infanterie, un régiment de cavalerie et 4 pièces de canon. L'attaque, protégée par les feux des batteries de la place, fut très énergique et les Roumains durent se retirer et évacuer Dolny-Nétropol. Le général Loscharew prescrivit aux Roumains de se retirer sur Gorny-Nétropol afin d'éloigner les Turcs de leurs retranchements et de les attaquer de face dès que le gros des forces russes s'avancerait sur leur flanc.

Le 8e dragons, dont les avant-postes étaient au sud de Dolny-Nétropol, fit mettre pied à terre à deux escadrons, qui, profitant des cultures de maïs très élevées en cet endroit et des inégalités du sol, s'avancèrent à l'abri contre le flanc des Turcs. Cette attaque était appuyée à gauche par 2 escadrons du 9e dragons et 2 pièces du 16e d'artillerie, à droite par 2 escadrons de uhlans et les 4 autres pièces de la batterie à cheval disposées pour faire face aux Turcs qui s'avançaient par le pont du Vid. Deux sotnias de cosaques furent envoyées en outre contre Gorny-Doubniak et deux escadrons de dragons et une sotnia de cosaques furent déployés de

manière à former une chaîne de petits postes très étendue. Il restait comme réserve la moitié des régiments de dragons n° 9 et uhlans n° 9, trois sotnias de cosaques, la batterie de cosaques et les deux régiments irréguliers roumains.

Cette attaque combinée de front et de flanc força les Turcs à se retirer, ainsi que ceux qui s'avançaient sur le pont du Vid. Il était alors 6 heures du soir.

Pendant ce combat, les cosaques envoyés dans la direction de Dolny-Doubniak s'étaient heurtés contre les Tcherkesses et avaient découvert dans la forêt située en arrière et à l'ouest de cette localité un camp d'infanterie turque d'une dizaine de mille hommes.

Le général Lŏskarew se porta alors avec le gros de ses forces à Dolny-Nétropol, en enjoignant au 9ᵉ cosaques de rester à Dolny-Doubniak et d'y allumer un grand nombre de feux de bivouacs afin de tromper l'ennemi qui était à Gorny-Doubniak et de faire croire aux Turcs de Plewna que le détachement russe avait reçu des renforts.

Les pertes des Russes et des Roumains furent ce jour-là de 27 hommes et 42 chevaux.

Le lendemain matin, la cavalerie du général Loskarew était dans la situation suivante : Entre Gorny et Dolny-Nétropol, face à Plewna, la cavalerie régulière roumaine ; à Dolny-Doubniak, les quatre régiments russes avec leurs deux batteries et le 5ᵉ irrégulier roumain, l'aile droite appuyée à la route de Sofia et face au sud en avant du ruisseau Doubniak, qui se jette dans le Vid ; le 6ᵉ irrégulier roumain au sud de Gorny-Nétropol reliait les deux détachements. Des reconnaissances parcouraient le terrain entre le Vid et l'Isker, et deux fortes patrouilles étaient envoyées pour établir la liaison avec la cavalerie de l'aile gauche de l'armée russe à l'ouest de Plewna, afin de maintenir les communications et de pouvoir se replier par le sud de la place si cela était nécessaire.

Le 4ᵉ escadron du 9ᵉ uhlans fut chargé de cette mission, il passa sur la rive droite à Médowan, à dix kilomètres au-dessus du pont de Plewna et explora vers l'ouest sans rien rencontrer. Une sotnia de cosaques voulut passer à Dissewitza (5 kilomètres au-dessus), elle trouva ce point occupé par des forces supérieures et rebroussa

chemin. Les autres patrouilles ne rencontrèrent que des petites troupes de Tcherkesses.

Le 11 septembre, un escadron régulier roumain passait l'Isker à Mahalita avec ordre d'envoyer des patrouilles le plus loin possible dans la direction Rahova-Widin. Un escadron du 9e uhlans recevait l'ordre d'établir la liaison avec l'aile gauche de l'armée russe et de se maintenir autant que possible en communication avec le commandant de cette aile.

Cet escadron rentra le lendemain après avoir établi la liaison avec l'armée russe. Ce même jour arrivait un escadron du 4e dragons chargé par le général Leontzew de relier l'aile gauche de l'armée russe avec la cavalerie du général Loskarew.

Dans la nuit du 11 au 12, quelques troupes de Bachi-Bouzouks et de Tcherkesses essayèrent de percer la ligne des avant-postes russes, mais sans succès.

Le 12 septembre, les Turcs construisirent une nouvelle batterie pour protéger la sortie du pont et une autre pour faire face à la batterie roumaine de Dolny-Nétropol.

Le 13, l'escadron roumain fit connaître que les villages de la rive gauche de l'Isker étaient remplis de Bachi-Bouzouks et de Tcherkesses. Un détachement de deux escadrons de uhlans poussé au sud sur la chaussée ne rencontrait à Rakita et Radomitza que des Tcherkesses et des Bachi-Bouzouks, de même sur la rive droite de l'Isker.

La division continua à patrouiller sans autre résultat jusqu'au 19 septembre, où elle rejoignit l'aile gauche de l'armée russe à Bogot et fut chargée du service de sûreté sur le flanc.

Les opérations de la 9e division à l'ouest sur les communications d'Osman-Pacha l'inquiétèrent considérablement ; elles montrent ce que peut faire une troupe de cavalerie bien conduite. Ainsi, cette division se maintenait au milieu de l'ennemi entre la place et ses ravitaillements, séparée de son armée par Plewna et une rivière, pendant douze jours, repoussait deux sorties de la place dirigées contre elle et arrêtait des convois.

L'engagement du 8 septembre est particulièrement instructif, les troupes turques comprenaient six bataillons d'infanterie, un régiment de cavalerie et quatre pièces de canon. Les Russes y

opposaient d'abord les quatre régiments roumains soutenus ensuite par le 8e dragons, deux escadrons du 9e, deux escadrons de uhlans et deux pièces, soit à peu près six régiments, et n'avaient pas d'infanterie. Si on compare les effectifs approximatifs, on voit que les Turcs avaient à peu près 3,000 hommes d'infanterie et 400 de cavalerie, et les Russes 2,400 hommes de cavalerie. Par l'habileté et l'à-propos de la manœuvre de flanc du général Loskarew, cette troupe turque, supérieure en nombre et qui aurait dû être supérieure en résistance, était forcée à la retraite.

N'est-ce pas un exemple frappant de la puissance de la cavalerie bien conduite en rase campagne? Les troupes turques étaient aguerries et bonnes cependant.

Il est facile, d'après cet incident, de se figurer la puissance d'une troupe souple de cavalerie, qui peut profiter, par sa rapidité de mouvements, de tous les accidents de terrain et qui peut agir, quand elle a de l'espace de tous les côtés, sur les flancs et même sur la ligne de retraite de l'ennemi.

Pendant cette action, le général Loskarew se faisait garder avec soin et au loin ; il nous semble même qu'il y eut exagération dans le nombre des postes employés.

Les relations de la guerre 1877-1878 sont tellement peu nombreuses et souvent si confuses qu'il est quelquefois difficile de se rendre un compte exact des faits, et que les inexactitudes ou le défaut de renseignements peuvent nous faire faire des critiques injustes. Nous rappelons que nous ne faisons pas de l'histoire, mais seulement une étude des faits qui nous sont soumis. Ainsi, on ne s'explique pas que l'escadron roumain chargé d'établir les communications avec l'armée de l'Ouest, n'ait pas maintenu cette communication et soit rentré au gros de la division après s'être mis en relation avec le commandant de l'aile droite de l'armée de l'Ouest ; peut-être cette liaison fut-elle maintenue par des postes en arrière ou d'autres troupes, nous n'en savons rien, en tout cas c'était une faute de ne pas la maintenir.

Troisième attaque de Plewna.

L'envoi de la cavalerie du général Loskarew sur la rive gauche du Vid avait eu lieu pendant que l'armée russe faisait sa troisième attaque malheureuse sur Plewna ; comme nous l'avons dit plus haut, l'emploi de cette cavalerie eut une grande importance. Osman-Pacha craignit de ne pouvoir se réapprovisionner en munitions et, comme il en fit une grande consommation pendant les deux jours que dura la bataille, la crainte d'en manquer l'empêcha de rendre la défaite des Russes plus complète et de les écraser. Ce fut un résultat considérable obtenu par la cavalerie.

Dans cette bataille de troupes très sérieusement retranchées contre des troupes bien défilées, la cavalerie eut peu à agir. Nous la voyons cependant, toutes les fois qu'elle le peut, prêter son concours aux autres armes ; combattant à pied, soutenant les troupes en retraite, relevant même les blessés. Le général Skobeleff s'en servit pour agir sur le flanc des attaques des Turcs et pour renforcer les lignes russes sur les points où elles étaient trop faibles ou trop minces.

Opération du corps de cavalerie du général Krylow.

Après la troisième bataille de Plewna des 11 et 12 septembre, les Russes, devant l'impossibilité de s'emparer de la place de vive force, ou du moins sans un siège régulier, et considérant les pertes énormes qu'il leur faudrait subir pour cette opération, résolurent de bloquer l'armée d'Osman-Pacha et de le réduire par la famine. Une des conséquences de cette détermination fut d'envoyer de nouveau un corps de cavalerie sur la rive gauche du Vid avec mission d'enlever les convois destinés au ravitaillement de l'armée turque, de détruire les approvisionnements accumulés de ce côté,

de chasser aussi loin que possible les renforts ennemis qui essaieraient de se rapprocher de Plewna.

Cette mission fut donnée au général Krylow, qui arrivait le 19 septembre à Dolny-Doubniak. Le corps de cavalerie mis sous ses ordres se composait de la brigade de cosaques du Don Tchernosouboff (régiments 21 et 26), de la brigade du Caucase Toutolmine (Kouban et Vladicaucase), des 4e uhlans, 4e hussards et 4e dragons de la 4e division; d'une brigade roumaine de Rossioris, d'une brigade roumaine de Calarassis; des 7e et 8e batteries à cheval, des 8e et 15e batteries à cheval du Don. Soit 20 escadrons, 12 sotnias et 30 pièces, environ 6,000 chevaux.

Le 20 septembre, le colonel Stakelberg, avec deux escadrons de hussards, deux escadrons de Calarassis et deux pièces, recevait l'ordre de reconnaître Telisch au sud entre le Vid et la chaussée. Il trouva cette ville fortement occupée et se retira après avoir perdu quelques hommes.

Le 21 septembre, une nouvelle reconnaissance plus forte, composée de la brigade du Caucase, deux escadrons de cavalerie régulière et la 8e batterie du Don, était lancée sur le même point pour reconnaître la force de l'ennemi. Le colonel attaqua vigoureusement et constata qu'il avait devant lui 10 bataillons d'infanterie dans des tranchées-abris, 2 régiments de cavalerie et plusieurs pièces d'artillerie. On évalua les forces turques à 10,000 ou 12,000 hommes et 6 pièces.

Le 22, les avant-postes signalaient des forces turques assez importantes en marche de Gorny sur Dolny-Doubniak. Le général Krylow donna l'ordre de tenir sur ce dernier point, mais, apprenant que le général Loskarew qui se trouvait au sud de Plewna, sur la rive droite du Vid, marchait sur Telisch, il résolut d'attaquer l'ennemi de front, pensant que le général Loskarew l'attaquerait par derrière. Pour préparer son attaque, il fit un feu nourri d'artillerie ; malheureusement, le général Loskarew, trompé, fit tirer son artillerie sur l'aile gauche du général Krylow au lieu de prendre les Turcs pour objectif. Une forte sortie était aussi signalée venant de Plewna pour tendre la main à la colonne turque et marchant sur Dolny-Doubniak. Sur le point d'être pris entre deux feux, le général Krylow se retira sur Semet-Trestenik

en laissant à Nétropol une forte avant-garde de deux brigades. L'infanterie turque entrait le 23 à Plewna sans encombre, bien que suivie par les projectiles de la 15e batterie cosaque ; elle y amenait un convoi de ravitaillement que la cavalerie russe n'avait pas réussi à intercepter.

Le 24 septembre, le général Krylow recevait l'ordre de se rapprocher de Rybina pour couvrir le flanc droit de l'armée, mais en même temps, il apprenait que des bandes de Tcherkesses cherchaient à ravitailler l'armée turque. Il résolut de repousser les Tcherkesses et, le 25 septembre, il se mit en marche sur Rahova avec la brigade du Caucase, la brigade roumaine régulière, la 1re brigade de la 4e division, le 8e dragons et 3 batteries, en se faisant flanquer du côté de Bielosiatina. Les Tcherkesses furent chassés du pays et le télégraphe de Widin coupé.

Nous voyons le général Krylow placé entre l'ordre de se rapprocher de Rybina et la nouvelle des incursions des Tcherkesses. Eut-il raison de se porter à la rencontre de ceux-ci ? Évidemment oui. Un général de cavalerie a le droit d'apprécier une situation qui ne peut être connue de ses chefs encore au loin. C'est à lui de juger tout en restant dans les intentions du commandement supérieur. Il en résulte que les chefs d'armée doivent donner les plus grands détails sur leurs intentions aux commandants de leur cavalerie pour que ceux-ci restent en communion d'idée avec eux et ne fassent pas fausse route, et leur laisser la plus large initiative pour l'exécution.

Après avoir bombardé Rahova, qu'il n'avait pas d'ailleurs les moyens de prendre, le général Krylow retourna le 28 septembre à Rybina pour se ravitailler et vint reprendre sa situation de Semet-Trestenik le 30.

Pendant ce temps, les troupes de Nétropol avaient enlevé deux convois : l'un de 20 voitures, l'autre de 100 voitures de farine et d'orge.

Le colonel Levis, qui s'était avancé le 30 septembre de Telisch sur Roupce et Radomitza avec 4 sotnias de cosaques, 2 escadrons de uhlans, 2 de hussards et une batterie, faisait savoir le 1er octobre qu'il avait rencontré des Bachi-Bouzouks, qu'il les avait poursuivis jusqu'à Loukowitza et qu'il avait enlevé 1,000 têtes de

bétail, 80 chevaux et un convoi de sel et de quinine. Le pont de Radomitza fut détruit, ainsi que la ligne télégraphique jusqu'à Loukowitza.

Le 2 octobre, le général Krylow avait un engagement de toutes ses forces contre une sortie des Turcs sur Nétropol. Ses trois batteries engagèrent le feu contre l'infanterie turque. Les tirailleurs ennemis menaçant la 15e batterie du Don, deux escadrons de dragons mirent pied à terre pour la protéger. Les Turcs, repoussés, furent recueillis par la cavalerie tcherkesse. On envoya contre eux deux sotnias du Kouban pour protéger les dragons à pied. Les Tcherkesses furent repoussés sur leur infanterie. Le combat cessait à 3 heures après une tentative des Turcs sur le flanc des Russes, tentative qui fut repoussée par les cosaques du Kouban.

Au sud, le détachement du colonel Levis avait continué à s'avancer jusqu'à Choumakovitza, Gornik, Roupce et Lekervenybreg, et avait communiqué au moyen de patrouilles lancées sur Tchourikova, sur le Vid, avec le général Loskarew établi sur la rive droite de cette rivière.

Le 2 octobre, le détachement du colonel Levis avait été fractionné en deux colonnes. L'une sous le commandement du colonel Mazilevitch (7 escadrons et 6 pièces) se dirigeait par Lekervenybreg, Roupce, Radomitza et Loukowitza; la colonne de droite sur la rive gauche de l'Isker, sous les ordres du colonel Levis, marchait par Garnie et Resselec sur le même point; elle était composée d'un escadron, quatre sotnias et deux pièces. Ces deux colonnes se trouvaient réunies le soir à Loukowitza.

La colonne de droite rencontra l'ennemi à Gornik et échangea quelques coups de fusil avec lui. Deux sotnias furent envoyées pour prendre par derrière les Tcherkesses qui occupaient le village, pendant que l'escadron et les deux sotnias restantes attaquaient de front à pied. Les Tcherkesses battaient en retraite en abandonnant le bétail qu'ils avaient pris aux Bulgares.

Plus loin, au delà de Resselec, la colonne rencontra environ 300 Tcherkesses en avant de Loukowitza; une sotnia mit pied à terre, entoura les Turcs, s'abrita et ouvrit le feu contre leurs flancs, pendant que l'avant-garde les chargeait et les sabrait sur leur front. Les Tcherkesses, abandonnant le village, se maintinrent

encore quelque temps dans le cimetière et finirent par se retirer sur Petroven.

Le pont de Loukowitza fut détruit, le poste qui s'y trouvait fait prisonnier.

Le colonel Levis resta à Radomitza avec le détachement réuni, le 4 et le 5, se contentant d'envoyer des patrouilles.

Le 6, il était attaqué par une troupe de 4,000 à 5,000 hommes venant de Loukowitza.

Il soutint l'attaque jusqu'à 2 heures de l'après-midi ; mais, menacé d'être pris à dos par des troupes sortant de Plewna, il dut se retirer sous la protection de son artillerie et le feu des dragons sur Choumakovitza et Lekervenibreg.

Le 7, la colonne recula sur Mehalita, pendant qu'un détachement était envoyé dans la direction de Telisch. Les rapports faisaient connaître que Dolny-Doubniak et Gorny-Doubniak étaient occupés par les Turcs, qui couvraient leur ligne de ravitaillement.

Il résulte de ces faits que si la cavalerie du général Krylow gênait le ravitaillement de Plewna, elle ne l'empêchait pas. On la voit trop se disséminer ; il était bon de reconnaître le pays, de le purger de Tcherkesses, mais le point important était de tenir et de rendre impraticable la route de Plewna à Sofia. Les Russes ont bien pu surprendre quelques convois au début, s'emparer de quelques troupeaux, disperser des bandes de Tcherkesses, ce n'était pas le but principal. Chaque fois que les Turcs avaient un convoi important à faire entrer dans la place, ils le faisaient escorter de troupes assez nombreuses pour qu'il n'ait rien à craindre de la cavalerie russe, et ces troupes étaient encore appuyées dans leur mission par des sorties de Plewna.

Ce qu'il eût fallu, c'est s'organiser pour tenir le plus fortement possible la chaussée de Sofia, la détruire et la rendre impraticable sur des points nombreux, à toutes espèces de voitures. Et si le corps de cavalerie était obligé de reculer devant des forces supérieures à certain moment, il devait revenir et reprendre son œuvre de destruction dès qu'il le pourrait. De cette façon, ou les Turcs n'auraient pu ravitailler Plewna, ou ils auraient été forcés d'échelonner un nombre de troupes considérable sur la chaussée pour la garder. Si nous nous reportons à l'exposé de la mission du

corps de cavalerie que nous avons fait plus haut, nous voyons qu'il n'a que fort imparfaitement atteint le but qui lui était désigné.

S'il n'était pas assez fort pour arriver au résultat, il devait concentrer toutes ses forces pour augmenter sa résistance et ne pas les gaspiller dans des promenades qui ne servaient qu'à fatiguer hommes et chevaux.

Nous ne comprenons pas bien non plus la séparation du détachement du colonel Lévis en deux groupes pour marcher sur Loukovitza, ces groupes étaient séparés par une rivière et des montagnes et assez loin pour ne pas pouvoir se soutenir. Le prétexte était, je pense, de faire prendre à dos la position de Loukovitza. Il n'était pas utile pour cela d'éloigner autant les deux groupes, et les Russes auraient pu répéter devant cette localité le mouvement si judicieux qu'ils ont fait souvent, de tourner le village par ses flancs pendant qu'ils l'attaquaient de front.

Le corps de cavalerie russe était suffisamment nombreux pour pouvoir tenir la campagne sans avoir à craindre la cavalerie ennemie, et il lui était facile de se dégager de l'infanterie, il avait donc ses coudées absolument franches. D'autant plus que pour assurer complètement ses communications, on avait fait occuper le pont de Rybina par de l'infanterie roumaine.

Le gros du corps Krylow resta dans une inaction malheureuse, on ne le voit même pas chercher à protéger le colonel Lewis, qui faillit être pris entre deux feux, entre les troupes venant de Loukovitza et une sortie de Plewna, contre laquelle le général Krylow aurait pu agir.

Nous ne comprenons pas non plus la pointe sur Rahova et sur le Danube ; on devait, tout au plus, envoyer quelques reconnaissances de ce côté ; il est vrai que la faute venait des ordres de l'état-major général.

Opérations du général Gourko.

La cavalerie seule n'ayant pu remplir la mission qui lui avait été donnée, et des renforts étant arrivés aux Russes, on résolut de compléter l'investissement de Plewna à l'aide de forces plus considérables composées des trois armes. Le commandement de ce détachement fut donné au général Gourko, qui était revenu sur le théâtre des opérations où il avait amené la cavalerie de la garde.

Les forces qui lui furent affectées étaient : sur la rive gauche du Vid et au nord-ouest de Plewna, la cavalerie du général Krylow, soit :

La 4e division	18 escadr. et sotnias.	12 pièces.
La brigade Tcjernosoubow . .	18 sotnias.	6 —
La brigade du Caucase	12 sotnias.	6 —
4 régiments roumains	16 escadrons.	6 —
Total. . . .	64 escadr. ou sotnias.	64 pièces.

Le général Loskarew était au sud de Plewna, à cheval sur le Vid, avec 18 escadrons et 12 pièces.

En outre, le général Gourko avait encore sous ses ordres :

2 divisions d'infanterie de la garde.	32 bataillons.
1 division de tirailleurs de la garde	4 bataillons.
1 bataillon de sapeurs de la garde	1 bataillon.
La 2e division de cavalerie de la garde à 6 régiments.	24 escadrons.
L'escorte de l'empereur.	4 escadrons.
12 batteries à pied à huit pièces	96 pièces.
3 batteries à cheval de la garde.	18 pièces.

Il faut encore ajouter à ces troupes 7 bataillons d'infanterie roumaine avec une batterie à pied et le 4e régiment de cosaques du Don qui passa au corps de la garde pour servir de guide en raison de sa connaissance du pays.

Toutes ces troupes formaient un total de 44 bataillons, 192 escadrons, 162 pièces. Le but principal de ce corps était d'occuper

la chaussée de Sofia par laquelle l'armée d'Osman-Pacha recevait ses approvisionnements et ses renforts.

Le premier acte du général Gourko fut d'envoyer un peloton de chacun des régiments de la garde reconnaître la rive gauche du Vid.

Ces reconnaissances éclairèrent toute la région comprise entre Toros sur le Vid et Telisch. Le général faisait lui-même une reconnaissance sur Telisch, accompagné des officiers supérieurs de la cavalerie de la garde et sous la protection immédiate de deux escadrons de l'escorte de l'empereur, et d'une sotnia de cosaques. De là, il s'avança sur la chaussée jusqu'aux fortifications de Gorny-Doubniak, accompagné de quelques officiers, et se rendit compte de la situation sous le feu de l'ennemi.

Le général Gourko faisait, lui aussi, ce que nous avons vu faire au général Skobelew autour de Plewna. Il allait voir par lui-même. Si les manœuvres stratégiques ne peuvent se faire que sur la carte et avec les renseignements statistiques et ceux donnés par les reconnaissances, il est absolument nécessaire que la reconnaissance tactique se fasse par le commandant des troupes lui-même, car il n'y a que par la vue qu'on peut se rendre compte des avantages ou désavantages du terrain. La carte ne peut renseigner sur bien des couverts, des rideaux d'arbres, des haies, le commandement même, les glacis de tir. Une portion de terrain peut commander ses voisines d'après la cote donnée par la carte, lorsque en réalité on ne peut voir par suite d'ondulations minimes ou de rideaux d'arbres; et telle position qui paraît splendide d'après la carte peut dans la réalité être abordée facilement.

Il est judicieux aussi que le commandant des troupes se fasse accompagner dans sa reconnaissance par les chefs d'unité en sous-ordre. A la vue du terrain, des positions de l'ennemi, les ordres donnés aux chefs d'unité sont plus courts, plus clairs et le chef peut mieux faire connaître sa pensée que par les ordres transmis, souvent incomplets; ensuite, chacun sachant la mission donnée à son voisin, peut l'y aider, l'effort devient unique dans le même but. La rapidité de l'exécution y gagne en même temps, car le chef d'unité, aussitôt qu'il a reçu ses ordres et qu'il a vu, n'a plus d'étude, de recherches à faire sur sa carte, il sait claire-

ment ce qu'on lui veut, ce qu'il veut et n'a plus qu'à faire exécuter. Avantage donc de transmission plus rapide, plus claire et plus nette des ordres, et, par suite, exécution plus franche et plus active.

Le général Gourko conclut de sa reconnaissance que les ouvrages de Gorny-Doubniak, les plus forts de tous ceux qui s'étendaient sur la chaussée de Sofia, étaient les premiers à attaquer.

Il se fit couvrir au nord du côté de Plewna et de Dolny-Doubniak, et au sud du côté de Telisch et attaqua lui-même Gorny-Doubniak dont il s'empara à la tombée de la nuit.

Une colonne envoyée contre Telisch le même jour avait subi un échec grave, de sorte que si le général Gourko avait coupé la ligne de communication par la prise de Dolny-Doubniak, il se trouvait fortement resserré entre les deux villages de Telisch et de Dolny-Doubniak, dont il fallait s'emparer.

Il fit observer Telisch par des détachements de cavalerie qui l'entourèrent de tous les côtés et lui-même l'attaqua le 28 octobre en la faisant entourer et bombarder par une puissante artillerie.

Sur une sommation, la ville se rendit ; Dolny-Doubniak fut aussi abandonné par les Turcs qui se retirèrent à Plewna.

Dans ces diverses opérations, la cavalerie russe prêta son concours aux autres troupes en complétant les investissements et surtout en remplissant son rôle de sûreté.

Nous appellerons aussi l'attention sur le rôle des 1re et 2e brigades de cavalerie de la garde qui, pendant l'attaque de Telisch, étaient établies à Rakita, face au sud, pour empêcher l'arrivée des renforts ennemis, et couper la retraite de la garnison de Telisch.

Cette cavalerie avait pris les dispositions suivantes :

Le régiment de dragons était à Rakita, face au sud, ayant à sa droite la 5e batterie à cheval, soutenue par un escadron de grenadiers à cheval ;

La 2e batterie à cheval, soutenue par 2 escadrons de uhlans, faisait feu contre le front sud de Telisch ;

Le reste des 2 brigades (3 escadrons de grenadiers à cheval, 2 escadrons de uhlans et 4 escadrons de hussards) était en réserve derrière les dragons.

Vers 10 heures, le feu de la 5e batterie força les Turcs à abandonner les retranchements qu'ils occupaient en avant d'une espèce de blockhaus. La brigade du Caucase, qui opérait à l'ouest des brigades de la garde, engageait en même temps le combat avec l'infanterie et l'artillerie turques, postées à l'ouest de Radomitza; on la faisait soutenir par 2 escadrons de uhlans de la garde, qui avaient aussi pour but d'établir la liaison. Ces troupes, repoussées et forcées de se retirer vers l'ouest, furent séparées du gros de la cavalerie de la garde.

Après avoir repoussé l'attaque sur leur aile gauche, les Turcs se portèrent à la rencontre des troupes qui se trouvaient en face de leur aile droite. Leur infanterie sortit du blockhaus et se porta à l'attaque de la 5e batterie, pendant que de nombreux essaims de Tcherkesses s'avançaient contre la 2e batterie qui tirait sur Telisch.

Les 2 escadrons de uhlans de soutien se retournèrent contre les Tcherkesses, qui étaient également chargés par la cavalerie en réserve entre les 2 batteries.

Les uhlans s'étaient élancés avant que les renforts ne fussent arrivés.

Le 4e escadron chargea les Tcherkesses et fut reçu par un feu de mousqueterie des plus intenses, le 3e suivit au trot. Tout à coup, une ligne d'infanterie disposée en arrière d'un abri de terrain les couvrit de ses feux.

Les uhlans n'hésitèrent pas à charger cette infanterie qui voulait les déborder et la sabrèrent. Le reste battit en retraite et échappa, grâce aux buissons.

Lorsque le gros de la cavalerie, qui venait en soutien, arriva sur la chaussée, on apprit que Telisch était pris. La cavalerie russe sabra ou fit prisonniers les Turcs qui voulaient s'échapper de cette ville et on tourna la 2e batterie à cheval contre le blockhaus, qui fut bientôt évacué.

Le corps de cavalerie eut 4 officiers blessés, 4 cavaliers tués et 45 chevaux tués et blessés. Cet exemple prouve combien la cavalerie pourra aborder facilement de l'infanterie non soutenue et avec combien peu de pertes. Les conditions dans lesquelles les uhlans attaquèrent l'infanterie turque étaient des plus défavora-

bles. Ils venaient de subir un feu violent des Tcherkesses, ils étaient surpris par la soudaineté de la mousqueterie de l'infanterie ennemie. Courageusement ils lui firent face et se précipitèrent au milieu d'elle comme la foudre; c'est ce qu'ils avaient de mieux à faire. Une fois au milieu de l'infanterie, ils n'avaient plus rien à craindre, elle était à leur merci ; s'ils avaient reculé, s'ils avaient battu en retraite, ils laissaient plus de la moitié de leur effectif sur le carreau.

Il n'est pas douteux que souvent une offensive hardie contre de l'infanterie donnera les meilleurs résultats, et, quand on est à portée, il vaut mieux être au milieu d'elle, car elle ne peut plus tirer.

Une fois la chaussée de Sofia interceptée, le blocus de l'armée de Plewna complété, il restait à la cavalerie la mission d'éclairer au loin pour signaler tous les corps qui pourraient marcher sur les troupes d'investissement et aussi réunir tous les approvisionnements qui pouvaient se trouver dans son rayon d'action jusqu'à l'extrême pour en faire profiter les troupes chargées du blocus et aussi pour que les armées de secours ne trouvent aucune ressource dans le pays.

Le rôle de la cavalerie dans l'investissement d'une position fortifiée peut se résumer ainsi qu'il suit : autant que possible et si la situation le permet, couper, tout autour de la place, toutes les voies de communication, les tenir et les observer autant que les circonstances le permettent, en observant aussi bien l'extérieur que les mouvements qui peuvent se produire venant de la position dont on veut s'emparer et, aussitôt l'investissement maintenu solidement par l'infanterie et l'artillerie, se porter au loin à l'extérieur pour remplir la mission dont nous avons parlé dans le paragraphe précédent.

C'est dans ce but que la 2e division de la garde, cantonnée à Mahaleta, fut chargée, dans les premiers jours de novembre, de différentes reconnaissances dans la direction de Rahova, au nord-ouest de Borovon, et aussi sur l'Ogost et Wratza.

Ces reconnaissances eurent pour résultat de purger le pays des nombreuses bandes de Tcherkesses qui le mettaient à rançon et de couper les communications de Widin et de Rahova avec Wratza.

Nous allons donner le détail de quelques-unes de ces reconnaissances.

En arrivant à Mahaleta, 2 escadrons, sous la conduite du colonel Lichtouski, passaient l'Isker avec mission de reconnaître le pays entre l'Isker et le Skyt. Cette reconnaissance trouva le pays tranquille, les Bulgares accueillants, des approvisionnements, mais tous les moyens de transport avaient été réquisitionnés par les Turcs et ils ne purent en trouver pour porter au bivouac les vivres et les fourrages.

On résolut de s'avancer jusque dans le pays traversé par la route de Rahova à Wratza. A cet effet, 2 escadrons de dragons, sous les ordres du colonel Kovalevski, furent dirigés vers l'ouest dans la direction de Kniza. D'après les renseignements, on devait trouver beaucoup de voitures et des vivres dans les environs de Dzourilevo et à Barovan.

Dans le but de surprendre l'ennemi, le colonel partit de Mahaleta le 2 novembre à 3 heures du matin pour arriver à Dzourilevo de bonne heure et y surprendre l'ennemi ; il avait environ 70 kilomètres à parcourir. Il arrivait auprès de Bieloslatina à la nuit, et s'établit au bivouac le plus secrètement possible, les dragons passèrent la nuit la bride au bras et sans feu, malgré une température des plus rigoureuse.

Le lendemain, la colonne traversait Bieloslatina, tournait au sud et on fila sur Soukouliev. On apprenait dans le trajet que les Tcherkesses avaient enlevé un troupeau de moutons la nuit précédente.

Les patrouilles dirigées sur Sagat y étaient reçues par les coups de feu des Tcherkesses qui se retiraient sur Dzourilevo où les patrouilles les suivaient, appuyées par le gros du détachement. Deux pelotons envoyés à Sagat, où on retrouvait le troupeau volé, repoussaient les Tcherkesses sur Komarewo.

Le colonel Kovalevski s'engagea dans la direction du village de Dzourilevo avec 2 pelotons pendant qu'il le faisait tourner par une patrouille d'officier. La colonne pénétra dans le village par le centre et par les côtés et s'empara d'un nombreux troupeau et de 100 voitures attelées ; on fit aussi quelques prisonniers. Le soir, on rentrait à Bieloslatina avec le butin ; le détachement

avait fait de 90 à 100 kilomètres en 27 heures. Il se reposa 3 heures, continua sa marche toute la nuit et arriva le lendemain matin à Mahaleta après avoir parcouru environ 30 kilomètres.

Les Tcherkesses s'étaient retirés sur Wratza.

On ne voit pas bien la nécessité de la deuxième marche de nuit de ce détachement. La crainte qu'il avait de se voir enlever son convoi ne paraît pas justifiée, surtout lorsqu'il eut gagné Bieloslatina.

Le 3 novembre, le général Gourko envoyait le régiment des uhlans de la garde en reconnaissance sur Rahova, pendant que les hussards étaient envoyés sur Altimir, pour intercepter les chemins conduisant de Rahova à Wratza.

Le régiment des grenadiers à cheval envoyait en outre 2 escadrons au delà de Tchaumakovitze, dans la direction de Wratza.

Ce détachement dirigeait des patrouilles sur Gabore, Kamenopo et Koulina.

Les régiments des uhlans et hussards de la garde étaient réduits à 3 escadrons, chacun d'eux en ayant fourni un pour l'escorte de l'empereur.

Le général Etter, commandant les uhlans, se mit en route le 4 novembre, dépassa Kneza, se lança à travers champs, évitant les chemins et se défilant dans les ravins, et le soir son avant-garde se présentait devant Boukovitza, sur le Styk, à 10 kilomètres sud-ouest de Rahova. Là, on apprit que le village était occupé par les Bachi-Bouzouks. L'avant-garde reçut l'ordre de le tourner et d'y pénétrer ensuite par le côté de Rahova.

Les uhlans entrèrent par le nord de Boukovitza comme une avalanche et surprirent les Bachi-Bouzouks, qui s'enfuirent en désordre du côté de Lozen.

Le régiment s'installa à la nuit noire dans cette localité où il se barricada et se garda avec soin, tous les villages environnants étant pleins de Tcherkesses et de Bachi-Bouzouks et la garnison de Rahova comprenant des troupes des trois armes. On signalait en outre qu'un détachement de 200 fantassins était en route de Wratza sur Rahova. Le soir même, un officier était envoyé avec quelques cavaliers pour couper le télégraphe de Rahova à Lom-Palanka, opération qui réussit sans encombre.

Le lendemain, le régiment se portait sur Rahova et, à l'aide de nombreux ravins qui, tous, descendent vers le Styk, il put s'en approcher à 1 kilomètre. Il s'abrita et envoya ses éclaireurs dans la direction de la ville. Les reconnaissances purent constater la présence de fantassins et de Tcherkesses et rentrèrent au régiment qui, considérant sa mission comme terminée, arriva le même jour à Kneza et le 6 à Mahaleta.

Le 4 novembre également, les 4 escadrons de hussards, sous les ordres du colonel Meyendorf, quittaient Mahaleta et se portaient également sur Kneza; là, ils tournèrent au sud-ouest sur Tnak.

On apprenait dans ce village que les localités plus au sud étaient remplies de Bachi-Bouzouks. Le colonel Meyendorf se dirigea sur Braniak (à 11 kilomètres de Kneza) et de là sur Gabore (24 kilomètres de Kneza); puis à l'ouest sur Verbitza (28 kilomètres de Tchaumakovitza), Biroska, plus à l'ouest (19 kilomètres) et Klancene (30 kilomètres) sud-ouest. Partout on rencontrait des Tcherkesses et des Bachi-Bouzouks qui fuyaient devant la cavalerie russe, abandonnant les vivres et les troupeaux qu'ils avaient réquisitionnés.

Après avoir passé la nuit au bivouac, le régiment se portait le lendemain sur Altimir en passant par Barovan et rentrait à Mahaleta par Kneza, après avoir parcouru 160 kilomètres en 4 jours.

Reconnaissances de Wratza.

Le détachement de reconnaissance des grenadiers à cheval s'était dirigé sur Wratza par Kamenopol, Bezevitza et Gorny-Kremena; il apprenait que ces villages étaient occupés par les Tcherkesses et que, en plus, il se trouvait 200 hommes d'infanterie à Wratza où il y avait de grands approvisionnements et un parc de voitures considérable, destinés à l'armée de Méhémet-Ali, qui se formait à Orkanié. On résolut de diriger de ce côté un détachement de 3 régiments d'infanterie et de la brigade du Caucase, auxquels on joignit plus tard un régiment de dragons, les

grenadiers à cheval, les uhlans de la garde, pour faire une pointe sur Wratza et enlever cette ville et tous les approvisionnements qui s'y trouvaient.

Avant d'aller plus loin, nous attirerons de nouveau l'attention sur l'entrain et l'activité des Russes, qui ne craignaient pas de se lancer dans des pointes hardies, remplissant le but que nous avons assigné à la cavalerie d'investissement dans la 2e période. Remarquons aussi que, dans les attaques de village, il était dans les habitudes tactiques des Russes de tenter toujours un mouvement tournant qui se trouvait être la principale attaque et réussissait habituellement, l'ennemi, attaqué par où il ne s'y attendait pas, était par conséquent surpris et menacé dans ses communications. Nous devons signaler par contre le manque de méthode et de plan d'ensemble dans ces reconnaissances, ce qui amena de grandes fatigues et des dépenses de forces inutiles.

Si une division de cavalerie s'était portée à Knesa et à Tnak et de là eût fait rayonner de fortes reconnaissances dans toutes les directions et sans les faire rentrer, on aurait eu des résultats plus considérables avec moins de fatigue. A quoi a servi la reconnaissance sur Rahova ? On ignorait au juste la composition des troupes qui l'occupaient, et l'eût-on su, comme cette garnison pouvait recevoir des renforts de Lom-Palanka et de Widin, et que la reconnaissance n'avait pas conservé le contact, elle fut à peu près inutile.

Il y a aussi cela de remarquable, c'est qu'il était évident pour tout le monde que c'était de Sofia-Orchanié, dans la direction du sud, que l'on avait le plus à craindre, et où devait se faire la concentration ennemie ; c'est cependant de ce côté qu'au début on envoya les plus faibles reconnaissances.

Il semble qu'au lieu de concentrer la cavalerie à Mahaleta, c'était plutôt à Tchauma-Kavitze qu'elle aurait dû être placée, de façon à pouvoir se porter rapidement sur Wratza et intercepter tous les approvisionnements qui auraient pu être dirigés sur ce point de la contrée nord ; on possédait d'ailleurs assez de cavalerie pour observer la direction de Rahova s'il eût été nécessaire. Par cette manière d'agir, d'un seul coup, on débarrassait tout le pays des Tcherkesses et on s'emparait d'une grande quantité de vivres et de fourrages que les Tcherkesses purent faire échapper.

Il y eut là un tâtonnement qui étonne, un manque d'une vue précise, d'un but bien déterminé. On fut amené, après les reconnaissances, à une détermination nette de la situation qui fut due au colonel Bunakow, chef d'état-major de la division de cavalerie de la garde, car les premières dispositions ne comportaient pas l'enlèvement de Wratza, au début, quand on forma le détachement qui devait marcher de ce côté par la chaussée de Sofia. On ne doit pas oublier que les Russes occupaient cette chaussée jusqu'à Jablonitza, dans la direction d'Orchanié.

Expédition de Wratza.

Ce fut le 6 novembre que les troupes désignées pour l'expédition de Wratza quittèrent Mahaleta. Elles se portèrent en avant sur deux colonnes.

La colonne principale — les grenadiers à cheval et les dragons désignés sous le nom de brigade du général Klot, avec 2 pièces de la 2e batterie du Don et 2 pièces de la 6e batterie du Don — suivit la direction de Tchaumakovitza, Gornik, Kamenopol (20 kilomètres sud-ouest de Gornik), Bechevitza, Verbestritza. La colonne latérale — les uhlans de Sa Majesté — suivit la route Tchoumakovitza, Gabore, Verbitza, Maromeni.

Dans la nuit du 6 au 7, les régiments bivouaquèrent, la colonne de gauche à Gornik avec avant-postes à Kamenopol, la colonne de droite à Lapitza.

Le capitaine Willemow confirmait le renseignement que l'infanterie de Wratza ne s'élevait qu'à 200 hommes, point d'artillerie ni de fortifications, mais de grands troupeaux et beaucoup d'approvisionnements.

On résolut de se porter sur Wratza le lendemain, et de s'en rapprocher le plus secrètement possible, de façon à attaquer la ville le 8 au matin.

Les deux colonnes se mirent en mouvement au petit jour, précédées à petites distances par leurs avant-gardes et n'envoyant que peu de patrouilles pour ne pas donner l'éveil.

La colonne de gauche arriva le soir à Gorny-Krebena, son avant-garde à Vesbenitza après avoir fait une marche de 40 verstes par des chemins extrêmement difficiles.

La colonne de droite arriva le 8 novembre seulement à Mramoreni après quelques escarmouches avec les Tcherkesses.

Le 9 novembre, le chef d'état-major, qui avait couché à l'avant-garde, et le commandant de cette dernière, colonel Timériozew, se portèrent en avant pour reconnaître le théâtre de l'action.

La situation s'était modifiée à Wratza : il s'y trouvait 800 hommes d'infanterie et 300 Tcherkesses et on s'occupait à faire des tranchées, ce qui prouvait que la colonne russe avait été éventée; mais aucune précaution n'était prise à l'est, ce qui prouvait qu'on ne s'attendait pas à une attaque de ce côté.

La colonne de gauche se porta en avant à 7 heures, celle de droite à 7h30 du matin, toutes deux arrivaient à 10h45 devant Wratza.

Les Turcs, qui ne s'attendaient pas à une attaque vers le sud-est, se retirèrent précipitamment dans la ville, lorsqu'ils entendirent le canon de ce côté.

Les grenadiers à cheval mirent pied à terre et pénétrèrent dans Wratza. Un escadron de lanciers et un de dragons descendirent également de cheval et cherchèrent à couper les Turcs au nord et au sud et à leur barrer les chemins des montagnes. La 1re division du régiment des dragons de la garde, qui avait été dirigée de Verbesnitza sur Domantza, rencontra une bande de 300 Circassiens et les refoula dans la direction d'Orchanié.

Les Turcs ne soutinrent le combat que pour assurer leur retraite par les sentiers de montagne et le général Léonow entrait dans la ville à 3h30. Les Russes y prirent de gros approvisionnements qui furent conduits à Doubniak. Cette affaire n'avait coûté que des pertes insignifiantes.

Le partage en deux colonnes du détachement envoyé sur Wratza fut justifié par les événements, bien qu'il ne soit pas, en général, à préconiser. Les Turcs auraient sans doute été surpris de la même façon si le détachement eût été réuni en une seule colonne qui eût suivi l'itinéraire de la colonne de gauche et l'attaque eût pu se produire bien plus tôt.

Il est à observer que les Russes, dans cette guerre, avaient une tendance à se séparer en plusieurs colonnes à grandes distances devant se concentrer à heures fixes sur le même point. Cette manière de faire est défectueuse et le général Gourko aurait dû s'en rappeler les inconvénients après son expédition au sud des Balkans.

Quoi qu'il en soit, l'expédition réussit et les Russes, outre les vivres et les moyens de transport dont ils s'étaient emparés, occupaient une ville de la plus grande importance relativement aux opérations qui devaient suivre, puisque, Wratza en leur possession, toutes les communications des vallées de l'Isker et du Skyt sur Orchanié et Sophia étaient coupées.

Opérations du général Léonow.

Après avoir occupé Wratza, le général Léonow avait à remplir plusieurs missions :

Flanquer la colonne du général Gourko qui devait avec le gros de ses forces se porter sur Orchanié ;

Prendre le contact avec l'armée turque d'Orchanié et savoir jusqu'où s'étendait son aile gauche ;

Empêcher que l'armée turque ne pût tirer aucun approvisionnement des contrées au nord de Wratza.

L'effectif des troupes qui lui étaient confiées paraissait un peu faible pour un but aussi multiple et le vaste arc de cercle sur lequel il devait opérer.

Les points les plus voisins qu'il avait à surveiller étaient Berkowatz, où on signalait un détachement turc, et Orchanié.

Dès le 10 novembre, deux escadrons étaient envoyés en reconnaissance sur Berkowatz, et, le 12, le régiment de dragons et deux pièces se portaient sur Orchanié ; cette reconnaissance poussa jusqu'à Raschowo, passa la nuit dans les environs et, ayant constaté que Loutikovo et Novatschin étaient occupés, elle rentra le soir à Wratza, en laissant des postes d'observation à Wratza et Osikovo ; deux escadrons de ulans étaient postés à

Romau pour établir la communication avec la colonne du général Gourko.

Le pays au sud de l'Isker était sillonné par des patrouilles de hussards; elles étaient arrêtées à Novatchin et Loutikovo par des postes ennemis. Le contact était donc pris et gardé de ce côté.

Il restait au général Léonow à observer Berkowatz, à couper les communications entre ce poste, Rahova et Lom-Palanka et empêcher l'ennemi de faire des réquisitions.

Le 14 novembre, une reconnaissance de 4 escadrons de régiments différents et 2 pièces était donc envoyée dans la direction de Berkowatz; cette reconnaissance était arrêtée à Bela par un fort détachement d'un millier d'hommes et 2 pièces et forcé de rétrograder sur Wratza.

On résolut d'envoyer une autre reconnaissance plus au nord avec mission de reconnaître Berkowatz par le nord et de couper la route de Berkowatz à Lom-Palanka. Ce détachement, sous les ordres du colonel Kovalewski, n'avait que deux escadrons et deux pièces. On ne s'explique pas pourquoi on lui donnait un si faible effectif, si ce n'est que, par suite de la fatigue de la cavalerie du général Léonow, on ne put le composer autrement, car il devait aller plus loin et avait une mission plus importante que celle donnée à la reconnaissance du 14.

Le colonel Kovalewski partit le jour et arriva le soir à Krivodal (25 kilomètres). Ce village avait été occupé, quelques jours avant, par un détachement qui s'était replié sur Berkowatz en apprenant la prise de Wratza. Ce qui montre bien quelle était l'importance de ce point et que sa seule occupation empêchait les Turcs de faire leurs réquisitions dans les vallées de l'Isker et du Skyt.

Les escadrons atteignirent cependant à l'issue de ce village une bande d'Arnautes et on leur fit quelques prisonniers. On passa la nuit à Krivodal et le lendemain on se dirigea sur Pesovnitza, à 7 kilomètres au nord-ouest de Berkowatz.

Un demi-escadron fut envoyé en reconnaissance vers Koulovitza sur la chaussée de Lom-Palanka pour couvrir le flanc droit du détachement.

La colonne principale s'était portée par Stouben et Soumer pour descendre sur Pesovnitza. A ce dernier point, elle apprit que les

chemins devenaient impraticables pour l'artillerie. Le colonel Kovalewski se dirigea alors sur Hauzouti, un peu plus à l'ouest. On y apprit qu'il y avait un poste d'infanterie non loin du village sur la chaussée de Lom-Palanka et que le pont sur l'Ogost au nord de Berkowatz était occupé.

Le 18, à 6 heures du matin, un peloton de dragons fut envoyé contre ces petits postes. Prévenus par un espion, ils s'étaient repliés. Bien que l'ennemi fût prévenu, le colonel se décida à brusquer le mouvement sur Berkowatz.

Le détachement se porta sur Borovitze; arrivé à ce point, il se dirigea au trot sur Berkowatz et s'avança ainsi jusqu'à 3 kilomètres de la ville. Alors le colonel Kowalewski arrêta sa troupe et se porta de sa personne jusqu'à 1 kilomètre de la ville pour faire sa reconnaissance, accompagné du commandant de la division de dragons et du lieutenant d'artillerie. Du poste d'observation où ils se trouvaient, les officiers apercevaient la ville, dans le voisinage de laquelle on voyait plusieurs redoutes, de grandes casernes, des tentes de campement.

Le commandant du détachement, après s'être fait rejoindre par sa troupe, fit mettre son artillerie en batterie à 1,400 mètres de la ville et ouvrir le feu, en la faisant couvrir par des patrouilles et un escadron. Une colonne d'infanterie ennemie s'avança sur le flanc gauche des dragons, la fusillade s'engagea et on dirigea un peloton, bientôt suivi par les pièces et les cinq autres pelotons, sur le pont par lequel l'ennemi pouvait se retirer. Celui-ci n'attendit pas que la retraite lui fût coupée pour battre en retraite. Il perdit néanmoins quelques hommes.

Il n'est pas douteux que si ce détachement avait été plus fort, il se serait emparé de Berkowatz; il est fâcheux qu'on ne l'aie pas renforcé des troupes qui avaient été arrêtées en face de Bela. C'était la route de Lom-Palanka coupée et un poste important maintenu.

Le détachement du colonel Kovalewski, trop faible, fut obligé de se retirer et les renseignements qu'il rapportait n'avaient, somme toute, de valeur qu'au moment où il constatait la présence et les forces de l'ennemi, et peut-être le lendemain la situation avait-elle changé, soit dans un sens, soit dans un autre;

ce qui démontre l'insuffisance et la minime valeur de toute reconnaissance quand le contact ne peut être maintenu.

Le colonel Kovalewski se retirait dans la même direction par laquelle il était venu. La nuit suivante, il arrivait à Vlasaditza et le 19 à Wratza. Nous ne nous expliquons pas cette marche de nuit pour arriver à Vlasaditza, les Russes n'étant pas poursuivis et, l'auraient-ils été par les Tcherkesses, ils en auraient fait bon marché : c'était donc une fatigue inutile pour des chevaux et des hommes déjà fatigués. Car le détachement avait fait 23 kilomètres le 16, 90 les 17 et 18, et 16 le 19 novembre.

Remarquons, en outre, qu'après la rentrée de ce détachement à Wratza, le 4e hussards était envoyé sur Koutlovitza. Que d'allées et venues inutiles !

Pourquoi alors ne maintenait-on pas le détachement du colonel Kovalewski en observation de ce côté, en l'appuyant ou en le renforçant si cela était utile ?

Le général Gourko, après avoir gardé une attitude défensive, résolut de se porter à la rencontre de l'armée de secours qui se formait, d'élargir encore le cercle d'action de l'armée russe autour de Plewna et de s'emparer des principaux défilés par lesquels pouvait déboucher l'armée turque.

Les troupes disponibles étaient les 1re et 2e divisions de la garde, la brigade de chasseurs de la garde, la brigade de Cosaques du Caucase, le 4e dragons. Un détachement mixte, composé de la 3e division d'infanterie et des 24e et 30e régiments de Cosaques sous les ordres du général Karzow, surveillait les chemins débouchant des Balkans de Trajan à Teteven. La garde occupait avec la cavalerie qui lui était affectée Jablonitza, Osikevo et Brousse. Les Turcs, au nombre de 12,000 hommes, occupaient une position fortifiée au nord-ouest d'Orchanié, qui suivait la ligne Lukowitza, Novatchin, Pravitza et s'étendait jusqu'à Etropol.

Le général Gourko, le 21 novembre, donnait l'ordre au général Léonow de faire une démonstration dans la direction d'Orchanié pendant que lui-même attaquerait Pravitza avec la garde ; il devait laisser 4 escadrons et 4 pièces à Wratza. Le général Léonow ne put disposer dans sa division, pour cette démonstration, que de 6 escadrons et de 6 pièces, le régiment de hussards,

comme nous l'avons dit plus haut, ayant été envoyé à Koutlovitza.

Le général Léonow quittait donc Wratza à 7 heures du matin avec 3 escadrons du régiment des grenadiers à cheval, 3 escadrons des dragons de la garde et la 2e batterie à cheval de la garde.

Il partageait son détachement en deux colonnes à partir de Karoula : l'une, composée d'un escadron et demi et de deux pièces sous les ordres du colonel Lichtowski, eut l'ordre de se dirige sur Novatchin ; la colonne de droite, composée du reste du détachement, avait pour objectif Loutikovo. La marche fut très lente, par suite de la difficulté des chemins, dans lesquels on ne pouvait souvent passer que par deux, parfois on était obligé de monter les pièces à bras. Les deux colonnes bifurquèrent à Karoula et la colonne principale n'arriva à Raschkovo que pendant la nuit. Deux escadrons avaient été envoyés en avant sous les ordres du capitaine d'état-major Krapowiski, pour reconnaître le pays.

L'un d'eux, l'escadron de dragons, fut laissé à Karoula pour garder le chemin qui mène à Novatchin ; l'autre, celui de grenadiers, prit le chemin qui mène à Raschkovo, où il arrivait à 4h 3. Ce village était évacué par les Tcherkesses qui y avaient été signalés. On y laissa un demi-escadron, l'autre se porta sur Rodotino. Cette localité étant occupée par de l'infanterie turque, le demi-escadron rétrograda.

Le général Léonow, avec 2 escadrons et 4 pièces, se porta en avant de Raschkovo à la sortie des montagnes faisant face à Rodotino où il bivouaqua. L'autre colonne s'était dirigée de Karoula sur Novatchin.

Les reconnaissances avaient constaté que, pour battre la position de Loutikovo avec l'artillerie, il n'existait qu'une position séparée par un ravin presque impraticable de Raschkovo et à l'est de cette localité.

La nuit même, on réunit une centaine de Bulgares et on put rendre praticable le chemin qui conduisait à la position reconnue.

Le 22, au matin, le commandant de la batterie, le capitaine Krapowiski, et le lieutenant de dragons Globa allèrent recon-

naître l'emplacement de la batterie, mais un brouillard intense empêchait de rien distinguer.

Le général Léonow, pour se conformer aux instructions qui prescrivaient une diversion de ce côté des positions turques, prit les dispositions suivantes :

Les quatre pièces soutenues par un escadron devaient se mettre en batterie sur la position choisie. Les trois escadrons de grenadiers à cheval devaient s'emparer de Rodotino et reconnaître les retranchements de Loutikovo sans trop s'engager.

Le détachement du colonel Lichtouski dirigé sur Novatchin couvrait en même temps Karaula. Il est à remarquer que les deux détachements ne pouvaient communiquer que par ce dernier point, le pays situé entre Novatchin et Raschkovo étant totalement impraticable.

Les grenadiers à cheval se mirent en marche sur Rodotino, repoussèrent l'infanterie en lui faisant quelques prisonniers et se portèrent sur Loutikovo.

Les quatre pièces ne purent ouvrir le feu que vers 11h30, à cause du brouillard et encore se trouvèrent-elles à une trop grande distance pour que le tir fût efficace. Le général Léonow les fit se rapprocher de Rodotino et prendre une autre position.

A ce moment, il apprenait par un grenadier à cheval qu'une colonne d'infanterie s'avançait de Loutikovo sur Novatchin; il en faisait aussitôt prévenir le commandant de la colonne de gauche.

Vers deux heures de l'après-midi, il recevait une dépêche du colonel Lichtouski qui lui confirmait le mouvement en avant de l'ennemi et lui demandait des renforts; le général donnait aussitôt l'ordre à un escadron de grenadiers et à l'escadron de Karaula, de se porter au secours de la colonne de gauche. Les deux autres escadrons de grenadiers recevaient aussi l'ordre de prendre la même direction. Quelques minutes après, arrivait une deuxième dépêche encore plus pressante et une troisième annonçant la retraite du colonel et la perte de ses deux pièces d'artillerie. Le général se porta en toute hâte à Karaula où il ne put que recueillir les débris de la colonne Lichtouski.

Le général Léonow, pour essayer de reprendre les pièces, se porta en avant au trot dans la direction de Novatchin avec trois

escadrons appuyés en même temps par un escadron de grenadiers. Le village était occupé par des Tcherkesses. On fit mettre pied à terre à la majeure partie des dragons et des grenadiers pendant qu'un demi-escadron de grenadiers à cheval était dirigé contre l'ennemi.

Le général Léonow fit enlever le village par les hommes à pied pour recueillir les blessés et les morts laissés par la colonne Lichtouski et, une fois cette mission exécutée, il ordonna la retraite sur Dormoutza, où il arriva à 8 heures du soir.

Que s'était-il passé au détachement du colonel Lichtouski ? — Ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, il s'était porté sur Novatchin avec la mission d'ouvrir le feu contre cette localité vers 9 heures et de le continuer jusqu'à 3h 30.

L'avant-garde était composée d'un demi-escadron sous les ordres du capitaine baron Stempel (4 officiers, 47 hommes). — Le brouillard était si épais, que le colonel Lichtouski dut arrêter sa colonne et se porter en avant pour reconnaître le pays avec le lieutenant d'artillerie Oussof et le lieutenant Domlewski.

Deux pelotons furent envoyés en avant, leurs tirailleurs dépassèrent les premiers retranchements turcs, mais ils furent pris en flanc par le feu de tranchées-abris établies sur leur droite.

Le colonel Lichtouski faisait mettre ses pièces en batterie et ouvrir le feu sur les retranchements placés sur les hauteurs; pendant que le baron Stempel avec son demi-escadron traversait le ruisseau qui se trouvait en avant de la position et attaquait une bande de 60 cavaliers turcs en approchant de Skrivena.

Les Turcs occupaient la lisière de ce village. Le feu de l'artillerie russe ne paraissant produire aucun effet, on la porta d'une verste en avant, mais, là, elle tomba sous le feu de l'artillerie ennemie et des tranchées-abris. Vers midi, une bande de 300 Tcherkesses se déploya en avant de Skrivena. Un demi-peloton de dragons fut envoyé aussitôt au secours du baron Stempel. Au même moment, on apprenait que deux tabors d'infanterie quittant les retranchements se mettaient en marche sur Novatchin.

Le commandant du détachement fit aussitôt porter ses troupes sur une hauteur, d'où il pouvait surveiller les mouvements de l'ennemi et fit ouvrir le feu par une de ses pièces contre l'infan-

terie, pendant que l'autre entretenait le combat avec deux pièces des retranchements ennemis.

Les dragons du capitaine Stempel soutinrent l'attaque des Tcherkesses déployés en tirailleurs. Craignant cependant que ses dragons ne fussent tournés, il fit sonner l'*appel,* et convaincu qu'il n'était plus possible de tenir, il se mit en retraite vers 1 heure.

Pendant que l'escadron et le demi-escadron de soutien se portaient en arrière, la retraite était couverte par une dizaine d'hommes à pied laissés sur le versant de la montagne.

Au moment du changement de position de la batterie, le capitaine Stempel se jeta sur les Tcherkesses et put les faire reculer de 500 mètres; lui-même était forcé de battre en retraite à son tour, ce qu'il fit pas à pas. Pendant cette retraite, les dragons mettaient de temps en temps pied à terre pour s'accrocher aux accidents de terrain et répondre au feu des Tcherkesses qui criblaient le détachement de balles.

La batterie ne put envoyer que quelques projectiles de sa nouvelle position et dut de nouveau reculer de l'autre côté de la rivière, soutenue par des dragons. Une pièce se renversa dans le passage, elle fut rapidement relevée par les dragons et les artilleurs.

Arrivé au nouvel emplacement de la batterie, son soutien mit pied à terre pendant que les pelotons de dragons déjà engagés se ruaient sur les Tcherkesses; ils étaient de nouveau repoussés. Le capitaine Stempel et le lieutenant Sckenvitch étaient mis hors de combat. Ce fut à ce moment que le colonel Lichtouski fit ses demandes de secours au général Léonow. Les blessés furent envoyés en arrière, quelques dragons furent organisés en soutien de l'artillerie qui battait en retraite, pendant que d'autres en tirailleurs couvraient cette retraite avec ténacité. On recula ainsi pendant une verste et demie jusqu'à l'entrée du défilé étroit par lequel il fallait forcément passer pour arriver à Karaula. De là on envoya encore quelques shrapnels aux Tcherkesses qui devenaient de plus en plus pressants.

Les dragons en tirailleurs étaient presque tous mis hors de combat, et le soutien d'artillerie était trop faible pour qu'il pût faire une résistance sérieuse. Le capitaine Oroussof, commandant

de l'artillerie, tombait lui-même grièvement blessé. Il était deux heures environ. Les pièces reçurent l'ordre de traverser rapidement le défilé. Celui-ci était malheureusement encombré de troupeaux et de Bulgares en fuite, et il y avait encore trois verstes à parcourir. Le colonel Lichtouski rallia autour de lui tous les hommes encore valides, environ 30 dragons, et couvrit la retraite de son artillerie avec le capitaine Goulkowski, le lieutenant Svitchewski et cette poignée d'hommes. Quelques dragons faisaient le coup de feu pendant que les autres se jetaient sur les Turcs à l'arme blanche.

La marche en retraite de l'artillerie était pénible, on s'arrêtait à chaque instant; à la fin, une des pièces versa sur une déclivité et l'autre ne put avancer, les chevaux de trait n'en pouvaient plus et la troupe de soutien faisait des pertes de plus en plus sensibles.

Les Tcherkesses se ruèrent sur les canons, le reste du détachement les entoura, et on s'attela aux roues pour les faire avancer. Mais la résistance n'était plus possible; les débris de la colonne russe, abandonnant les pièces, durent battre en retraite sur Karaula, sous la protection de quelques hommes valides qui occupèrent les premières maisons du village et qui par leur feu arrêtèrent les Tcherkesses.

Cette affaire avait coûté 10 officiers tués ou blessés sur 12, et sur un effectif de 105 hommes pour un escadron et demi, il y eut 70 hommes mis hors de combat et 69 chevaux.

Nous avons raconté en détail cette retraite, parce qu'elle fut héroïque et qu'elle fit le plus grand honneur à ce détachement; ce fut cependant un désastre, et nous nous demandons s'il n'eût pu être évité.

Il était dangereux d'envoyer une colonne aussi faible, sans soutien dans un pays difficile, faire une démonstration contre des retranchements que l'on savait fortement occupés.

On dit qu'en attirant sur lui l'effort des Turcs, il empêcha d'envoyer des renforts du côté de Pravitza, mais la démonstration sur Loutikovo n'était-elle pas suffisante? La colonne sur ce point aurait pu être constituée plus fortement si on n'avait pas fait le détachement sur Novatchin et son mouvement aurait été au moins

aussi efficace, au lieu qu'elle fut obligée de rétrograder même en hâte par suite de la défaite de la colonne Lichtouski.

Il est d'ailleurs toujours dangereux de séparer ainsi une troupe en deux colonnes qui, par la nature du terrain, ne peuvent se prêter un mutuel appui.

Nous pensons qu'il fallait occuper fortement Karaula, envoyer une reconnaissance sur Novatchin, assez loin pour qu'elle pût observer la marche d'une colonne ennemie sur Karaula et faire connaître la marche de cette colonne assez à temps au détachement opérant sur Loutikovo, pour qu'il pût rétrograder s'il était nécessaire. En constituant ce détachement le plus fortement possible, on aurait obtenu au moins les mêmes résultats et on aurait évité un désastre. Karaula et le défilé en avant pouvaient être organisés assez fortement pour qu'il fût possible de les défendre avec peu de monde jusqu'à l'arrivée des renforts. Nous retrouvons toujours chez les Russes la manie de la dispersion, mais nous devons admirer leur courage, leur ténacité et l'emploi tactique habile de leurs troupes suivant le terrain et les circonstances, leur rapide initiative dans l'emploi des moyens.

Le colonel Lichtowski, pénétré de sa mission, attendit peut-être aussi trop longtemps avant de se décider à la retraite. Doit-on l'en blâmer, doit-on lui reprocher le sacrifice de son détachement, si par la perte de cette poignée d'hommes il empêchait l'ennemi de se porter sur Pravitza et était cause du gain de la bataille? Cette perte de quelques hommes était alors largement compensée et il fit bien de s'accrocher avec ténacité à la mission qui lui avait été assignée.

Remarquons encore dans cette affaire le déploiement sur un seul rang des dragons à l'apparition des Tcherkesses. C'est une formation que l'on sera sans doute souvent obligé de prendre devant des troupes supérieures en nombre, afin d'éviter d'être enveloppé.

Du 22 au 24 novembre, le général Gourko, effectuant son mouvement, s'emparait de Pravitza et d'Étropol. Nous ne suivrons pas ces opérations en dehors de notre sujet, et nous nous contenterons de signaler que dans des pays de montagne, dans des marches pénibles où il fallait ouvrir la route, quelquefois même à

l'aide de dynamite, les colonnes furent toujours éclairées et gardées par les Cosaques que rien n'arrêtait, et qui indiquaient même la route.

Ils faisaient le service d'avant-postes même la nuit, en avant des piquets d'infanterie, et reliaient les colonnes ensemble là où il n'y avait point de chemins.

Admirons ce que peut faire une bonne cavalerie et ce que faisaient ces cavaliers de naissance, même dans un pays des plus escarpés et des plus montagneux. Dans les guerres de l'avenir, il faudra que la cavalerie légère prenne exemple sur les Cosaques, et qu'on apprenne à passer partout.

Poursuite exécutée par le colonel Rebinder.

Le colonel Rebinder quittait Étropol après la prise de cette ville, le matin du 25 novembre, avec 4 escadrons du 4e dragons et deux pièces pour se diriger sur Arab-Konak pendant qu'une deuxième colonne de même composition prenait une route plus à droite se dirigeant sur le même point. Il apprit bientôt qu'un convoi turc cherchait à s'échapper et se trouvait à peu de distance de son avant-garde ; il envoya immédiatement le major Berba avec le 1er escadron pour s'emparer de ce convoi. Celui-ci était reçu par la mousqueterie et le feu de deux pièces, il n'en continua pas moins à avancer contre l'escorte. Celle-là, déjà démoralisée par le combat de la veille, s'enfuit dans les montagnes, abandonnant une quarantaine de voitures qui furent envoyées en arrière.

Lorsque le colonel Rebinder arriva au pied des fortes pentes qui forment le Balkan-Étropol, il trouva la route tellement encombrée de voitures brisées et renversées, toutes chargées de cartouches, qu'il fut obligé de laisser ses pièces en arrière, les cavaliers eux-mêmes ne pouvant passer qu'un à un avec peine.

Ses patrouilles lui apprirent qu'il avait en avant de lui 3 bataillons turcs escortant un convoi qui montait péniblement. Le 1er escadron mit pied à terre pendant que le 2e restait en soutien

et envoyait des patrouilles au loin, en avant et sur les flancs. Les dragons à pied furent bientôt aux prises avec l'ennemi.

Pour faire croire aux Turcs qu'ils étaient attaqués par des forces bien plus considérables, on fit sonner *En avant!* par les trompettes placés sur différents points; la ligne de tirailleurs se jeta sur les Turcs aux cris de *Hurrah!* suivie par tous les cavaliers, même ceux qui avaient des chevaux de main. Les Turcs pris de panique s'enfuirent en jetant leurs armes. Les dragons remontèrent à cheval pour les poursuivre, puis remirent pied à terre lorsqu'ils les eurent atteints. Quelques voitures et 2 pièces d'artillerie tombèrent entre les mains des Russes. Les Turcs firent mine de défendre ces dernières et se groupèrent autour d'elles.

Ils n'attendirent cependant pas l'attaque des dragons qui s'élancèrent sur eux à la baïonnette. Les Turcs se jetèrent dans les bois et la poursuite ne put être continuée à cause de l'arrivée de la nuit.

Les dragons bivouaquèrent; ils n'avaient pas fait plus de 6 verstes ce jour-là. Le butin fut confié au régiment Préobrajensky qui avait rejoint.

Le colonel Rebinder était aussi renforcé à ce bivouac par la colonne de droite. Le lendemain, les deux détachements réunis sous les ordres du général Krasnow s'avançaient jusqu'à une redoute qui était le point d'appui de l'aile droite de la position ennemie d'Arab-Konak; ils s'arrêtaient et bivouaquaient à cet endroit.

Dans cette poursuite, qui fut aussi active que le terrain le permettait, nous signalerons encore à l'appui de ce que nous avons dit plus haut, l'habileté des dragons russes à combattre à pied ou à cheval suivant les circonstances. Ce qui fait bon marché de la légende qui ne veut pas que la cavalerie combatte à pied sous peine de perdre son entrain. C'est à cet entrain que les dragons russes, peu nombreux, durent leur succès contre des troupes en retraite il est vrai, mais dix fois plus nombreuses.

Fin des opérations du corps du général Gourko.

Après la prise de Pravitza et d'Étropol, le général Gourko s'avança par Orkanié, qui fut évacué, par la passe d'Arab-Konak, pendant qu'il envoyait un détachement sur Slatiza. Il dut s'arrêter devant les forces supérieures des Turcs qui avaient concentré une armée destinée à secourir Plewna sous les ordres de Méhémet-Ali et qui gardaient fortement la passe. Le détachement envoyé sur Slatiza s'empara de Kliskieuï, où il s'arrêta sur l'ordre du général Gourko.

Pendant ces opérations, la cavalerie fut utilisée comme avant-garde et cavalerie de liaison pour communiquer avec les différents détachements; nous ne pouvons pas entrer dans le détail de ces mouvements, qui n'ont rien de particulièrement intéressant : nous ne signalerons que l'occupation de Tchouriak, situé sur les pentes sud des Balkans et donnant un débouché sur le flanc gauche de la position d'Arab-Konak et dans la vallée de Sophia, pouvant ainsi permettre de tourner la position des Turcs. Les patrouilles russes parcoururent la vallée de Sophia et s'avancèrent jusqu'à Elesnitza, sans y trouver grand empêchement, et il n'y eut que quelques petites escarmouches d'avant-garde.

Quant à la cavalerie du général Léonow, elle passait sous le commandement du général Klot, celui-là étant mort à Bogot. Les hussards de la garde que nous avons laissés à Wratza reçurent l'ordre d'occuper avec deux escadrons le passage de l'Isker à Dramontza et d'observer avec deux autres Novatchin et Loutikovo. Ces deux points furent évacués par les Turcs et occupés par les hussards, quand les Turcs furent obligés de les abandonner par suite de l'arrivée de leurs adversaires à Orkhanié. Les hussards prenaient le contact avec la colonne du général Gourko. Le général Klot, avec 10 escadrons et 6 pièces, se rendit aussi à Loutikovo et constata que les Turcs avaient pris position à peu de distance de ce village, et s'étaient retranchés ; une patrouille

d'officier envoyée pour explorer les derrières de la position ennemie reconnut que Jablonitza était occupé. Les uhlans de la garde étaient restés à Wratza pour observer la position de Biskowatz et se maintenaient en liaison avec la brigade Arnoldi qui, plus au nord, observait Rahova.

On resta dans cette situation jusqu'à la fin de décembre, sauf en ce qui concerne Rahova qui fut prise par le général Meyendorf et le colonel roumain Saliacano. Dans cette affaire, la cavalerie entra comme toujours en combinaison avec les autres armes qu'elle secondait de son mieux. Elle chargea les Turcs dans leur retraite, le général Meyendorf n'ayant pu les empêcher de passer et de se retirer vers le sud.

Sur le théâtre Est de la guerre, Suleyman-Pacha faisait une démonstration contre l'armée du Grand-Duc; il eut un succès à Elena, mais il fut obligé de s'arrêter, n'ayant pas un nombre de troupes assez considérable pour pouvoir repousser les Russes et débloquer Plewna. Il eût fallu pour cela un effort général de toutes les armées turques. Les Turcs n'avaient ni l'énergie, ni l'unité suffisante dans le commandement pour faire un aussi gros effort. Les opérations, de ce côté, ne donnèrent lieu à aucune action de cavalerie digne d'être citée. Peut-être la cavalerie eût-elle pu arrêter les Turcs à Elena, si une partie avait été assez judicieusement disposée pour servir de réserve, puisqu'elle n'était pas entièrement utilisée pour le service de sûreté et d'exploration.

Opérations de la cavalerie dans la Dobrutcha.

Nous avons laissé l'armée du général Zimmermann chargée d'envahir la Dobrutcha et de couvrir le mouvement de l'armée de Bulgarie, sur la rive droite du Danube, à Braïla. Son premier objectif était le mur de Trajan, longé par le chemin de fer de Kustendjé à Tchernawoda. Meschidié, qui est située au centre de cette ligne, fut abandonnée par les Turcs et occupée sans combat ; il en fut de même de Kustendjé. A partir de ce moment, l'armée du général Zimmermann resta sur la défensive

sur la ligne Tchernawoda-Kustendjé, ne se trouvant pas assez forte pour attaquer les Turcs sur Silistrie et le camp retranché de Bazardschik. Sa marche fut d'abord très lente et il ne fit pas poursuivre par sa cavalerie plus de 8 à 9 kilomètres les troupes turques qui avaient abandonné Meschidié. Il se contenta ensuite de lancer de ses cantonnements des reconnaissances de cavalerie plus ou moins fortes dans le quadrilatère formé par Kustendjé-Tchernawoda-Silistrie-Kawarna, en passant par Bazardschik, afin de purger le pays de Tcherkesses et pour retenir les Turcs le plus possible de ce côté.

Sa cavalerie se composait de la 1re division des Cosaques du Don avec 3 batteries du Don, de 4 sotnias du régiment de Cosaques du Don n° 29, avec une batterie de 4 pièces. Soit 28 escadrons. Elle était établie au bivouac au sud de la ligne occupée par l'infanterie dans les villages d'Ouzounomat, Mahmoudsaï, Bilailer, Mahmoudskhi et Dorbouk. La première reconnaissance fut envoyée, le 23 juillet, le long des côtes jusqu'à Mangalia, et, le 27, dans la direction de Bazardschik jusqu'à Mouzabir. Les Cosaques ne rencontrèrent pas l'ennemi; ils firent connaître que les chemins étaient mauvais, qu'il y avait peu de vivres et de fourrages, qu'il n'existait des fruits que dans certains endroits et que l'eau y était à peine potable.

Le 2 août, une demi-sotnia de Cosaques du régiment n° 29 fut envoyée de Mansourat sur Bazardschik par Mangalia. Elle rencontra, à Solimanlik, une bande de 30 Tcherkesses. Ceux-ci se retirèrent sur Tcheradzy, à 15 kilomètres de Mangalia.

Le bruit s'étant répandu que les Turcs avaient l'intention de faire un mouvement en avant, le général Zimmermann se concentra et fortifia sa position. Cette menace ayant eu pour effet de suspendre les reconnaissances, les Tcherkesses recommencèrent leurs razzias sur le pays; il fallait mettre un terme à ces incursions.

Le 25 août, le 15e régiment de Cosaques était envoyé d'Ouzounomat à Kousgoun. Il quitta son bivouac à 10 heures du soir et se porta sur Maltschewo où il prit un repos de 4 heures. Le 26, à 4 heures du matin, les Cosaques se remirent en marche. Ils recevaient des coups de fusil quelques kilomètres avant d'arriver à

Kousgoun, ce qui ne les empêchait pas d'entrer dans ce village à 6 heures du matin. On avait appris par des Bulgares qu'il s'y trouvait un détachement de 20 hommes venus pour réquisitionner des fourrages. Les Cosaques cherchèrent à les cerner, ceux-ci firent une résistance héroïque et perdirent 11 hommes tués et 7 prisonniers. La reconnaissance rentra au bivouac après cette affaire.

Le 28 août, le colonel Varlanow fut envoyé sur Mouzalin, en passant par Tatarkeuï avec 5 sotnias de Cosaques du 15e régiment et une du 16e et 2 batteries à cheval. Cette reconnaissance aperçut à Tatarkeuï une bande de cavaliers se dirigeant sur Katchgatski, et l'escadron de tête apprenait que 500 cavaliers devaient camper à Karagatsch, à 25 kilomètres au sud-ouest. Le lendemain à 5 heures et demie du matin, le détachement quittait Tatarkeuï, son avant-garde rencontrait une ligne de tirailleurs ennemis à Mahalisi. En même temps on remarquait sur la droite un détachement de 150 cavaliers couverts par des flanqueurs et sur la gauche un autre détachement de cavaliers à rangs serrés.

Le terrain ne permettant pas une appréciation exacte de la force de l'ennemi, une patrouille soutenue par 3 pelotons fut envoyée sur le flanc droit de l'adversaire.

Pendant ce mouvement, les Turcs envoyaient de leur côté une forte ligne de tirailleurs contre le régiment de Cosaques. Celui-ci déploya une sotnia en première ligne, 2 en deuxième ligne et une quatrième en troisième ligne ; les batteries ouvrirent le feu sur le détachement turc maintenu à rangs serrés. Ce détachement fut mis en désordre après quelques coups de canon, et le feu des tirailleurs ennemis faiblissant, le colonel Varlanow les fit charger de front par 3 sotnias, pendant que la quatrième les chargeait sur le flanc droit.

Les Turcs ne tinrent pas et ils furent poursuivis pendant 9 kilomètres jusqu'à Azarlik. Il faisait tellement chaud que des officiers et des soldats russes furent obligés de s'arrêter pendant la poursuite, ce qui n'empêcha pas le détachement de rentrer à son bivouac, où il arriva à 2 heures du matin, faisant une soixantaine de kilomètres. Il ramenait une centaine de chevaux, 250 têtes de bétail et 5,000 moutons. On ne peut s'expliquer cette longue marche que par le désir de mettre en sûreté le butin conquis.

L'importance du troupeau enlevé à Azarlik prouverait que le pays n'était pas aussi épuisé que les premières reconnaissances de Cosaques, dont nous avons parlé plus haut, l'avaient affirmé; et on doit penser que le pays devait avoir l'eau potable nécessaire pour abreuver un nombre d'animaux aussi considérable et le fourrage suffisant pour les nourrir. Les continuelles incursions des Tcherkesses prouvaient bien d'ailleurs qu'il y avait vivres et fourrages à réquisitionner.

Peu après son arrivée sur la ligne du rempart de Trajan, le général Zimmermann avait demandé un renfort de cavalerie, on lui avait envoyé le 7e dragons et le 7e hussards de la 7e division de cavalerie; il est vrai qu'on lui retirait le régiment de Cosaques n° 29; il n'avait donc, en réalité, que 4 escadrons de plus.

Ces deux régiments étaient arrivés avec le commandant de la division général Mausei.

Le 26 août, le jour même où le 15e Cosaques était envoyé sur Bazardschik comme nous l'avons vu plus haut, 2 escadrons étaient dirigés de Kustendjé sur Mangalia; ils rentrèrent à leur bivouac d'Azy-Darlouk en faisant un détour par Karakeuï.

Le 8 septembre à 10 heures du soir, un escadron de dragons était envoyé d'Azy-Darlouk sur Mangalia; on évita les chemins frayés et l'on arriva à 6 heures du matin, le 9, sur les hauteurs d'Amsatki, après une marche très fatigante: ce qui prouvait que le pays n'était pas aussi difficile qu'on le disait, puisque l'on pouvait y faire une marche de nuit en dehors des chemins frayés. On se reposa trois heures et l'on prit le chemin de Mangalia à Kawarna. L'ennemi étant signalé dans cette localité, le chef d'escadrons qui commandait cette reconnaissance envoya 2 pelotons pour attaquer le village de front et un peloton sur chacun des flancs pour cerner toutes les issues.

Les bachi-bouzouks et les Tcherkesses, au nombre de plus de 200, qui l'occupaient prirent la fuite en laissant 38 des leurs, 65 chevaux de selle, 100 de bât chargés de grain, 8 voitures.

L'escadron rentrait le 11, à 3 heures du matin, à son bivouac.

Les Turcs n'en continuaient pas moins leurs réquisitions de chevaux, de bétail et de blé, et on apprit qu'ils s'emparaient de

toutes les provisions et de tous les troupeaux qui se trouvaient entre Mangalia et Kawarna, dans le pays de Giorman.

Deux escadrons du 7ᵉ dragons avec 2 pièces furent dirigés sur ce point, qui était éloigné d'environ 60 kilomètres de leur bivouac d'Asy-Darlouk. Après leurs premiers engagements malheureux, les Turcs étaient devenus plus circonspects et se gardaient mieux. On le savait : c'est pour cela que le colonel du 7ᵉ dragons, qui commandait la reconnaissance, résolut de ne voyager que la nuit, de façon à pouvoir tomber sur les derrières de l'ennemi sans avoir été éventé. A cet effet, il quitta le bivouac le 16, à 7 heures du matin, se dirigeant à travers champs par Amatsi et Karakeuï jusqu'à 9 kilomètres au sud de Mangalia. Il fit reposer sa troupe dans les fermes abandonnées jusqu'au milieu de la nuit et se remit en marche au clair de lune, en passant par Jedenskieuï; il arrivait à 7 heures du matin à l'est de Giorman. Là, il apprit que les Turcs fourrageaient au nord-ouest de Satalmysch, il s'y porta immédiatement avec un escadron et 2 pièces, pendant que le deuxième escadron était dirigé sur Skhabla pour couper la retraite de l'ennemi sur Kawarna. La surprise fut complète : pendant que 2 pelotons et les 2 pièces restaient en soutien à l'entrée du village, 2 autres pelotons y entraient par les issues latérales et sabraient les Tcherkesses qui s'y trouvaient.

L'escadron envoyé sur Skhabla en chassait également des fourrageurs ennemis.

Les escadrons se rallièrent à midi puis battirent en retraite ; ils ramenaient 32 prisonniers, 40 voitures chargées, 300 chevaux. L'un des deux escadrons était resté à cheval 27 heures, l'autre 22, aucun cheval n'était blessé ou n'était resté en arrière.

Le 7ᵉ hussards était arrivé le 17 septembre à Kustendjé ; il avait marché de Kustendjé à Babadaghen, faisant 500 kilomètres sans repos. Il n'avait que 5 chevaux malades.

Le général Zimmermann partagea sa cavalerie en deux groupes : les 15ᵉ, 16ᵉ et 17ᵉ régiments de Cosaques et 2 batteries à cheval qui bivouaquaient à l'ouest furent placés sous les ordres du général Schamschew ; le 7ᵉ hussards, le 7ᵉ dragons et le 18ᵉ régiment de Cosaques, sous les ordres du général Mausei, tenaient la partie est de la ligne.

Il entrait dans la mission du général Zimmermann de porter sa cavalerie sur la ligne Kawarna-Bazardschik-Silistrie, pour limiter le territoire réquisitionné par les Turcs, les observer et prévenir s'ils faisaient un mouvement sur les Lignes de Trajan; enfin, il devait les retenir et les empêcher d'envoyer des renforts aux armées de la Bulgarie.

Nous allons voir comment cette mission fut exécutée.

Le commandant de la division de Cosaques fut chargé d'une reconnaissance offensive sur Silistrie. Il avait sous ses ordres 4 sotnias de ses 3 régiments, 2 batteries à cheval, 1 régiment d'infanterie et une batterie de la 17[e] division.

La colonne partit le 20 septembre de Meschidié et le même jour les 15[e] et 16[e] régiments de Cosaques couchèrent à Kousgoun, le 17[e] à Giulbonnar, l'infanterie avec la batterie de campagne à Maltschewa. La marche fut très pénible par suite du mauvais temps; le général Schamschew ne jugea pas à propos de pousser sa reconnaissance plus loin et fit rentrer ses troupes.

La reconnaissance dirigée par le général Mausei sur Bazardschik se composait des 3 régiments sous ses ordres, de 8 pièces à cheval, de 3 bataillons d'infanterie et d'une batterie de campagne.

Elle partit le 25 septembre et, malgré la pluie, la cavalerie arrivait le soir en 3 colonnes à Mausabeï (42 kil.), Tcherkessekieuï (40 kil.) et Elibeikeuï (42 kil.); l'infanterie et la batterie de campagne à Gieuvenli (30 kil.).

Le lendemain, l'infanterie et la colonne de gauche arrivaient à Orman-Koujousa, où elles séjournèrent; celles du centre et de droite se portèrent à Tachoban-Koujousa (9 escadrons et 6 pièces).

La colonne de droite (18[e] Cosaques et 2 pièces), en marchant de Mausabeï à Tachoban-Koujousa, était flanquée à droite sur le chemin conduisant de Elibeikeuï à Bazardschik, par un demi-escadron qui rencontra au nord d'Elibeikeuï un détachement ennemi de cavalerie régulière, bien supérieur en nombre, cantonné dans une ferme.

Les Cosaques engagèrent le feu tout en battant en retraite. Le régiment entendit la fusillade et envoya 1 escadron et demi pour appuyer les Cosaques. Les Turcs, au nombre, de 500 repoussèrent les Russes envoyés à leur rencontre, mais ils tombèrent sur les

4 escadrons restants qui les repoussèrent à leur tour avec pertes. Le général Mausei rassembla ses troupes et bivouaqua à Koujousa.

Le lendemain 27, il marcha réuni pour faire la reconnaissance de Bazardschik, dont il approcha jusqu'à 5 kilomètres. Il eut une rencontre avec 700 cavaliers égyptiens qui ne tardèrent pas à battre en retraite sous les obus des Russes. Les Turcs firent sortir une forte colonne d'infanterie qui se déploya; les Russes battirent en retraite à leur tour, poursuivis par le feu d'une batterie Krupp.

En battant en retraite sur Kara-Osmanly, la reconnaissance russe se heurta à un parti de 300 Tcherkesses divisés en deux groupes, dont l'un en embuscade dans une ferme. L'escadron d'avant-garde mit pied à terre et fouilla la ferme, pendant que le 2e escadron se portait au-devant de l'autre détachement et le mettait en déroute. Ces Tcherkesses avaient été envoyés pour couper la retraite aux Russes.

Pendant la reconnaissance sur Bazardschik, l'infanterie et l'artillerie étaient restées à Osman-Koujousa où ils avaient pris une position d'attente.

Le général Mausei, considérant sa mission comme terminée, battit en retraite, la cavalerie et les hussards rentrèrent le soir même à leur bivouac à Azy-Darlouk, après une marche de 55 kilomètres. Cette cavalerie fit une marche de 200 kilomètres en 4 jours sans avoir ni hommes ni chevaux malades.

Le 19 octobre, le général Zimmermann faisait renouveler la reconnaissance sur Silistrie. Elle se composait de 18 sotnias de Cosaques, 6 bataillons d'infanterie, 28 pièces d'artillerie, 1 compagnie de sapeurs.

Le mouvement se fit en 4 colonnes. Le 15e régiment de Cosaques avec 6 pièces forma l'aile droite et se dirigea vers Gobahlski sur le Danube, le 16e Cosaques, 6 bataillons d'infanterie et 2 batteries marchèrent sur Maltschewa, le 17e Cosaques et 2 pièces sur Bouranndschawa, le 18e Cosaques et 2 pièces sur Tatarkieuï.

Le 17, le 15e Cosaques se porta sur Beilik. Une sotnia qu'il avait lancée sur son flanc droit rencontrait un convoi de 100 voitures de blé, escorté par de la cavalerie et de l'infanterie; la demi-sotnia mettait pied à terre et ouvrait le feu contre le convoi, les

deux autres pelotons restés à cheval cherchèrent à couper la retraite aux Turcs. Ce mouvement décida ceux-ci à battre en retraite en abandonnant leur convoi, bien qu'ils fussent beaucoup plus nombreux. Les Cosaques, soutenus par une sotnia et demie, poursuivirent les Turcs; ils firent quelques prisonniers et ramenèrent 100 voitures et 145 bœufs.

Le 17e Cosaques s'emparait de 80 chevaux de bât à Karaorman. Le 18e bivouaqua à Jeredskheuï, l'infanterie et les batteries à pied à Kousgoun.

Les 15e, 16e et 17e régiments de Cosaques se réunirent à Liplitza et 4 sotnias de Cosaques furent envoyées en reconnaissance sur Kasclija, Galitza et Girlitza. En arrière, 3 bataillons d'infanterie marchaient de Kousgoun sur Karaorman et 3 autres sur Derecbaly. Le 18e Cosaques à l'aile gauche se dirigea sur Silistrie. Dans ce mouvement, le détachement envoyé sur Girlitza tomba sur un groupe de 80 cavaliers ennemis qu'il dispersa.

Les Cosaques apprirent, pendant cette reconnaissance, que 300 chevaux se trouvaient à Girlitza, un autre détachement de cavalerie à Bartschma et un autre à Adarkesi, composé de 2 bataillons, 1 escadron et 4 pièces. Les Cosaques envoyés dans les autres directions n'avaient aperçu que des patrouilles.

Lorsque toute la cavalerie fut de retour à Liplitza, le général Schamschew considéra la reconnaissance comme terminée et battit en retraite sur Karaorman pour rentrer le lendemain dans les bivouacs.

Le même jour, le commandant du 7e hussards, pour couvrir le flanc gauche de cette reconnaissance, se portait de son bivouac de Macehmouski sur la route de Medschidié à Bazardschik. Le 17 octobre, il arrivait à Tatarkeuï, le 18 à Mousabei, où il fit quelques prisonniers.

Le 19, ces deux escadrons se portaient sur Elibeikeuï où on s'empara encore de 18 chevaux. Le 19 la reconnaissance rentrait.

Les Russes ayant cessé pendant quelque temps leurs reconnaissances, les Turcs recommencèrent leurs incursions et leurs réquisitions. Par suite, le 7 novembre les Russes reprenaient leurs reconnaissances, et deux pelotons de dragons surprenaient

entre Sirty-Keuï et Ischifofaki un convoi de 75 voitures et faisaient 75 bachi-bouzouks prisonniers.

Le 19, on décidait une grande reconnaissance de tous les détachements de Medschidié sur la ligne Bazardschik-Silistrie, surtout sur Omour-Faki, puis de Kustendjé sur la ligne de Bazardschik et Kawarna. Ces points étaient à environ 80 kilomètres des points de départ.

Le général Schamschew commandait la reconnaissance sur Omour-Faki; il avait sous ses ordres ses trois régiments de Cosaques à 4 sotnias et 6 pièces. Ces troupes partirent le 20 novembre de leurs bivouacs pour se concentrer à Mahabs.

De là, par une marche très fatigante, on se porta en avant dans un pays très difficile; à la fin de la journée, on se heurta à quelques patrouilles qui se replièrent sur Silistrie et Bazardschik. Le 21 novembre, la colonne se dirigea sur Psajuke-Armaldy, où elle arriva à midi. Les patrouilles rencontrèrent quelques cavaliers ennemis et l'une d'elles donna ce renseignement qu'une troupe turque était sortie de Bazardschik se dirigeant sur Medschidié. Sans faire contrôler ces dires, le général Schamschew ne crut pas devoir aller plus loin. Il envoya 5 sotnias avec ordre de se porter jusqu'à 18 kilomètres en deçà de Omour-Faki environ et rétrograda sur Mousabei. Le renseignement qu'on lui avait donné était faux et il ne rencontra personne. Il rentra à Medschidié sans prolonger sa reconnaissance.

Une autre reconnaissance offensive envoyée sur la ligne Kawarna-Balischik-Bazardschik, sous les ordres du général Mausei, fut mieux conduite; elle se composait de 4 escadrons de Cosaques, de 3 escadrons de chacun des régiments de la 7e division et 10 pièces à cheval. Le 21 novembre, les Cosaques se portèrent avec deux pièces d'artillerie sur Karabagh par Gieuvenli; les hussards avec 4 pièces se dirigèrent sur Karadschaler par Karaskriet.

Les dragons sur Sirtykeuï par Kutschouket ; ils occupaient un front de 18 kilomètres, sur une ligne distante de 25 kilomètres de Mangalia. Le 22, les patrouilles envoyées jusqu'à Kawarna ne rencontrèrent personne. Le 23, les dragons et les hussards se portaient plus loin contre Baltschik. Arrivé à Iroudska, l'escadron de pointe fut reçu à coups de fusil par 500 cavaliers ennemis. A ce

moment, le colonel Launitz avec 2 escadrons et 4 pièces était à Douroular, à 5 kilomètres en arrière. Il se porta de suite au secours des hussards, fit mettre pied à terre à ses hommes et ouvrir le feu à son artillerie.

Le brouillard était si intense que le feu n'eut pas beaucoup de résultat. Les dragons et les hussards se décidèrent enfin à s'élancer sur l'ennemi qui fut culbuté et poursuivi jusqu'à 10 kilomètres de Baltschik; ce village était fortifié et occupé par de l'infanterie.

Le régiment de Cosaques qui était arrivé le même jour à Karabagh, détachait une sotnia pour explorer dans la direction de Bazardschik; cette reconnaissance arriva jusqu'à 2 kilomètres au delà d'Horsala, elle fut obligée de revenir par suite de l'intensité du brouillard. Arrivés à 500 mètres d'Horsala, les Cosaques aperçurent une troupe de cavaliers sur leur flanc droit.

Les reconnaissances signalèrent aussi un détachement ennemi, la sotnia leur fit aussitôt face. Les Turcs se précipitèrent sur les Cosaques en menaçant de leur couper la retraite. Ceux-ci se réfugièrent dans le village qu'ils barricadèrent et forcèrent par leurs feux l'ennemi à s'arrêter.

Le gros du régiment de Cosaques, non loin de là, entendit la fusillade et le colonel envoya immédiatement une autre sotnia appuyer la première, celle-ci mit pied à terre et se déploya contre le flanc droit de l'adversaire et dégagea celle déjà engagée. Le colonel arriva lui-même avec une autre demi-sotnia, laissant en arrière une sotnia et demie et l'artillerie.

Malgré ce renfort, les Russes battirent en retraite devant les Turcs, dont le nombre put être évalué à 500 cavaliers et à 2 compagnies d'infanterie, et ils ne furent arrêtés que par le tir de l'artillerie. Le colonel rallia son régiment à Kara-Gioe-Kojousan.

Le 24, toutes les troupes rentrèrent dans leurs cantonnements, et il n'y eut plus d'événements importants, la mauvaise saison ayant rendu impossible toute espèce d'entreprise jusqu'au moment de la chute de Plewna, sur cette partie du théâtre de la guerre.

Ce qui frappe dans l'examen de toutes ces reconnaissances, c'est leur nombre pour un mince résultat. On compte environ 80 kilomètres des Lignes de Trajan à la ligne Silistrie-Bazardschik-

Kawarna; et, somme toute, on n'a pas empêché les Turcs d'une façon absolue de faire des réquisitions sur le territoire compris entre ces deux lignes; on ne les a pas suffisamment inquiétés pour les empêcher d'envoyer des renforts en Bulgarie. Pourquoi aussi faisait-on revenir les reconnaissances de cavalerie à leur ancien bivac, en leur imposant souvent des marches de nuit fatigantes? Il semble que toute la cavalerie aurait dû être jetée le plus loin possible, en avant des Lignes de Trajan; comme cela, elle aurait tenu le pays et empêché toutes les incursions des Turcs. Qu'avait-elle à craindre? Elle était assez forte pour n'avoir rien à redouter de la cavalerie turque, et, si l'infanterie s'était avancée pour la déloger de ses cantonnements, elle aurait reculé, mais aurait rempli le but de tenir les Turcs en haleine et de les empêcher d'envoyer des troupes au sud. Quelques bataillons, en postes de repli sur une ligne intermédiaire, auraient suffi pour assurer la complète sécurité de la cavalerie.

Il y eut peut-être des difficultés que nous ne connaissons pas, qui s'opposèrent à cette manière de faire : insalubrité du pays, difficulté des abreuvoirs et des ravitaillements. Aussi nous ne concluons pas. Comme nous l'avons dit, les renseignements sur cette guerre sont souvent obscurs, imparfaits, erronés, et nous ne prétendons donner que l'idée tactique qui nous frappe, d'après le récit que nous avons entre les mains, sans blâmer une chose que les circonstances n'ont peut-être pas pu empêcher. Comme nous l'avons déjà signalé sur d'autres théâtres d'opérations, nous remarquerons encore là la composition des colonnes, envoyées en reconnaissances, composées de faibles détachements, éloignés les uns des autres et ne se soutenant pas mutuellement.

Cette dispersion sera toujours blâmable; on risque ainsi d'avoir des échecs que l'on pourrait éviter, ce qui est arrivé d'ailleurs plusieurs fois, et on est faible partout. Nous croyons que pour reconnaître il faut envoyer des patrouilles plus ou moins fortes, que l'on suit avec le gros dans une direction centrale, et, lorsqu'elles vous signalent l'ennemi, on se porte sur lui, par la ligne la plus courte avec tout son monde.

Ces reconnaissances doivent être tout au plus de la force maxima de un ou deux escadrons, et sans artillerie, de façon à être très

mobiles ; à moins d'être des reconnaissances offensives composées alors des trois armes et, souvent même, de grosses unités, qui, elles, peuvent être appelées à combattre, et sont portées en avant pour déchirer un rideau, que les détachements envoyés ordinairement en exploration ne pourraient pas écarter. C'est ce que l'on faisait sous le premier Empire.

Nous avons, dans les pages précédentes, préconisé le feu de la cavalerie dans certaines circonstances, mais il nous a paru que les Turcs et les Russes en abusaient souvent. Nous avons observé que deux partis de cavalerie arrivés en présence mettaient pied à terre et combattaient ainsi. C'était peut-être par suite de difficultés du terrain qui ne se prêtait pas aux mouvements à cheval. Mais le principe qui prescrit à la cavalerie de combattre à cheval toutes les fois qu'elle le peut est absolu et ne doit pas souffrir d'exception, surtout lorsqu'elle a en face d'elle de la cavalerie. Ce qui ne veut pas dire que, si on peut attirer la cavalerie ennemie sous le feu de quelques unités embusquées, pour profiter du désordre occasionné par ces feux et la charger, on doive éviter de le faire. Ce procédé tactique doit, au contraire, être recommandé.

D'ailleurs, ce cas ne fait pas exception à la règle, puisque ce sera l'arme blanche qui donnera l'effort principal et devra déterminer la victoire.

Nous avons vu aussi les Cosaques faire des feux à cheval en tirailleurs. Bien que cette manière d'agir soit condamnable, elle s'expliquait dans le cas particulier par la nécessité où ils étaient de faire savoir aux troupes qui étaient dans les environs, qu'ils étaient engagés et qu'ils avaient besoin de secours.

Il y eut de grandes différences dans la manière où toutes ces reconnaissances furent conduites, les unes le furent avec énergie et même abus inutile de fatigue pour les hommes et les chevaux. Il n'était pas utile de faire faire de longues retraites sans arrêt, même la nuit, lorsque rien n'inquiétait (à moins qu'il n'y eût encore là des motifs que nous ne connaissons pas). Rappelons, en tout cas, ce principe qu'un chef de cavalerie est un mauvais chef quand il ne sait pas ménager une troupe qui fond aussi facilement que la cavalerie, et que toute fatigue inutile qu'il lui impose est

blâmable. C'est, d'ailleurs, la plus grande difficulté de la conduite de l'arme.

Si on admet que pour des raisons que nous ne connaissons pas, comme nous l'avons dit plus haut, que les reconnaissances de cavalerie aient été absolument obligées de rentrer dans les Lignes de Trajan après chaque exploration, elles furent loin de remplir leur but et de rendre tous les services qu'elle auraient pu rendre. Elles auraient dû assurer à leur profit les réquisitions dans le pays et faire un raid autour de Bazardschik, et même dans les environs de Silistrie, pour détruire les voies de communications, surtout les télégraphes, et porter l'inquiétude dans les cantonnements turcs disséminés. Une grande opération dans ce sens aurait donné un résultat bien plus grand que toutes ces reconnaissances multipliées, dont nous avons vu beaucoup même ne servir qu'à fatiguer les chevaux et diminuer les effectifs.

Coup d'œil sur la situation des armées belligérantes après la prise de Plewna.

La capitulation de Plewna eut lieu le 10 décembre, et la physionomie de la guerre allait changer. A ce moment, la situation des troupes russes était la suivante :

1° L'armée du général Zimmermann, environ 25,000 hommes, aux lignes de Trajan ;

2° Le grand-duc héritier sur le Lom et occupant les points d'Elena et de Tirnovo avec 500,000 hommes ;

3° Le général Radetzki, avec 30,000 hommes, à la passe de Schipka ;

4° Le général Gourko, à l'est de la route Plewna-Sophia, avec 30,000 hommes, dont 6,000 cavaliers ;

5° Sous Plewna environ 110,000 hommes.

Les Turcs opposaient à ces forces :

45,000 hommes dans le quadrilatère ;

45,000 hommes vis-à-vis la passe de Schipka ;

35,000 hommes à Slatitza et dans les positions fortifiées de

Babakonak. Enfin, 50,000 hommes gardaient les débouchés des Balkans au nord de Karlova et de Téké, entre l'armée de Schipka et celle de Sophia.

Malgré l'approche de l'hiver, les Russes résolurent de franchir les Balkans et de ne pas laisser l'armée turque se réorganiser et fortifier les débouchés des différents passages.

Les troupes que les Russes allaient jeter en Roumélie par toutes les passes existant depuis celles d'Arab-Konak jusqu'à celle de Tvardiza, se composaient : de toute la garde (3 divisions), des IVe, VIIIe, IXe et XIe corps d'armée, des 2e, 3e et 24e divisions d'infanterie, de 2 brigades de chasseurs de la légion bulgare, des 2e et 3e divisions de grenadiers et de 6 divisions de cavalerie. La Serbie avait déclaré la guerre à la Turquie et opérait à l'aile droite de l'armée russe. Par suite de l'impéritie des Turcs, il n'y eut pour s'opposer à cette invasion que 30,000 hommes de Schipka, 30,000 hommes de Sophia et 10,000 hommes que Suleyman avait amenés par Varna à Constantinople.

Celui-ci avait encore livré, le 12 décembre, une grande bataille au grand-duc, à Mechtka, et avait été repoussé avec de grandes pertes. Nous ne signalerons dans cette bataille qu'un mouvement de cavalerie. Le grand-duc voulant faire une contre-attaque sur l'aile turque pour dégager la position de Mechtka, fortement pressée par l'ennemi, la fit exécuter par la 2e brigade de la 12e division de cavalerie, 3 escadrons du 2e hulans, 1 sotnia du 37e Cosaques du Don, 2 sotnias du 36e et 2 batteries à cheval. Cette masse de cavalerie put rejeter en arrière l'infanterie ennemie. Ce mouvement était secondé sur son flanc droit par 2 bataillons d'infanterie, suivis d'une brigade d'infanterie et de 2 batteries. Ce mouvement est pour ainsi dire classique ; il est préconisé dans tous les ouvrages d'art militaire, et il est certain qu'une masse de cavalerie qui, aux ailes de la ligne de bataille, pourra se porter sur les flancs et même les derrières des positions ennemies, contribuera dans une grande mesure au succès décisif, surtout si elle est soutenue et appuyer par les autres armes qui viendront consolider l'avantage qu'elle aura pu obtenir.

Passages des Balkans par les Russes.

Les instructions données par le grand quartier général russe étaient les suivantes : à l'ouest, le général Gourko devait commencer le passage des Balkans, ensuite le général Karsow à la passe de Trajan, avec la 3e division d'infanterie et la brigade de Cosaques qu'il avait sous ses ordres ; un jour après, le général Radetzki devait descendre dans la vallée de la Toundja, par la passe de Schipka, couvert sur sa gauche par le général Delinghausen, qui devait contenir Suleyman-Pacha et se diriger par Yamboli sur Slivno.

Le général Gourko résolut de passer les Balkans sur trois points différents, en employant des sentiers couverts de glace et de neige, pour surprendre les Turcs, et en laissant un rideau de troupe vis-à-vis de leurs positions fortifiées. La plus grande partie de sa cavalerie était envoyée du côté de Berkovatz et de Pirot, pour se mettre en communication avec l'armée serbe. La colonne principale avait 16 escadrons ; la colonne de droite 16 escadrons, et celle de gauche 4 seulement. Le but du général Gourko était de chercher à cerner l'armée turque cantonnée à Komartzi, au sud des Balkans.

Après de grosses fatigues et des efforts incroyables, la principale colonne du général Gourko parvint à déboucher par Tchouriak sur Eslenitza. Bien que les chevaux fussent épuisés par le passage des montagnes, la cavalerie disponible était immédiatement envoyée en reconnaissance ; entre autres, le 30 janvier, les 1re et 2e brigades de cavalerie de la garde sortirent de leurs bivouacs à l'est d'Eslenitza et poussèrent des reconnaissances contre Tachkissen et dans la direction de Sophia. Le général-major Etter se porta sur Tachkissen avec le régiment des grenadiers à cheval et la moitié du régiment des uhlans de la garde, pendant qu'un escadron de la 2e brigade était dirigé sur Jenikau pour observer la chaussée conduisant de Sophia à Philippopoli, un escadron de la même brigade était porté sur Dohny-Bougarow.

Le général Etter s'avança sur Tachkissen avec 4 escadrons, pendant qu'il se faisait flanquer par deux escadrons envoyés sur Gorny-Malina (à 5 kilomètres ouest de Komartzi) et sur Cokantia, avec mission d'explorer dans la direction de Dolny-Komartzi.

En approchant de Tachkissen, ces escadrons se déployèrent, ce qui attira sur eux le feu de l'artillerie ennemie, l'infanterie prit ses formations de combat et les Tcherkesses sortirent du village. La démonstration des Russes avait fait mettre en mouvement les troupes cantonnées dans Tachkissen, et ils avaient pu reconnaître qu'il était fortement occupé par un détachement des trois armes. A l'approche d'un village fortement occupé et dans lequel on ne peut entrer, un simulacre d'attaque, quand on a des forces suffisantes, est le meilleur moyen de se rendre compte de la situation de l'ennemi. Par ce moyen, le général Etter avait pu apprécier l'effectif des troupes ennemies et remplir le but de sa reconnaissance. Il fit judicieusement replier ses escadrons, quand ce but fut rempli.

Le détachement de flanc-garde s'était avancé sur Malkouvo, au sud de Tachkissen, et avait acquis la conviction que l'ennemi était en assez grand nombre sur les hauteurs au sud de ce dernier village. Le régiment de grenadiers à cheval resta en observation à 5 kilomètres à l'ouest de Tachkissen, sur la chaussée de Sophia, pendant que les uhlans conduisaient les prisonniers au bivouac d'Eslenitza. L'escadron de dragons envoyé sur Janikau y avait aussi rencontré un détachement ennemi qui s'était enfui. A son retour, il fut attaqué lui-même par des forces supérieures, mais fut dégagé par la brigade de Cosaques du Caucase, et Gorny-Boukarov, près duquel cet engagement avait eu lieu, fut occupé momentanément.

La brigade du Caucase, dès le 27, avait été aussi envoyée en reconnaissance, prit des convois sur la route de Sophia à Tachkissen et dispersé leur escorte ; ce fut pendant une de ces reconnaissances qu'elle se trouva à portée pour secourir les dragons.

Le 31 décembre, le général Gourko s'emparait de Tachkissen et, par suite, les Turcs évacuaient leurs positions de Arab-Konak, où ils avaient tenu si longtemps, se trouvant complètement tournés. La cavalerie fut peu employée au combat de Tachkissen, les

difficultés du terrain n'ayant pas permis qu'on l'envoyât à la poursuite de l'ennemi.

Le 4 décembre, le général Gourko prenait Sophia qui fut abandonné par les Turcs sans combat; une des causes de leur retraite fut que la route de Philippopoli leur était coupée par une brigade de cavalerie de la garde à Tchardaklich, et qu'il se virent cernés de trois côtés dans une ville qui n'avait pas de défenses suffisantes, et dans laquelle rien n'était préparé pour la résistance. L'arrivée rapide de la cavalerie russe, que l'on croyait encore de l'autre côté des Balkans, avait obtenu ce résultat.

Le général Gourko n'avait employé pour la prise de Sophia qu'un nombre de troupes restreint et les autres continuaient à serrer de près l'armée turque. Signalons la mort du général Kalateï qui commandait une des colonnes qui s'avançaient sur Petrichevo. Il n'avait aucune cavalerie dans son détachement et pour voir il fut obligé de se porter lui-même en avant avec son escorte et il fut frappé par un feu de salve inopiné des Turcs, ainsi que le général Philosophow qui l'accompagnait. Ce fait prouve une fois de plus quelle est l'inquiétude de voir et de savoir d'un général qui n'a pas de cavalerie à sa disposition.

Dans cette marche à la poursuite des Turcs on signale un mouvement de la cavalerie russe de Smowsko sur Rakowitza où était signalée de la cavalerie turque. Celle-ci ne tint pas, et la cavalerie occupa au sud la ligne Ichtiman-Toibren-Mecka, tenant les routes de Sophia et Petrichevo sur Tatar-Bazardschik.

Le 8 janvier, le général Karsow franchissait avec des peines inouïes la passe de Trajan et s'emparait de la redoute de Téké. Bien que dans un pays montagneux, les sotnias de Cosaques qui lui étaient affectées prirent une part active au combat. On les voit poursuivre les Turcs, s'emparer de convois, tournant le village de Kornacé pour prendre l'ennemi en fuite en flanc et le couper. Ce qui prouve que, dans un pays même très difficile, une cavalerie active et résolue peut encore rendre de grands services.

A la passe de Schipka, le général Radetzki, ayant appris que le général Gourko avait franchi les Balkans, résolut de les passer lui-même en exécution des ordres du grand-duc. Il effectua son passage sur trois colonnes, les colonnes des ailes ayant pour mis-

sion d'envelopper l'ennemi. Ce but fut rempli; par suite des difficultés du terrain, le général Radetzki n'avait pas non plus assez de cavalerie, car il ne disposait que de 13 escadrons pour 48 bataillons.

Avec ce petit nombre d'escadrons, il ne pouvait occuper assez fortement la ligne de retraite de l'ennemi pour pouvoir l'arrêter. Sa cavalerie fut renforcée, le jour même de la bataille, c'est-à-dire le 9 décembre, par 3 régiments de la 1re division de cavalerie qui furent envoyés à la colonne de droite commandée par le général Skobelew. Le passage des Balkans avait été extrêmement fatigant pour ces régiments, les hommes pied à terre conduisant leurs chevaux par la bride, on avait marché toute la nuit du 8 au 9 janvier. Ils arrivèrent cependant suffisamment frais pour prendre part à la bataille et purent fermer le cercle et entourer les Turcs en donnant la main au général Mirsky qui commandait la colonne de gauche.

Le résultat de cette opération fut la prise de l'armée turque qui se rendit, bien qu'elle eût pu facilement, par une attaque vigoureuse, rompre le faible obstacle formé par les Russes au sud. Par suite, Schipka était prise, la route complètement libre et la meilleure armée turque (32,000 hommes) prisonnière. Mais, s'il était de la plus grande importance à l'armée du général Radetzki de se porter en avant pour couper l'armée qui opérait contre le général Gourko, de sa base d'opérations sur Andrinople; il n'avait pu faire passer son artillerie et il dut l'attendre.

Opérations de la 1re division de cavalerie.

La 1re division de cavalerie sous les ordres du général Dokhtourov se trouvait avec 3 régiments, le 1er dragons, le 1er ulans, le 1er régiment de Cosaques du Don, et une batterie à Selvi, lorsqu'elle reçut l'ordre de se mettre à la disposition du général Radetzki. Elle partit le 1er janvier et arriva à Gabrova après une marche de 50 kilomètres. Là, le général Radetzki lui fit connaître

qu'elle devait se mettre à la disposition du général Skobelew. La batterie resta à Gabrova et les trois régiments se dirigèrent sur Toplisch, où une nouvelle dépêche hâtait le mouvement pour que ces troupes puissent prendre part au combat qui devait se livrer le lendemain. Arrivé le 8, à 2 heures, en cet endroit, bien que les renseignements informassent le général Dokhtourov que la passe était des plus difficiles et même inaccessible à l'artillerie, il résolut quand même de partir à 8 heures du soir le même jour. Les Cosaques formèrent l'avant-garde et l'on marcha dans la direction de Selens-Drewo. On s'avançait homme par homme dans un chemin escarpé et glissant, bientôt on le trouva obstrué par une batterie d'artillerie et, malgré l'obscurité profonde, on dut se frayer un chemin latéral dans la neige. On dut mettre pied à terre pour redescendre, tellement la descente était rapide et glissante, et on était en outre canonné par les Turcs. Heureusement que les obus s'enfonçaient dans la neige sans éclater et que le brouillard empêchait les Turcs de régler leur tir. A 5 heures du matin, le général Dokhtourov se mettait à la disposition du général Skobelew, qui lui donna le commandement de toute la cavalerie du détachement, c'est-à-dire, outre les 3 régiments de la 1re division, le 9e régiment de Cosaques, une sotnia des Cosaques de l'Oural, une sotnia de la légion bulgare. Sa mission était de couvrir le flanc droit du détachement dans son mouvement en avant contre la passe de Schipka et de donner la main au général Mirsky, qui opérait à l'est en manœuvrant sur le chemin conduisant à Kezanlik. Le 1er régiment de Cosaques, à l'avant-garde, se portait sur Kezanlik pour donner la main au général Mirsky; il était suivi par les dragons et les uhlans dans la direction de Schenowo.

Le 9e Cosaques restait en réserve avec ordre de se tenir en contact avec la sotnia de l'Oural envoyée sur Kalofer pour chercher à donner la main aux troupes du général Karzow qui débouchaient par la passe de Trajan, une sotnia du 9e Cosaques était laissée aussi en soutien à Smetli.

Par la suite, deux sotnias du 9e Cosaques furent envoyées à l'aile gauche du détachement.

Le général Dokhtourov marchait avec l'avant-garde.

La cavalerie turque se montra sur le flanc gauche du détache-

ment ; on envoya contre elle les deux sotnias de Cosaques du 9ᵉ et en soutien deux sotnias du 1ᵉʳ régiment.

Ce qui prouverait que ces deux groupes ne devaient pas être bien éloignés.

Vers 11ʰ30, les patrouilles annoncèrent qu'elles avaient pris le contact avec le général Mirsky.

Pendant que le général Skobelew dessinait son mouvement contre la position turque, le colonel du 1ᵉʳ Cosaques faisait mettre pied à terre à deux sotnias de son régiment et les conduisait à l'attaque de Schenowo.

Plus tard, deux régiments de cavalerie turque essayèrent de s'échapper, ils furent presque entièrement faits prisonniers par deux régiments de Cosaques. Il en fut de même des débris de 6 bataillons d'infanterie qui cherchèrent à déboucher d'un bois à l'ouest de Schenowo.

Le 10 janvier, le général Dokhtourov se portait sur Schipka avec ses régiments pour fermer complètement la passe, couvert en arrière par le 9ᵉ Cosaques du Don qui était aussi chargé de la garde des prisonniers, de réunir des vivres et de maintenir les communications sur Kalofer.

Le même jour, les troupes des généraux Radetzki et Skobelew se réunirent à Schenowo, les 3 régiments de la 1ʳᵉ division de cavalerie furent envoyés à Kesanlik ; ils y arrivèrent à 8 heures du soir et deux escadrons de uhlans y relevèrent aux avant-postes le 24ᵉ régiment de Cosaques qui faisait face à Eski-Saghra.

Les nécessités du moment obligeaient peut-être à relever les avant-postes, sans cela on ne comprendrait pas qu'on le fît à 8 heures du soir. Il est nécessaire que les troupes aux avant-postes connaissent le pays qui les environne, car sans cela elles ne peuvent se rendre compte des mouvements de l'ennemi et les petits postes peuvent se perdre.

Cette ligne d'avant-postes s'étendait de Maglis à Tschangarli, sur une étendue de 10 kilomètres, à une dizaine de kilomètres de Kezanlik. Des patrouilles étaient envoyées dans la direction d'Eski-Saghra et d'Alagas.

Le 11 janvier, la division passait la journée à Kezanlik ; le 12, elle se portait dans la direction d'Eski-Saghra. Arrivée à Kara-

gatsch, le soir même, elle recevait l'ordre d'occuper Eski-Saghra et on lui adjoignait la brigade de tirailleurs, un régiment d'infanterie et une batterie de montagne. Après la prise de la ville, on devait se relier par des patrouilles aux troupes qui débouchaient par la passe d'Haïnkioï, observer Yeni-Saghra et se mettre en communication avec le corps du général Karzow, qui se portait de Karlovo sur Philippopoli. Des patrouilles devaient être envoyées au sud-ouest sur Tchirpan et Tirnovo. On voit que par ces dispositions on mettait en relation tous les détachements des Russes et qu'on faisait reconnaître le pays en avant dans la direction d'Andrinople.

Le 13, la ville abandonnée était occupée sans combat par le 1er régiment de Cosaques du Don et le détachement d'avant-garde s'y installait dans la soirée. Le régiment de Cosaques avait envoyé ses patrouilles d'exploration aussitôt son arrivée.

Le 14, le général Dokhtourov recevait l'ordre suivant, venant du grand-duc Nicolas, généralissime, par l'intermédiaire du général Radetzki :

« Mettre en marche à 9 heures du matin, les régiments de la 1re division de cavalerie dans l'ordre suivant :

« Les uhlans sur Yeni-Saghra (35 kilomètres).

« Les dragons sur le croisement des chemins de fer de Tirnovo (45 kilomètres).

« Le 1er régiment de Cosaques sur Tchirpan à 36 kilomètres.

« Tous les régiments, s'avançant ainsi en éventail, se tiendront en contact les uns avec les autres ; de plus, le régiment de uhlans se reliera avec le régiment de Cosaques et les troupes du général Karzow, qui se portent sur Philippopoli. »

Dans l'espace compris entre les dragons et les uhlans, un détachement combiné et formé d'un peloton de chacun de ces deux régiments se portait sur Karabounar.

Nous ne nous expliquons pas ce morcellement, ni son utilité. Le général Dokhtourov aurait dû rester libre de ses mouvements et de son commandement et assurer seulement le but. On ne comprend pas non plus l'utilité de cette dispersion, qui faisait que l'on n'était fort nulle part. Nous avons déjà remarqué maintes fois cette tendance des Russes à s'éparpiller, qui venait du senti-

ment qu'ils avaient de leur force ou, ce qui est la même chose, du trop grand mépris qu'ils avaient de leurs adversaires, qui leur donnèrent souvent des leçons. Il nous semble qu'il y avait un point particulièrement important et dont l'occupation rendait maître des lignes de chemin de fer de Yeni-Saghra et de Philippopoli, c'était Tirnovo. Une simple démonstration en force de ce côté devait avoir même de grands résultats, c'était donc sur Tirnovo qu'il fallait faire marcher le gros du détachement en se faisant éclairer sur les autres points.

En exécution de ces ordres, la situation était la suivante à Eski-Saghra, le 15 janvier.

Le général Dokhtourov occupait la ville avec 7 bataillons et 1 sotnia de Cosaques, relié par une autre sotnia qui avait placé des postes de correspondance avec le général Radetzki à Kezanlik.

Les 3 régiments de cavalerie étaient depuis la veille dirigés sur leurs points de reconnaissance. Le général recevait le même jour une dépêche du régiment de uhlans, dont le chef l'informait qu'il occupait Yeni-Saghra, abandonnée et détruite; une autre du régiment de Cosaques qui n'avait fait que 20 kilomètres et était encore à 16 de Tchirpan.

Le soir même, le général Dokhtourov envoyait un bataillon à moitié chemin d'Eski et de Yeni-Saghra en soutien des uhlans. Plus tard, il envoyait deux autres bataillons dans cette direction et était informé que deux régiments se dirigeaient d'Haïnkioï sur le même point.

Dans le courant de la nuit, le général Dokhtourov recevait du régiment de dragons la dépêche suivante d'Aladagh à 16 kilomètres au nord-ouest de Tirnovo :

« Le régiment de dragons est arrivé ici à 8 heures du soir (45 kilomètres en 11 heures). Au dire de quelques prisonniers turcs, il y aurait 100 hommes au village de Semenli (sur la rive gauche de la Maritza, vis-à-vis de Tirnovo) pour garder le pont de la Maritza; 250 hommes et 7 pièces se trouvaient en arrière de Tirnovo.

« La ligne de Yamboli est en exploitation, la ligne de Philippopoli est encore fréquentée.

« Tous les villages ont été trouvés abandonnés, il reste pourtant du fourrage et de la paille. Il serait désirable d'avoir ici de l'infanterie, afin de s'emparer du pont et de la gare qui se trouve de l'autre côté. »

Les dépêches de Yeni-Saghra et de Tchirpan apprenaient que ces points étaient évacués; on razziait des vivres, des troupeaux.

Le détachement envoyé sur Tirnovo s'emparait du pont de la Maritza et de la gare.

Il résulte de tout ce qui précède que c'était bien sur Tirnovo qu'il fallait faire le plus grand effort. C'est là où, d'ailleurs, le général Stroukow demandait du renfort, c'est là où on devait craindre la résistance la plus vigoureuse et où on la trouva réellement.

Malgré l'infériorité de ses forces, le général Stroukow, sentant l'importance de ce nœud de chemin de fer, fut amené à l'attaquer.

Le régiment était parti d'Eski-Saghra à 11 heures. Il arriva à Aladagh vers 7 heures du soir, après avoir parcouru 50 kilomètres, et s'abrita derrière un pli de terrain. Les Bulgares faisaient connaître que Semenli et Tirnovo étaient occupés et qu'il y avait 6 canons à Tirnovo.

Un escadron, envoyé dans la soirée même, surprenait les Turcs à Semenli (6 kilomètres d'Aladagh); ceux-ci se mirent à fuir sans résistance. Une partie de cet escadron chercha à franchir le pont du chemin de fer à 3 kilomètres à l'est de Semenli, il fut accueilli par des coups de fusil. On se borna à détruire la voie et le télégraphe sans pouvoir aller plus loin. Bientôt des masses turques considérables se portèrent contre le pont et l'escadron dut rentrer au bivouac, où il arrivait à 6 heures du matin.

Malgré le déploiement des forces turques (1 bataillon, 6 canons et de nombreuses bandes armées), le général Stroukow marchait contre le pont.

Un escadron était à l'avant-garde, flanqué par un peloton sur son flanc gauche, le reste du régiment suivait. La gare était défendue par l'ennemi qui avait mis le feu au pont. On le répara tant bien que mal, et le 1er escadron se porta contre la gare et la batterie ennemie qui la défendait, au pas de course, et s'en empara ainsi que de la batterie; les Turcs ne firent pas de résistance.

L'opération réussit parce que les Turcs commençaient à être démoralisés et que, déjà, toutes les évacuations ou à peu près étaient faites sur Andrinople.

Il est probable que si cette attaque des dragons eût eu lieu deux jours plus tôt, il n'en aurait pas été de même, qu'ils auraient été mis en échec jusqu'à l'arrivée des renforts; tandis que si la division de cavalerie eût été réunie avec son artillerie, il eût fallu une bien grosse résistance pour l'arrêter.

Nous avons laissé le général Gourko à Sophia. Il savait que les troupes échappées de Sophia s'étaient mises en retraite sur Radomir, que les Turcs occupaient la chaussée de Philippopoli à partir de Samokovo et qu'ils tenaient en outre sur la ligne Ichtiman-Otloukieuï pour défendre les vallées qui descendaient au sud de la Maritza.

Nous voyons encore le général Gourko partager son corps d'armée en de nombreuses colonnes qui elles-mêmes se scindaient en plusieurs. Les routes étaient tellement mauvaises et souvent tellement impraticables, que des colonnes profondes auraient été indéfiniment retardées; ce fut une des causes de ce fractionnement. Les Russes pensaient aussi que les Turcs, démoralisés, ne feraient pas une grande résistance; ce qui eut lieu.

Les directives données aux différentes colonnes furent les suivantes:

1° La colonne de droite (général Veliaminow), 3 bataillons, 12 sotnias, 14 canons, devait se porter sur Samakow, de façon à couper les Turcs qui étaient à Tatar-Bazardjik, de Daubnitza et de Radomir. Elle devait se porter ensuite sur Tatar-Bazardjik et chercher à opérer sur les derrières et le flanc gauche de l'armée ennemie, de concert avec le général Schouvalow;

2° La colonne du général Schouvalow, 30 bataillons, 12 escadrons, 68 canons, concentrée à Wakoul, marcherait par Ichtiman sur Kapoudjik et Tatar-Bazardjik;

3° La colonne Schildner-Schouldner devait coopérer au mouvement sur Kapoudjik en cherchant à tourner la position; elle partait de Tserovo.

La colonne de gauche (général Krüdner), 24 bataillons, 24 escadrons, 58 canons, concentrée à Otloukieuï, devait opérer dans la

direction de Tatar-Bazardjik, menaçant ainsi les derrières de la position de Kapoudjik. La cavalerie envoyée en avant devait chercher à agir sur le flanc et même sur les derrières de la position de Kapoudjik;

5° Une fois les positions de Samakovo et Outloukieuï occupées par l'infanterie, la cavalerie tout entière devait se réunir dans la vallée de la Maritza pour couper la retraite aux Turcs.

Un détachement moins considérable avait mission de se relier au général Karzow, et le général Arnoldi était laissé à la garde de Sophia. Il serait fastidieux d'entrer dans le détail des marches de ces différentes colonnes qui n'offrirent rien de remarquable.

La difficulté du pays, malgré les efforts des Russes, les empêcha de tourner les Turcs comme ils l'espéraient. Ceux-ci ne tinrent d'ailleurs nulle part sérieusement, et furent ralliés sur Andrinople par Suleyman-Pacha.

La cavalerie lancée à l'avant-garde se montra toujours aussi active. Celle du général Schouvalow, sous les ordres du général Balmen, arriva rapidement sur Kapoudjik, après avoir repoussé les Turcs d'Ichtiman. A Kapoudjik, elle fut arrêtée par des forces plus sérieuses, mais elle ne resta pas moins active pour cela : elle se mit en relation avec la cavalerie des autres colonnes et fit de fréquentes reconnaissances sur la position des Turcs, de façon à pouvoir renseigner le général Schouvalow lorsque les troupes seraient arrivées en nombre suffisant pour pouvoir être lancées à l'attaque. On ne saurait trop recommander cette manière de faire qui est précieuse pour les commandants des troupes de l'attaque, elle évite des pertes de temps et rend plus faciles les résolutions du général en chef.

Les Turcs ne tinrent pas à Kapoudjik, la cavalerie du général Balmen se porta sur Vijtrinova et de là lança des patrouilles sur Tatar-Bazardjik et Simtchina.

Celle envoyée sur Simtchina reçut des coups de fusil ; elle s'était butée à une colonne turque qui se repliait devant le général Veliaminow. A la pointe du jour, le général Balmen essaya de retarder cette colonne avec 2 escadrons, et il envoya en outre 2 autres escadrons sur Tatar-Bazardjik et un autre sur Tzerovo. Lui-même resta avec le gros de sa cavalerie à Vijtrenova. On ne

s'explique pas cette immobilité, lorsque les instructions prescrivaient d'essayer de couper les Turcs. Les 2 escadrons ne pouvaient rien faire contre les colonnes denses qui passaient sous leur nez. Il est vrai que l'artillerie du général Balmen n'était pas arrivée, mais qu'importe? Il y avait à agir, il fallait laisser l'artillerie se débrouiller ou lui donner une troupe de soutien, et voler à l'ennemi avec tout ce qui restait de disponible. On aurait pu sinon arrêter les colonnes turques, au moins les mettre dans le plus grand désordre et faire de nombreux prisonniers. Il ne faut pas oublier que, dans les opérations de la cavalerie, l'artillerie (comme les autres armes) doit être une aide et non une gêne. Si elle retarde la colonne, il faut la laisser en arrière et ne pas perdre de vue le but, pour devenir le soutien de l'artillerie. Dans quelque opération de guerre que ce soit, les autres armes doivent toujours être subordonnées à l'arme principale, c'est-à-dire à celle qui doit remplir plus spécialement le but donné, c'est la seule manière d'avoir des succès à la guerre, et quand on s'écarte de ce principe, on s'expose à de gros échecs. Le général Gourko envoyait la cavalerie du général Balmen du côté de Gruagal pour reconnaître le pays au nord de Tatar-Bazardjik; les colonnes Veliaminow et Schouvalow se réunissaient à Simtchina.

La colonne du général Schouldner, de concert avec celle du général Krüdner partie de Poibren, essaya de cerner les Turcs qui avaient reculé sur la ligne Boudevo-Kopuvitidza, en les attaquant de front par 4 bataillons d'infanterie et 6 escadrons de dragons et de Cosaques, pendant que les 2 brigades de cavalerie de la garde essayaient de les tourner par la ligne Paupnitza-Strielitza. Les Turcs n'attendirent pas cette attaque et battirent en retraite sur Tatar-Bazardjik.

Le 13 janvier au soir, la cavalerie des deux corps Schouldner et Krüdner occupait les points suivants, au nord de Tatar-Bazardjik: 2 escadrons de dragons dans la vallée de la Topolnitza, entre Lizitchevo et Tatar-Bazardjik, 4 sotnias à Denis-Begly, les 2 brigades de cavalerie de la garde à Alisakioï, 3 sotnias de Cosaques à Moustafalar, couvrant ainsi les mouvements des deux corps d'armée. Les Turcs avaient battu en retraite rapidement, sans qu'il fût possible de les atteindre et surtout de les cerner.

L'armée russe s'était concentrée et les troupes du général Gourko entouraient, à l'ouest, au nord et au nord-est, Tatar-Bazardjik. Les Turcs ne tinrent pas longtemps dans cette ville, Suleyman-Pacha savait que le général Karzow marchait sur Philippopoli et il retirait ses troupes en toute hâte sur Andrinople. Des détachements de cavalerie furent alors lancés sur Philippopoli.

Le général Klodt avec 14 escadrons et 6 pièces se dirigeait de Dougoukiaï sur la chaussée à l'ouest de Tatar-Bazardjik. Il n'aperçut aucune trace de l'ennemi. Il envoya alors des reconnaissances dans toutes les directions pendant que lui-même marchait sur Philippopoli. Pendant ce temps, le colonel Kovalewsky avec 8 escadrons et 2 pièces se portait, de Karoukioï, sur Tcheperli pour aborder la ville par le nord.

Les deux détachements trouvèrent la ville occupée par l'ennemi et se heurtèrent à des troupes d'infanterie et d'artillerie qui prirent position pour protéger la retraite de l'armée.

Le général Klodt, se trouvant ainsi arrêté à l'entrée de la ville, essaya de la tourner avec la majeure partie de son détachement pendant que les dragons et 2 pièces restaient en position en face de l'ennemi.

Les rizières qui entourent la ville ne lui permirent pas de passer et il fut obligé de revenir sur la chaussée; il fit alors un détour en arrière pour passer par le village de Kostekioï, afin d'éviter les rizières et de mettre à exécution son premier projet.

La manière de faire du général Klodt est entièrement à louer. Il n'y aurait pas de poursuite possible si on se laissait arrêter par la première troupe qui prend position pour couvrir une retraite de l'ennemi. C'est sur les flancs et même sur les têtes de colonne de l'ennemi qu'il faut tâcher d'arriver; la poursuite ne doit donc pas, autant que possible, se faire sur les queues des colonnes ennemies. On ne doit pas non plus oublier que la poursuite doit être acharnée et sans trêve, et qu'à la guerre il faut quand même persister dans son but. Arrêté par les Turcs, le général Klodt eut donc raison de chercher à les tourner sur leur flanc et, arrêté par les rizières, il fit bien de faire un détour pour arriver à son but.

Le colonel Kovalewski, arrêté également par de l'infanterie, dut

se replier; il cantonna dans un village en arrière, mais, ne perdant pas non plus son but de vue, il envoyait de fortes patrouilles chercher un gué à l'est de la ville, sur la Maritza.

Pendant ce temps, le général Schouvalow, qui suivait la chaussée, avait pu joindre l'arrière-garde des Turcs avec son infanterie. Les différentes colonnes du général Gourko s'engagèrent au nord et au sud contre l'ennemi sans progrès sensibles d'ailleurs. Il nous faut remarquer que la colonne du général Schildner étant arrivée à hauteur du village d'Airouli vers 5 heures du soir se mit à passer à gué la rivière, en se servant des chevaux du 2e escadron de la garde et de ceux du régiment de lanciers de Boug. Cette opération dura jusqu'à 2 heures du matin. Ce moyen de faire passer des gués à l'infanterie fut renouvelé plusieurs fois dans la campagne, lorsque l'eau était profonde et pour ne pas faire mettre les hommes à l'eau par une température rigoureuse.

L'escadron de dragons dont nous venons de parler, après avoir contribué à faire passer la Maritza à l'infanterie à Airouli, fut laissé maître de regagner son bivouac, ou de chercher à entrer dans la partie de Philippopoli au sud de la rivière. Son capitaine choisit ce dernier parti et se mit en marche à 8 heures du soir en remontant la rive droite de la Maritza. Il se heurta d'abord à un bivouac turc abandonné, plus loin il en rencontra un autre dans lequel les dragons allumèrent des feux en grand nombre pour faire croire à l'arrivée de nombreuses troupes russes, pendant qu'une patrouille d'officier pénétrait dans la ville.

Celui-ci rendit compte que les Turcs n'occupaient plus que la gare. Les dragons s'en approchèrent; à quelque distance, ils mirent pied à terre (1 homme pour 6 chevaux) et, se défilant le long des fossés, arrivèrent à 600 pas de l'ennemi. De ce point ils commencèrent le feu et, après quelques salves, se précipitèrent dans la gare aux cris de: « Hurrah ! » Les Turcs s'enfuirent et on fit 50 prisonniers. La gare fut occupée, des vedettes furent placées tout autour; des patrouilles suivirent l'ennemi et rendirent compte qu'il occupait le village de Stanimaki. Un peloton enlevait un poste turc, signalé dans les environs par les Bulgares. Le lendemain matin, le gros des troupes russes occupait la ville.

Le 16 janvier se livrait le combat de Karagatch et le 17 le com-

bat de Dermendera; ces combats eurent pour résultat de disperser l'armée de Fuaddi-Pacha, qui se retirait sur Andrinople pour rejoindre celle de Suleyman-Pacha.

La cavalerie du général Gourko avait eu pour mission, pendant le dernier combat, de couper la retraite des Turcs du côté de Stanimaki. Elle ne fit aucun effort pour remplir cette mission et resta cantonnée à Pasa-Mahal, et non seulement elle ne chercha pas à se porter sur les lignes de retraite des Turcs, mais elle resta en arrière de l'aile gauche de l'armée russe qui occupait Karagatch, Beslesnitza et Dermendera.

L'attaque continua le 18, le général Gourko donnait au général Krüdner le commandement des troupes qui se trouvaient au sud de Philippopoli et le faisait remplacer dans le commandement du IXe corps placé à l'aile gauche par le général Svielskhin.

La situation était la suivante : l'aile gauche russe devait se porter sur Stanimaki occupé par les Turcs, la 3e division d'infanterie de la garde sur la droite du Tcheperli pour empêcher la retraite des Turcs vers l'est. Plus loin, Skobelew Ier (30e Cosaques, 9e dragons et 2 sotnias de Cosaques du 34e et 6 pièces) partait enfin de Pasa-Mahalé et se dirigeait sur Ketenlik où on avait signalé l'arrivée de 40 tabors de Suleyman-Pacha.

Enfin, la 2e division de cavalerie de la garde était dirigée par Papasli sur Haskieuï pour couper la retraite aux Turcs qui se dirigeaient sur Ketenlik. Le général Svielskhin s'était porté dans la direction de Stanimaki et avait appris que les Turcs battaient en retraite; il écrivait alors au général Skobelew Ier : « Il est regrettable que la cavalerie russe ait passé la nuit à Pasa-Mahalé ! », et lui prescrivait de hâter son mouvement sur Ketenlik. Il est à remarquer que 18 escadrons et 6 pièces avaient bivouaqué à Pasa-Mahalé et que seulement 12 escadrons furent envoyés pour faire le mouvement des plus importants commandé au général Skobelew Ier, lorsqu'on aurait dû employer la presque totalité de la cavalerie disponible, afin de couper la retraite à l'armée de Suleyman-Pacha et de la détruire s'il était possible.

Arrivé à Stanimaki, la retraite des Turcs étant confirmée, le général Svielskhin les faisait poursuivre, par la brigade de dragons du général Karsow, dans la vallée de la Tcheperli et le 9e uhlans

était lancé de Markovo sur Senikeuï. Il envoyait pour la troisième fois au général Skobelew Ier l'ordre de presser la poursuite, celui-ci lui ayant fait connaître qu'il bivouaquait au sud de Kasinkeuï, l'informant que le gros des forces ennemies était à Ketenlik avec 40 canons. Il lui expédiait encore l'ordre le soir même de dépasser Ketenlik si cette ville était évacuée.

Le 19 janvier au matin, les Russes atteignaient les troupes ennemies près du village de Karadjiliar, le 30e Cosaques y surprenait un campement d'artillerie turque, en sabrait l'escorte et s'emparait de 40 pièces et d'un grand nombre de voitures. La poursuite continuait, on s'emparait encore de 12 canons et on sabrait un grand nombre de Turcs.

Ainsi, grâce à l'insistance du général commandant le IXe corps d'armée, la cavalerie russe, bien que peu nombreuse, avait obtenu un résultat considérable en s'emparant de 52 canons, sans compter la démoralisation et le désordre qu'elle mettait dans l'armée de Suleyman-Pacha. Cette petite troupe empêchait en outre une résistance qui aurait pu encore être meurtrière, et obtenait par son activité un résultat qui, sans elle, n'aurait peut-être pu être obtenu que par l'intervention d'un ou de plusieurs corps d'armée.

La victoire est stérile si elle n'est pas accompagnée de la destruction des moyens de combat et de défense de l'ennemi. Tout est à recommencer tant qu'il n'est pas désarmé ou réduit sinon à l'impuissance, du moins à une infériorité telle qu'il ne peut plus combattre avec avantage.

Au commencement de la guerre du Transvaal, les Boers ont des succès : le sang versé est inutile parce qu'ils ne peuvent pas profiter des échecs de leur adversaire.

La 2e division de cavalerie de la garde avait marché sur Haskieuï ; elle avait rencontré beaucoup de fuyards, beaucoup de débris, sans joindre nulle part des corps ennemis importants ; ses patrouilles envoyées au sud apprenaient que l'armée de Suleyman-Pacha se dirigeait vers le sud sur Mestanly.

Poursuite de l'armée de Suleyman-Pacha par le général Gourko.

Le général Gourko laissa reposer son infanterie et envoya seulement sa cavalerie à la poursuite de Suleyman-Pacha.

A cet effet, la brigade des cosaques du Caucase sous les ordres du général Tcheverin reçut l'ordre de partir le 24 janvier de Stanimaki et de se diriger sur Gunneldschina par Maretchen.

Le 30e cosaques et le 9e dragons avec 2 pièces, sous le commandement du général Tchernobouzof, reçut l'ordre de se diriger de Karadzalar sur Mestanly où le général Skobelew Ier avait perdu le contact.

Le général Tcheverin se lança dans les monts Rhodope par la passe de Tcheperli qui traverse des montagnes s'élevant à plus de 2,000 mètres. Les cosaques rencontrèrent les plus grandes difficultés dans ce passage et durent marcher presque constamment à pied, traînant leurs chevaux par la figure.

La première journée, ils ne firent que 10 kilomètres et s'arrêtèrent à Bakovo.

Le chemin devenait de plus en plus difficile, et 11 chevaux tombèrent dans les précipices. La colonne arriva enfin à Pavlisko. Le lendemain elle se dirigea sur Tchepeli où on lui signalait des troupes turques, mais elle fut obligée de rétrograder, assaillie par un violent chasse-neige.

Le 28 on se remit en marche. La neige était tellement épaisse, qu'il fallait déblayer la route pour passer, on arriva ainsi jusqu'à 2 kilomètres de Tchepeli où on rencontra l'ennemi.

Celui-ci s'était retranché dans le défilé, qu'il occupait avec son arrière-garde. Les cosaques mirent pied à terre pour traverser la montagne et prendre en flanc la position des Turcs. Ceux-ci prirent la fuite, ils furent rejoints et perdirent 100 hommes tués et 69 prisonniers.

Le lendemain, près du village de Tchatak, nouvel engagement.

Le général Tcheverin apprit que 3,500 hommes et 6 canons étaient à Isvertchi, près de 20,000 hommes à Gumuldschina et que les Russes étaient entrés à Andrinople. Il résolut de continuer la poursuite et ensuite d'obliquer à l'est pour rejoindre les troupes russes.

Il espérait que la rapidité de ses mouvements cacherait la faiblesse de sa troupe, qui ne comptait plus que 400 chevaux épuisés.

Le 30, ayant laissé à Tchatak un détachement composé de chevaux incapables de suivre, il envoya de fortes patrouilles à Pachmakly, Palasa et Ismilan et 2 sotnias à Dérédéré. Celles-ci reçurent l'ordre d'occuper le village et d'y tenir, coûte que coûte, jusqu'à son arrivée. Il se portait lui-même avec son détachement au sud de Palasa, il rencontrait les Turcs dans le village, les délogeait et leur faisait 300 prisonniers, le reste s'enfuyait dans la montagne. Il continuait au sud sur Pachavik. Une cinquantaine de fantassins turcs s'étaient embusqués dans les maisons et s'y défendaient, ils périrent jusqu'au dernier. On prit deux drapeaux.

Le 31, le détachement se porta sur Dérédéré, où il arriva à 1 heure de la nuit après avoir essuyé un violent chasse-neige. Le général Tcheverin y réunissait tout son monde. Le lendemain la brigade partait pour Adakieuï, où elle apprenait que les troupes turques étaient parties de Gumuldschina dès le 29 janvier, pour s'embarquer sur la flotte à Kavala.

Le général se portait alors sur Demotika où il arrivait le 7 février après une course de neuf jours dans un pays excessivement montagneux, où les hommes eurent à souffrir cruellement du froid et des tempêtes.

Cette opération fut facilitée par l'état de démoralisation de l'armée turque. On doit reconnaître, cependant, qu'elle fut conduite avec la dernière énergie, et que les fatigues furent supportées avec la plus grande abnégation et le plus grand courage par les hommes. Nous nous demandons, toutefois, s'il était indiqué d'envoyer des patrouilles et les 2 sotnias de cosaques aussi loin que le général Tcheverin le fit le 30 janvier. C'était s'affaiblir sans aucun motif. Il n'était pas nécessaire d'accuser sa présence dans les villages qu'il fit reconnaître et de risquer de perdre ses

patrouilles isolées, son détachement étant aussi faible. En se séparant ainsi de 2 sotnias de cosaques, il s'exposait à les perdre et à se faire battre en détail. Nous pensons que dans des opérations de ce genre, la cohésion, la rapidité et le secret sont les facteurs tactiques essentiels pour la réussite. Il faut dissimuler sa marche si on le peut et ne se garder que pour éviter une surprise immédiate, afin de décupler ses forces en surprenant soi-même. Il faut bien noter que le général Tcheverin ayant fixé d'avance son itinéraire, il était tout à fait inutile de s'éparpiller.

La colonne du général Tchernobouzof avait marché sur Gabrova et Mestanly en chassant les isolés turcs devant lui ; il continua ensuite sa route sur Dérédéré et Gumuldschina. La ville lui fit sa soumission, prise de terreur, et lui donna des vivres et des fourrages. Il l'abandonna le 8 février, lendemain de son arrivée, pour aller prendre les cantonnements qui lui étaient assignés à la suite de l'armistice.

Le général Gourko avait occupé Andrinople avec le reste de ses troupes.

Opérations de l'avant-garde du général Stroukow.

Pendant que le général Gourko poussait devant lui et dispersait l'armée de Suleyman-Pacha dans les environs de Philipopoli, les colonnes des généraux Skobelew, Radetzki et Ganetzki se dirigeaient plus à l'est, tout en prenant Andrinople pour objectif. Les troupes du général Skobelew II formaient l'avant-garde de ce détachement, elles étaient composées d'environ 2 divisions d'infanterie et 3 régiments sous les ordres du général Stroukow.

Cette avant-garde fut augmentée plus tard du 9e cosaques.

Ce fut à Eski-Saghra, le 13 janvier, que le général Stroukow prenait son commandement. Les 3 régiments sous ses ordres étaient le 1er uhlans, le 1er dragons et le 1er cosaques.

Le 14 janvier, il quittait Eski-Saghra, prenait pour objectif Tirnovo, nœud des chemins de fer de Yamboli et de Philippopoli. Il envoyait le régiment de cosaques à Yeni-Saghra couper le télé-

graphe qui reliait Schoumla à Andrinople, se portait lui-même à Semenli avec les dragons (53 kilomètres), sur la rive gauche de la Maritza en face Tirnovo et dirigeait les cosaques sur Tchirpan. En outre, il envoyait un détachement à Karabounar pour relier ces diverses colonnes.

Pourquoi encore cette dispersion ?

Pourquoi quatre détachements, surtout divergents ?

On donne comme motif que le détachement envoyé à Karabounar avait pour but de relier les régiments et de couper le télégraphe dans cette ville. A quoi bon envoyer un régiment faire cette destruction à Yeni-Saghra, si on pouvait la faire à Karabounar ? On répond : Pour être sûr qu'il fût coupé, soit dans l'une, soit dans l'autre localité.

On aurait eu bien plus de chance de réussir, s'il y avait doute, en agissant sur un seul endroit avec un détachement plus fort. Le partage en trois colonnes, ajoute-t-on, avait pour but de produire une panique plus vive. Rien ne devait davantage épouvanter l'ennemi que la prise de Tirnovo qui supprimait du coup le chemin de fer ; c'était donc l'objectif important.

Le général Stroukow arrivait à 7 heures du soir le 14 à Aladagh après avoir parcouru 58 kilomètres; il se trouvait à 510 kilomètres de toutes troupes d'infanterie à ce moment.

Il y apprit que le pont qui traverse la Maritza était occupé de son côté de la rivière par une compagnie d'infanterie et de l'autre par un tabor et 6 pièces. Il donna l'ordre au 2e escadron des dragons, commandé par le capitaine Amanzow, de reconnaître la situation et de chercher à s'emparer du pont par surprise. L'escadron de dragons franchit les cinq kilomètres qui le séparaient de Semenli ; le capitaine fit mettre pied à terre à ses dragons et les lança à l'attaque ; les fuyards qui occupaient Semenli firent peu de résistance, et les dragons se frayèrent le passage jusqu'au pont. Les fantassins qui le défendaient les accueillirent par des salves. Malgré ces feux, l'entrée du pont fut prise et les dragons se mirent à enlever les rails et couper le télégraphe. La fusillade continuant de l'autre extrémité du pont, le capitaine envoya des volontaires pour tâcher de s'en emparer. Ils furent arrêtés par les feux des défenseurs, et les Turcs de Semenli s'étant remis de leur

frayeur, les six pièces de canon couvrirent d'obus le détachement qui fut forcé de battre en retraite et de rejoindre son régiment.

Cette expédition était insensée, malgré le brillant courage des Russes, surtout le général Stroukow ne la soutenant pas, bien qu'il eût appris à 1 heure du matin que le capitaine Amanzow occupait l'entrée du pont. Le général Stroukow, sans artillerie, loin de son infanterie, avec seulement 5 escadrons, quand il pouvait en avoir une douzaine, dut faire des réflexions pénibles. La possession du pont et de Semenli, qui coupait la ligne de retraite de Suleyman sur Andrinople, et qui devait servir à faciliter le passage de l'armée russe, était en outre de la plus grande importance. Le général Stroukow répara sa faute par un coup d'audace, et il eut raison. Il résolut de renouveler la tentative de la nuit avec tout son détachement. Il se mit à la tête de 5 pelotons, suivi par le reste du détachement; arrivé à portée du pont, il vit un grand nombre de fuyards qui le passaient en désordre. De l'autre côté, le bataillon turc s'avançait pour garder les rives. Le général fit mettre pied à terre, s'avança sur le village et se lança sur le pont sans tirer un coup de fusil; les Turcs reculèrent devant cette attaque et allèrent occuper la station, laissant le pont en possession des Russes, qui éteignirent le feu que les Turcs y avaient mis pour le détruire. Les trois escadrons en arrière arrivant à Semenli, les Turcs se mirent en retraite sur Hermanly, de plus en plus intimidés. Les dragons du 1er escadron furent portés sur l'ouvrage armé de 6 canons; au bout d'un quart d'heure, ils s'en étaient emparés et ramenaient les pièces sur l'autre rive à la barbe des Turcs.

Le général détruisit le télégraphe et mit la main sur les dépêches. Il apprit que des ordres étaient donnés pour faire rétrograder l'armée de Suleyman sur Andrinople par le chemin de fer, ce qui ne put avoir lieu, les Russes l'ayant occupé.

Le détachement fit réparer le pont et s'y établit solidement contre un retour offensif, qui n'eut d'ailleurs pas lieu, malgré la grande importance de ce point stratégique. Le régiment envoyé à Tchirpan s'emparait d'un convoi, et les patrouilles de celui envoyé à Yeni-Saghra dispersaient quelques patrouilles de Tcherkesses.

L'envoi de ces deux régiments à droite et à gauche n'eut qu'un résultat à peu près nul; et il fallut que le général Stroukow attendît pendant deux jours l'arrivée du régiment de uhlans à Tirnovo pour pouvoir se porter de nouveau en avant, ce régiment devant tenir ce point particulièrement important.

Tout le corps d'avant-garde arriva à Tirnovo, à marche forcée, dans la nuit du 16 au 17, et le général Stroukow put continuer sa marche en avant. Il résolut, pour cacher son infériorité numérique, d'envoyer des détachements la nuit dans différentes directions, avec ordre de chercher à éclairer et aussi à répandre la panique dans le pays.

Un de ces détachements, composé du 3e escadron de dragons, commandé par le major Tchoulkow, fut envoyé à Hermanly pour occuper le chemin de fer et couper les communications télégraphiques. Parti à 10 heures du soir, il se dirigea, par la chaussée qui va d'Haskioï à Hermanly, vers un pont de pierre jeté sur la Maritza, à quelques mètres de l'entrée du village et, apprenant que cette localité était occupée par des détachements d'infanterie, il quitta la chaussée pour prendre le pont du chemin de fer un peu plus loin et arriver à la gare, où il s'empara de papiers et des appareils télégraphiques, il envoya l'enseigne Gartolow rendre compte.

Sa mission terminée, le détachement s'apprêtait à rentrer à Tirnovo, lorsqu'on s'aperçut que les Turcs brûlaient le pont du chemin de fer. Cette retraite leur étant coupée, les Russes essayèrent de passer par le pont de pierre, ils le trouvèrent barricadé et défendu par l'infanterie turque. Ils mirent pied à terre, se barricadèrent dans les maisons voisines et répondirent au feu de l'ennemi. La situation était devenue critique; heureusement que l'enseigne Gartolow entendit la fusillade et prévint le général Stroukow, qui envoya immédiatement un escadron; les hommes de cet escadron se précipitèrent par derrière sur les Turcs et les sabrèrent.

Hermanly fut occupé par le détachement de cavalerie tout entier, et son commandant fit établir des tranchées en avant, tout en s'éclairant du côté d'Haskioï où arrivaient, d'ailleurs, les premiers escadrons du général Gourko, poussant des fuyards devant eux.

Le 18, le général Stroukow, rallié par les lanciers, continuait de s'avancer du côté d'Andrinople. il envoyait un escadron prendre la ville de Mustapha-Pacha. Ce détachement s'empara de la ville et de la station par surprise, mais il eut à répondre toute la nuit au feu des Tcherkesses et des Bachi-Bouzouks qui tentaient de reprendre le village. Le lendemain, cette ville était occupée par 2 escadrons de dragons. Nous voyons que toujours, malgré les leçons reçues, on envoyait de petites fractions en avant, qui souvent étaient compromises et auraient pu être enlevées, lorsqu'avec le détachement entier on aurait eu plus de succès et une influence morale bien plus grande.

Il est certain que les Turcs, attaqués par une force aussi imposante que 3 régiments de cavalerie, auraient été autrement effrayés et auraient cru avoir toute l'armée ennemie sur les bras. Et pourquoi ces retards dans la marche du détachement? Ils s'expliquent d'autant moins que sa marche du lendemain 19, d'après la relation d'« Un Tacticien », produisit *une panique croissante au fur et à mesure qu'il avançait.* Le même jour, il arrivait à Tchirpan, à 26 kilomètres d'Andrinople.

Pendant que le détachement russe marchait sur Andrinople, une colonne turque, sous le commandement de Kerim-Pacha, venant de Slivno, cherchait à atteindre le même point. On savait aussi que la ville était occupée par 6,000 hommes et 60 pièces de canon. Malgré la faiblesse de son détachement, la distance à laquelle il se trouvait du général Skobelew (plus de 80 kilomètres), le général Stroukow, persuadé de la nécessité de s'emparer d'Andrinople afin de ne pas permettre à la colonne de Kerim-Pacha de s'échapper, résolut de tenter un coup de main sur la ville. Il savait, d'ailleurs, devoir être suivi par les troupes du général Doctourow.

Le soir même, une députation d'Andrinople lui faisait savoir que la ville était abandonnée par l'armée régulière turque, et lui demandait de l'occuper pour éviter qu'elle ne soit pillée par les Tcherkesses et les Bachi-Bouzouks. Le 20, dans l'après-midi, il était reçu aux portes de la ville par la population; il y était rejoint, le 21, par le général Doctourow.

Le 23 janvier, le général Stroukow reprenait sa marche en avant

et se portait sur Constantinople, par la route directe, pendant que la cavalerie de la garde, sous les ordres du général Skobelew II, se dirigeait sur le même point par Juboly et Rodosto, que 3 escadrons de grenadiers à cheval étaient envoyés au nord sur Midia, et un autre détachement sur Demotika, ayant pour objectif l'embouchure de la Maritza.

Dans la nuit du 23 au 24, le général Stroukow arrivait à Baba-Eski, d'où il faisait partir immédiatement le colonel Kouteinikow, avec 2 sotnias, pour occuper Zuli-Bourgas, où il arriva avant l'aube. Une des sotnias occupa la ville, l'autre se dirigea sur la station qu'elle dut évacuer, pressée par l'ennemi qui avait eu l'éveil et arrivait en grand nombre. Les cavaliers turcs s'élancèrent contre les Cosaques; ceux-ci se retournèrent et 1 demi-sotnia les reçut par un feu bien nourri qui les dispersa. Un autre escadron, envoyé sur le chemin de fer de Demotika, parvint à s'emparer d'un important matériel.

Le 26 et le 27, le général se reposait à Zuli-Bourgas; le 28, il se dirigeait sur Tchorlou, où il envoyait à la nuit une forte patrouille qui recula, ayant rencontré dans cette ville des forces supérieures. A l'aube (commettant toujours la même faute), le général envoyait sur cette ville le capitaine Dondoukow avec un escadron de lanciers. Celui-ci s'empara de la gare dont il enleva les appareils télégraphiques. Au moment où il la quittait, il vit s'avancer un millier d'hommes de cavalerie turque qui se précipitèrent sur lui. Les Russes se retirèrent au delà du pont et, mettant pied à terre, arrêtèrent les Turcs par leur fusillade. Ceux-ci se dirigèrent vers un gué par lequel ils pouvaient couper les Russes. Le capitaine Dondoukow fit remonter à cheval et demander du secours; on lui envoya une sotnia de Cosaques qui chargea les Turcs de flanc au moment où l'escadron, vivement pressé, était dans une position critique. Dégagés par cette charge vigoureuse, les uhlans reprirent l'offensive, et les deux escadrons réunis purent repousser les assaillants. Ils furent bientôt rejoints par une sotnia de Cosaques et un escadron de dragons, sous les ordres du colonel Kouteïnov qui prit le commandement de toutes ces unités. Après un moment de repos, il passa la rivière à gué, la cavalerie turque ne tint pas devant ce mouvement offensif et

abandonna Tchorlou. Si le général Stroukow avait envoyé de suite 4 escadrons sur Tchorlou, il aurait obtenu le même résultat plus rapidement et avec moins de pertes.

Par suite de leur marche rapide, les Russes trouvèrent de grands approvisionnements à Zuli-Bourgas et à Tchorlou.

Le 30, on se reposa. Le 31, le général Stroukow fit exécuter des reconnaissances dans toutes les directions pour purger le pays des Tcherkesses, qui le pillaient. Dans l'après-midi, on reçut la nouvelle officielle de l'armistice qui devait mettre fin à la guerre.

Sauf les quelques critiques que nous avons faites, nous voyons que la cavalerie russe, depuis la prise de Plewna, rendit des services signalés. Elle se montra vigoureuse, active, infatigable, et hâta, par la rapidité de sa marche, l'imprévu et l'énergie de ses attaques, la désorganisation de l'armée turque, et, par suite, la conclusion de la paix.

Dans la Dobrutcha, les Turcs se retirèrent de Bazardjik sur Varna, à la suite des événements qui se passaient à l'ouest. Personne ne les poursuivit, et les 32 escadrons et les 28 pièces d'artillerie détachés du XIVe corps d'armée, qui auraient pu couper les Turcs ou au moins les harceler dans leur retraite, ne furent d'aucune utilité. Nous avons critiqué déjà l'emploi qui avait été fait de cette cavalerie.

CONCLUSION

Nous terminons ici cet aperçu sur l'emploi de la cavalerie russe dans la guerre de 1877-1878, en ce qui concerne le théâtre de la guerre en Europe; nous le compléterons par quelques mots sur les chevaux.

Le cheval russe est de deux espèces: le cheval russe proprement dit et le cheval du Don; les premiers étaient lourds, les seconds étaient aptes à leur service; tous ces chevaux ont peu d'allure. On faisait toutes les marches au pas, et on ne prenait les allures vives que pour manœuvrer.

La cavalerie régulière était peu faite pour supporter les fatigues d'une guerre; elle manquait de légèreté et de mobilité. Après le raid du général Gourko, les régiments qui y prirent part furent presque totalement démontés; les chevaux des Cosaques résistèrent bien. La cavalerie russe opéra beaucoup comme infanterie montée, et elle a paru préférer le combat à pied au combat à l'arme blanche. Elle paraît avoir été très bien dressée au premier. Il semble naturel que la Russie, avec le nombre considérable de chevaux qu'elle possède, chevaux qui n'ont pas toujours les qualités du cheval de cavalerie, cherche à créer des corps de cavalerie nombreux qui se porteront sur le flanc ou les derrières de l'ennemi, et rendront de grands services tactiquement; c'est pour ce motif que toute la cavalerie russe est armée de fusils, et qu'il n'y a plus, en dehors de la garde, que deux espèces de cavaleries: les dragons et les Cosaques. Cette composition de la cavalerie dérive évidemment des idées tactiques des Russes. Nous les avons vus dans presque tous leurs engagements combiner l'attaque de front avec une attaque tournante quelquefois deux, une sur chaque aile.

Malgré beaucoup d'imperfections, on doit rendre justice au courage, au dévouement, à l'abnégation, à l'entrain et à la ténacité de la cavalerie russe. Les Cosaques sont restés la merveilleuse cavalerie qui a été si funeste à l'armée française en 1812; la cavalerie régulière s'est montrée son égale. Il est certain que la cavalerie russe contribua dans une large part à la victoire définitive en 1878, en empêchant les Turcs de se réapprovisionner à Plewna, en troublant souvent leur mobilisation et leurs mouvements, surtout au sud des Balkans; enfin, en détruisant leurs moyens de résistance et en semant l'effroi par une vigoureuse poursuite. L'armée russe doit être fière de sa cavalerie.

TABLE DES MATIÈRES

Nancy. — Imprimerie Berger-Levrault et Cie.

